Bibliothèque Nationale du Québec

PS
8231
E2

ECRITS DU CANADA FRANÇAIS

éâtre

Gilles Marcotte
Une soirée à la maison

ésie

Michel Bélair
Sang suite

Suzanne Paradis
Par le fer et par le froid

Claude Drouin
A la recherche du langage

uvelles

Gilles Marcotte
Voyage en trois personnes
Trois histoires en forme de poires

cit

Gilles Delaunière
Les aveugles de Matamoros

xtes anciens

Yvon-André Lacroix
Un Français et un Québécois dénoncent la Révolution française

ECRITS DU CANADA FRANÇAIS

Note de gérance

Les Écrits du Canada français
seront heureux de publier tout manuscrit inédit
qui aura été accepté par le comité de rédaction.

Le prix de chaque volume : $3.00.

L'abonnement à quatre volumes : $10.00,
payable par chèque ou mandat à l'ordre des
Écrits du Canada français.

Le comité de rédaction :

Jean-Louis Gagnon
Gilles Marcotte
Gilles Hénault
Jean Simard
Marcel Dubé
Lucien Parizeau
Georges Cartier
Fernand Dumont

Administrateur :

Claude Hurtubise

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS
380 OUEST, RUE CRAIG, MONTRÉAL 126

30

ECRITS DU CANADA FRANÇAIS

Montréal 1970

Dépôt légal – 4e trimestre 1970
Bibliothèque Nationale du Québec

Copyright © Les Écrits du Canada français

TABLE DES MATIÈRES

MICHEL BÉLAIR
Sang suite 11
Roman et / ou poème

SUZANNE PARADIS
Par le fer et par le froid 61
Poème

GILLES DELAUNIÈRE
Les aveugles de Matamoros 75
Récit

CLAUDE DROUIN
A la recherche du langage 117
Poèmes

GILLES MARCOTTE
Le son et l'image 153
Textes pour la radio et la télévision

YVON-ANDRÉ LACROIX
Un Français et un Québécois dénoncent
la Révolution française 193
Deux textes anciens de 1793 et 1799

MICHEL BÉLAIR

SANG SUITE

ROMAN ET / OU POÈME

MICHEL BÉLAIR

Voici le roman-proème d'un jeune écrivain qui se mure dans les mots pour affirmer son refus du langage communicant. Après ses énoncés les plus fragmentaires, il met un point, il pose une borne, il interdit l'entrée de ses pensées secrètes. Soit, puisque tel était son propos. Ce signe redondant, ce point multiple, l'exégèse psychologique en ferait l'analogue de la main qui va de blessure à blessure et, tant bien que mal, contient le flot du sang. D'où, sans doute, le titre de *Sang Suite* que l'auteur a choisi pour résumer son itinéraire émotif. Mais dans une autre optique, nous apercevons un simple procédé par quoi le signe ponctuel, privé de sa fonction de signe, s'institue en tant que forme. Ainsi, le point se donne pour la représentation d'une verrue, d'une piqûre ou d'une bulle, comme c'est ici le cas; le point d'interrogation devient le croc d'une crémaillère; le point d'exclamation se fait phallus ou tout autre objet ressemblant qu'il vous plaira d'imaginer. Empruntée au « langage indirect » de la peinture d'imitation, c'est-à-dire en passant de l'intelligible au sensible, accompagnée par surcroît de jeux de mots et d'un abus prémédité de l'allitération, la formule (car c'en est une, au même titre que les protocoles désuets du mètre, de la césure, de la rime) permet évidemment les jongleries verbales les plus inattendues; mais elle n'est pas sans danger. Désemparer le lecteur, brouiller à dessein le cheminement du sens, était-ce bien ce que Bélair cherchait ? Parler afin de n'être *pas* compris, user de la matière du mot comme on userait du silence, était-ce là, justement, ce qu'il voulait ? Dans ce cas, a-t-il atteint son but ? Pas tout à fait. Malgré qu'il en ait, ses habiletés ludiques (de la ponctuation arbitraire à la disposition des blancs sur la page) constituent une tentative de révélation, un effort pour dire quelque chose, un moyen de *signaler* ce qu'il croit taire. Le langage sort mal en

point de cet exercice; mais c'est y attacher beaucoup de prix que de le malmener de la sorte. Qui le hoche comme un arbre, celui-là s'attend bien qu'un fruit insolite se détache du corps verbal, qu'un mot neuf et radieux, qu'une tournure illuminante récompensent le risque et le labeur. Tout le projet surréaliste vivait de cette foi bourrue dans les largesses du hasard. Mallarmé lui-même, à la poursuite d'une équivalence absolue, d'une adéquation illusoire entre les forces interrogeantes de la conscience et les vertus éclairantes du verbe, Mallarmé n'avait-il pas bouleversé, avant Breton et ses fidèles, l'économie traditionelle du français ? Or, chaque génération nouvelle ajoute à la lignée de ses épigones, dont les plus ardents, s'ils font sauter quelques boîtes aux belles-lettres, n'empêchent pas la langue, pour autant, de suivre son cours historique et naturel. C'est qu'il faut encore un langage pour détruire le langage; et c'est avec des mots, pas avec des cris, pas avec des phonèmes, pas avec des silences, c'est avec des mots qu'on abolit les mots.

Nous serions malvenus aujourd'hui de tancer le jeune écrivain qui ne trouve pas ses nourritures verbales dans les conserves de Voltaire, de Racine, de Bossuet, non plus que dans « les outres vieillies » où le seul Baudelaire, de tous les romantiques, ait su mettre un bon vin. Comme tant de joyeux tortionnaires qui méditent la mort, non, la mutation d'une langue assagie par un millénaire d'écriture et de parole, Michel Bélair croit avoir un univers personnel à construire, et qu'il soit impossible de le construire dans la matière apprêtée dont les classiques firent leurs monuments. Peut-être, à la réflexion, leur aventure n'est-elle pas si vaine qu'on le dit, ni si mortelle qu'on le pense. Lorsque, roués de coups, les mots auront épuisé la vitalité signifiante qui les animait dans des âges plus tendres, il faudra bien les enterrer, quitte à verser les larmes d'usage au cours de la cérémonie. Nous pourrons alors penser à autre chose. A quoi ? Mais, voyons, à recommencer, à nous inventer des cris inédits, des règles virginales, des techniques pour le découpage d'un nouveau tissu langagier, car il y a des règles et des techniques de la sape comme il y en avait, évidemment, à l'origine des institutions que la sape démolit, comme il y en aura toujours pour ordonner et perpétuer les créations des hommes. Un peu d'espoir est donc permis : en littérature aussi, quand le bâtiment va... Ceux d'entre vous que le risque angoisse jugeraient sans doute plus sage qu'on leur épargnât tous ces frais funéraires (ensevelir une langue, cela coûte cher), toute cette pompe triste qui suit les

holocaustes et permet de croire au succès des recommencements. A vous non plus, gardiens du patrimoine, un certain espoir mélancolique ne sera point refusé.

Maniérismes et recettes à part, le texte de Michel Bélair (pseudonyme d'un journaliste montréalais) mériterait une étude poussée : ce poème romanesque illustre bien, selon nous, les techniques de désaffectation qui caractérisent la révolution du langage. Qu'on ne croie pas surtout que nous reprochions à l'auteur du *Sang Suite* l'écart, qu'il a certes prévu, entre ses intentions de départ et la réalité de la chose écrite, de la page imprimée. Rares sont les livres où la pensée et le mot affleurent. Il y a d'ailleurs une certaine beauté dans ses faiblesses même, des moments de très bonne qualité poétique, des événements verbaux qui attestent la présence d'un écrivain doué, des figures de construction et de mots qui, jusque dans leur démesure, trahissent l'affection bougonne qu'il porte encore au langage et la confiance ingénue qu'il met dans le pouvoir des mots.

L.P.

à C.

« . . . j'ai mon tas. »

30

ECRITS DU CANADA FRANÇAIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

A remplir et à adresser à

Écrits du Canada Français
380 ouest, rue Craig
Montréal 126, P.Q.

Veuillez recevoir du soussigné la somme de $.....

$ 3.00 pour le numéro .....

☐ **$10.00** pour un abonnement à 4 numéros

NOM .....

ADRESSE .....

— Mon abonnement commence avec le numéro .....

(CI-JOINT MON CHÈQUE OU MANDAT-POSTE)

« . . . le cerveau d'une plaie en
sait des choses. »

HENRI MICHAUX

I

se dissoudre absoudre absolument
solution. simpliste. pour éviter la désillusion d'une inanition totale tremper l'extrémité des doigts dans une cervelle.
suffit de s'immerger s'épancher détremper tromper tremper. simpliste encore. ne prise guère. préfère. le système à bulles. suffit d'en tiger. s'excroître en bulles habitables.
y habite.
suis mort de puis cent de toi

ne suis qu'espace et non-durée. ne subsiste qu'au passé. ne suis que présent. schizophrénie digérée dirigée. n'existe qu'en n'étant plus.
passivité positivée d'un présent non-temporalisé. éternité

univers des bulles glauques et ballantes. buées brumeuses et remembrances. membrures. capacité d'extension. la bulle s'autodimensionne. polyvalente. perdurance. toute et totale temps. espace. spasme vibratile de la tridimensionnalité retrouvée.
suis bulle et.
ne suis que là je.
j'y vis en buée
j'y suis avec toi

ne peux croire au renoncement. ne comprends pas. sectionnement. ne comprends plus la coupure. ne veux et ne peux y subsister. si tué l'autre. suis vulnérable. à nu. ne suis que par bulles. procuration. contunace et sursis.
ne le puis

suis puits ouvert. à sec. asséché assoiffé asséné. annulé nullifié falsifié. calcifié.

appel. appel de bulles. étouffement rétrécissement. appelde bulleappeldebulleappeldebulleappeldebulleappeldebulle appelledeb

appel surface
m'étranglement. fleur du temps meurt à ma main. cucu. mort de la mer. mer de la mort. même. m'étends et m'étire et suis tiré aspiré. suffoqué. hantise hallucinée d'une noirceur hâtive. hallusion nuitée noirceur. appel. appel. appeldebulleappeldebulle appeldebulleappeldebulleappeldebulleappeldebulleappeldebulle appeldebulleappeldebulleappeldebulleappeldebulleappel

appel

resuis enfin bulle et dis

car
d'incessants instants-espaces
stables et cassants
m'assaillent et m'auscultent
tumulte
tôt tu
partances et étraves encavées
du lest de ta
bouche ovale à couvrir
avalant l'avalanche d'un
désir à infinir
non-finitude de la toile à tracer totale
toute

pluralité non-fermée d'une soif à
ouvrir me couvrir et
m'éternir
à perpétuer ton désir
du désir
pour qu'à toi
toute et
totale
tendu
tienne ténu
le fil d'une inexistence à abstraire

m'éternir et ne pas mentir. m'infinir en toi. n'ai que toi.
bulle. hors de la bulle point de salut. solitude.
ne suis qu'une suite de points noirs se profilant au fil d'un horizon qui n'existera jamais. vivre d'une solitude à créer. crever.

impensable improbable impalpable élément flexible d'une non-conscience d'être nimbée de la certitude. ne suis pas et ne veux pas être. sans toi. dimension concassable d'un faux univers plastré de révulsives tranches de réel réalisable. ne veux réaliser que ton absence. que ton absence en m'absentifiant m'éliminant néantisant totalement

vivre. durer de l'infinitude d'un instant qui ne fut que celui de t'entrevoir. ne pas vivre et durer. annuler ne pas éliminer. détruire en ne détruisant pas. s'écrouler en coulant lentement. sans bruits et sans flaques. sans limites. sans toi.

sans bruits aussi car. l'incompatible ne vit que des fraîches harmonies déblatérées sur le ton de la certitude. de la certitude encavée emmurée responsable irrespirable. exemple. certaineté d'être et de ne pas être certitude d'être.

s'écrouler en ne laissant pas filtrer le plus mince filet de compromission compréhension. s'accouder à la réalité d'une non-réalité permanente. éternité. présent. présence et durée de ton absence se fondant dans le néant de ta non-présence. que recrée que ne peux que recréer.

faire durer pour perdurer pour ne pas. ne pas perdre. ne pas perdre ton absence. qui n'est présence. n'ai qu'absence. annuler

sans toi ne suis plus durée. mais trouée ouvrant. sur un monde de possibles avortés. sur une infinitude. un vide d'univers. refusés. annulation néantisation. menstruation. vacuum. ne suis qu'une suite de points rouges se profilant au fil d'un horizon qui aurait pu dû exister. n'être que solitude

solitude. en attente. de solitude
attente et rejet-menstrue. d'un monde qui ne nous incorpore.

annulation : simplement. élimination d'une irréelle réalité toute faite pour d'autres. ne suis que toi qui n'es qu'absence à moi. volonté de m'éternir en toi de m'espacer dimensionnaliser en toi. n'être que. être encore. naissance essense.

ne rêve pas car ne suis pas. ne suis plus. plus que toi qu'à toi. annuler ne pas éliminer. détruire en ne détruisant pas. s'écrouler en coulant lentement sans bavure aucune.

sans trace. d'existence.

mais ne pas être. en existant.

ne suis qu'une suite de points bleus se profilant au fil d'un horizon qui n'existera qu'au jour
ne sais plus être qu'un espace extérieur existant n'existant que de t'aimer

s'assouvir de bulles car. t'ai là mienne. à moi je t'aime et tu m'aimes. autant. m'aimes m'aimes. mais dans la bulle. univers des bulles. blanches buées diaphanes rosées rosaces espacées enlacées. sens de l'étendue. dimension rétablissement des coordonnées véritables. habitables.
j'y puis t'aimer. cesser de me stériliser gargariser au souvenir.

désir de la plaie béante et. besoin d'animer ce qui n'est qu'à nous. tout était à nous. n'est plus que désir du tout. n'est plus.

que désir de nous du nous du temps des

puits inassouvis percés de
l'éclatement du jet jailli de ton espace

éclats jaunes et geais
à pourfendre les gerçures
d'un autre âje
gel tant geint
jointure et brisure
ointe lancée d'un temps à couvrir

de grisailles à crouler
grises
grêlements à figer
neiges noires et nuits à nier

cri

pourpres évasements à tendre
teintes rumeurs éteintes
cascades de cristal comble
bruissement silencieux de ton
âme à muer mienne

te souvient-il des jours où le jour avait encore un sens.
jours d'avant jelée. d'avant jel total plus que froidure.
effritement des cristaux. poudre émiettement fractionnement.
ne suis plus ni poudre ni fraction. que temps d'une absence et qu'absence au temps. suis qu'en temps-bulle.

volonté d'expirer. ne plus respirer. ne peux plus veux plus.

non plaite. évasement véritable écrasement écroulement. me souviens mais. ne veux plus être que tranche de souvenir. que souvenir. non sens du sens unique non-unifié. finitude. ne me reste de toi que moi. m'éteinds. m'astreinds à dire mais ne le pourrai seul le sais.

dire et finir puisque ne pouvons infinir.

annuler ne suffit plus. faudrait nullifier. faudra.

ne plus feindre exister. faiblesse et porosité des bulles. n'y pourrai tenir. pourrir s'éteindre. suie noirceur. suie sans toi.

t'aime et subsiste existe de toi.
tu m'aimes et vis de moi. sans moi. raisonnable abominable hénaurmité atrocité raisonnée. ne peux supporter et. ne peux que t'aimer espoir attente. ne crois pas à toi. sans moi. ne suis plus qu'en toi. qui m'aime. le sais. suie mort. à tout sauf. à toi. ne suie que toi qui m'aimes et mens. n'as pas le droit de laisser subsister. notre enfant. rends moi l'amour que tu portes pour. que n'existe plus. plus à rien

suie rien sang toi

bulle. si besoin des bulles. pour ne pas putréfier pétrifier.

atrocité du souvenir non intégrable insérable. incinération. calcination. suie insupportable suie que dois porter plastrage.

appeldebulleappeldebulleappeldebulleappeldebulleappel
debulleappeldebulleappeldebulleappeldebulleappeldebulle
appeldebulleappeldebulleappeldebulleappeldebulleappelde
bulleappeldebulleappeldebulleappeldebulleappeldebulle
appeldebulleappeldebulleappeldebulleappeldebulleappel
debulleappeldebulleappeldebulleappeldebulleappeldebulleappel
debulles

bulle

il y aura une fois
une vallée d'or
l'aval encavé d'un torrent translucide
des ruisseaux de larves montantes
lovés au creux d'un rang de perles
tes dents
projection lumière confuse et dense
d'étangs embrumés sortiront alors
éclatement d'oubli rose et rouge

soleil de tes yeux
je t'aime
c'est toi c'est toi et nous
des pluies de bulles de jade
les lustres astrals n'y pourront rien ajouter

que la
large embrasure évasée
l'envie d'une terre à boire à boire à en crever

espace étendu distendue distension
ruisselante

ruisseau bruissement d'un sourire à éclore

je t'aime

avoir à dire le dire enfin

12 ans

je suis une pluie fine
un chemin sans fin
un pas léger
un pas léger

étouffe. veux respirer. respirer de toi respirer par toi respirer en toi pour toi. crois en nous plus à rien d'autre. souffre de ne pas être ton souffle. non suie.
même les bulles me trahissent qui. versent des larmes intéressées. se souviennent aussi menacent. d'essaimer. de s'aimer entre bulles. tu sais. seuls à deux.

si pouvais être seul.

comme l'étions ne le sommes plus. pourrais mourrir. mais ne le puis puisque. tu m'aimes m'étire me subsiste et m'existes. ne vis plus par. ce que tu n'y es. n'es plus seule avec moi. existe suie mort. ne suis qu'en toi.

et c'est de là que te parle de ce qui reste. de moi mort.

ai tué l'autre. suie vulnérable. à nu. mis l'autre en bulle pour que puisse t'attendre.

suie cadavre en sursis.

se dissoudre absoudre absolument. solution. pour éviter la désillusion d'un inanition totale tremper l'extrémité de la cervelle dans un doigt. suffit de s'immerger s'épancher s'amerrir se faire fleuve et s'y couler caler.
suie rivières et ponts et mers. mais reviens aux rives où règne un temps d'avant les fleuves. et m'effeuille de t'attendre

t'aime t'aime t'aime

en crève de ne pouvoir le vivre.

comme avant jel avant suie

pluie de bulles de jade tu disais. non les mêmes. mes bulles sont lourdes. lourdes de toi. trop lourdes. en crèveront. aussi.

ne « comprendrai » pas. digérerai jamais. oublierai de subsister plutôt que d'oublier. me fait chier sa raison. ne supporterai la déchirure que le temps de la dire.
me menstrue. me désintestine m'élimine. n'en puis plus.

ne suie que vouloir ne pas être. plus de sortie que toi. plus qu'attente étreinte torture de ne plus t'être. hors de la bulle point de salut. n'en veux pas. tu sais. me referme enferme en toi bulle.

suie sang toi

cotoyer sa naissance y redescendre. intérieurement. la refuser. mais refuser parce que toi. parce que sais. qu'encore possible. que sera possible. que sera. parce que sais que. tu veux être. aussi. non plus en bulle. non passé. présent.

l'éternir te souviens tu disais
l'éternir s'y infinir de présence tu disais

« si tu venais là-bas
les lignes de fond dépassant les courbes
pivotantes
un saut gigantesques dans l'événement
verdure de l'azur
du dedans du dehors
orchidée perlée du gouffre paraître
geindre
revivant la mort

poursuivre pour atteindre les givres
seule façon
d'accourrir
je t'aime
brouiller pour tout éclaircir
lumière aveuglante soleil à transpercer
l'éternité à infinir
je t'aime
difficulté à dire dans la laideur des mots
multiplier ne plus
jamais se soustraire »

ne plus jamais se soustraire. plus jamais C. t'en adjure. appel de bulles. appelde bullesappel de bulles appeldebullesappeldebulles-appeldebullesballesbellesappeldebullesétouffebulles
appel

bulle. t'aime ne suie pluje sans toi. suie jel absence et mal absence et mal.
bulle. besoin des bulles. mais sais. que ne dureront pas comme ne dure plus. suie minceur subsiste. de tes choses objets mots. subsiste suspendu. très mince espace attente empli de bulles. et bulles sont toi et nous. pleines épaisses espaces et temps. légères.

univers des bulles buées bleues bonheur. bercement. ai besoin besoin d'elles où te retrouve.
mais tu n'y es plus et. suie. même si n'existe plus suie
parce que t'espère
parce que

pendant qu'à ployer la courbure
du temps je m'espace
m'aspergent muettes et
molles les
rumeurs
je
tige des buées membrures
même

m'étends en rêves verts
verdure venue toute

toi

j'aime
j'aime et j'espace et j'étends et je dis et
je t'aime

gerçures éteintes
froidure feintes étreintes
enfuies là-bas
enfouies

là-bas l'aval berce
brumes et buées bleues
berce
un épais espace
de parole à parler

pleine
de toi

atrocité du souvenir non intégrable insérable.
ne puis plus. suffoque app

suie. suie que suie poussière noirâtre. désir du noir
noirceur nuit nuitée négativité négation annulation distillation destruction dissolution solution disjonction sans tractation transition

trancher. simplement

II

éclatement des bulles. éclatement
rouge et sang. ai vu visionné vécu visionnement sectionnement
écoulement rouge et sang. mort du temps. tranchée. sectionné.
ai eu mort à vivre. mais y subsiste surexiste. je suis à
nouveau mais ne suie plus.
à nouveau suie mais je ne suis.
silence voudrais être.

silence absence et non-présence. à la douleur. de ne plus être.
t'être.
suis ne voudrais être souvenir. rouge et sang.

pouvoir du rouge absolu. non dissolu en sous-catégorie.
catégorisante abstractisante et nullifiante. totalité.
ne suis plus. rouge total totalité l'ouvre l'ouverture rouge et sang.
me souviens.

SEQUENCE

du plus loin du
lointain étaiement
remembrance
montaient
murs et poutres et
travées les
bouffées

béantes

séquence

I

n'en pouvais plus suie. de t'attendre extendre. étouffement m'étranglement l'ai dit. durais. ne t'étais plus. souvenir de ne plus t'être. ne sentais plus que tout étais. que tout t'étais. n'étais déjà plus ne faisais qu'étendre attendre écrasement car. tu ne me parlais plus. tu n'avais qu'à. ne l'as pas fait. tout était encore possible alors. ne l'est plus. rien noirceur nuit. nuitée négativité négation annulation distillation

.....

ai choisi la coupure. rouge et sang

séquence

2

voudrais dire le pouvoir du rouge. rouge absolu
rouge et sang. dose limite. sans plus de limites possibles incarnation de tous les possibles non-possibles

réfutation abolition absolution babel
rouge et sang.
frontière liquide rouge et sang. rétractable non rectifiable. rectiligne unicité totalité. démembrure et coupure. absoluité du rouge pouvoir total. liquéfaction. liquéfaction ne ment. liquéfié liquide le souvenir rougure ajournement sans jour. extensionnement. rouge et sang.

il ne m'est de toi que du rouge. il ne m'est rouge que de toi que. toi.

ne me reste que souvenir rouge et sang souvenir.
du rouge que porte à mon bras coupure.

séquence

3

éclatement des bulles. éclatement rouge et sang total.
ne sentais plus n'étais plus. rien. ni froidure ni plus jel. sens de la finitude à rougir espace et temps tout. dimensionnalité du rouge espace. clos. vitré vitrifié vitriolé violé presque.
non pas encore.

similitude rouge et noir. m'entourait distendait
distesionnait sourire.

plénitude de la lame hantise attisée hantise. du rouge et noir

coupure

tranchée

giclage rouge et sang

pour éviter la désillusion d'une inanition totale joindre. le doigt et la cervelle. plonger par le dedans. l'inexpressible inexpugnable non résiliable dedans. se réverser révulser exclusiver trancher encore. se percevoir tranche et tranchée. combler la tranchée par le vide
s'y glisser couler à vide
à sec asséché désert

être ce vide
et couler glisser soi-même

sourire chaleur. rouge et sang giclage

séquence

4

déjelure. me percevais percevant rouge et sang perception. liquidité fluidité se laisser
couler.
plus. être coulée. se dissolvant dissoudre sourire rouge et sang

sectionnement rassemblement.
rassemblaje coupure. l'unicité comble la tranchée
l'emplit l'accomplit

s'y résorbe rouge et sang

séquence

5

je. sais la mort écoulement. du temps. lentement. goutte à goutte.
rouge et sang.
savais aussi l'amour
permutation mutation la mort.

percevais la fluidité liquidité de l'espace enclos.
dans un oeil.
un oeil ouvert mais fermé espace horizon demi-cercle hémisphère.
de points verts. virant au noir. particules autonomes négativant
néantisant. l'autre noirceur. nouvelle nuidité totalité du noir et
rouge. rouge et sang. permanent. inscrit au front du cerveau
de la coupure.

écoulement permanence et rougeur et

réincarnation des
buées bulles rouges

séquence

6

je sais l'amour. en buées rouges bulles. bouillonnement bruissement frissonnement silencieux. frémissement rouge et sang.

– dans l'auto rouge et noire coulait une tiédeur équivoque appuyée (murmurée symbiose esquissée modelée) chaleur anticipée d'un éclatement prochain des frontières de tout espace par suite d'un semblant d'harmonie pré-existant toute action totalitaire ou tentative tendant à l'abolition définitive de toute forme de tractation tergiversation (transition position médiane auréole atténuation abherration) tiédeur aussi

tendue d'un épais brouillard béant d'univers passés et possibles permutés refusés aux novembres du cadavre en sursis qui gisait sur la banquette avant noire toute autant du sourire souvenir silencieux de ces soleils de novembre (évasive évasion perlée des brumes de l'amertume) de

ces novembres où le cadavre était non pas cadavre encore mais était tout autre que car n'était ni seul ni ce seul vide que hante la vidange définitive et radicale écartement sectionnement

non le cadavre n'était tout autre alors vivait existait en plénitude aimait était aimé transfiguré (le cadavre et) étiez partis tous deux décidés à commencer enfin aviez refait façonné les frontières du monde remodelé défini repris à son propre compte

respiriez

pouviez le faire et refaire perpétuement recommencement respiration transrespiration de deux âmes muées mêmes modulation conjonction permanente

pendant que s'établissait le règne d'une dynastie intérieure autonome intimiste intestinale infinitude

subsistaient les tranches parallèles qui ne cessaient de vous assaillir de vous presque avilir puisqu'il fallait vivre aussi à l'extérieur le cadavre alors n'était ni toi loin de celui qui l'habite en sursis qui ne l'étant pas l'habitait puis (passant pleines et bleues les bulles-jours) vint

l'aube noire d'un jour tout autant de ne plus vivre d'eau que d'avoir que de voir à vous subsister première quittance frappée du signe de l'estomac n'avez pu supporter vous scinder séparer survivre puisqu'étiez totalité inscrite gravée au front de l'oeil de l'autre

alors

tout se brouille encore (éclatement morcellement fragmentaires échappées bouffées)
avez du partir de non pas revenir et
commencer à étendre et tenter se brouille encore tout se brouille encore ne saviez pas ne pouviez savoir la douleur dont vous accouchiez à laquelle vous donniez libre cours et qui depuis ne sait que s'extendre singulièrement librement largement large filet

(déjà le cadavre naissait)

s'infiltrant au coeur de toutes tentatives d'actes à l'avance reniées faussées par l'énormité du décalage de l'univers à ne pas penser l'un sans l'autre à ne plus pouvoir vivre abréviés abrégés

de douleur signifiante de douleur et de présence non satisfaite absence a fait surgir le cadavre enclos dans un monde de bulles roses bleues blanches et rouges auréolées des buées enfumées d'un espace se nourrissant au souvenir d'un temps où tout était possibles et possible

dis encore. que ne peux que me souvenir de. mais ne pourrais. ne pourrais être.

dans l'auto rouge et noire coulait une inextingible soif qu'on savait de toutes parts insatisfaite

et le sursis s'esseulait peu à peu s'estompait délaissait lassé le cadavre détendu tout en attente de la tension à tendre tenter afin de mettre un terme à ce qui n'avait déjà que trop duré perdurance d'une non-volonté de survivre enveloppe plaquée plastrée sur une entité qui s'était effritée dévidée (dérives de rêves assaillant sans cesse la passation perdition)

puis le cadavre alors
se souvint

de l'amour de ces jours où les bulles existaient peut-être mais n'étaient point bulles où tout était fondé sur une modulation transcription particulière de l'infinitude où les bulles semblaient ridicules parce que ridiculement EXTERIEURES et si loin

séquence

7

me souviens aussi. du temps des bulles. du temps
du besoin des bulles. des bulles mondes excroissances. ramifications abstractisées. abstractions douloureuses et remembrances. ne voulais alors l'avouer. mais étais. n'étais que par le biais des bulles bouffées souvenir.

ne pouvais admettre. compromettre

mais

le cycle du soleil noir menstrue semble devoir s'éteindre. s'amenuiser s'amincir. tout au moins. tout au plus. disparaître. l'espace enclos se referme. sur un oeuf. ovulation lente. fermentation. formulation laxation.

l'aube d'une réverbération réflexive de l'oeil se lève.
abolie babel coupure.
aboli babel rougure.

rouge et sang s'amenuisent aussi. souvenir.

s'amincissent soleils et sang. presque.

presque car. suis attente à nouveau. ne saurais être encore. ni plus suie. ni plus sang. ne saurais plus être ce seul vide rougure encore.
revis à l'aube des jours sans bulles. t'entrevois enfin sans coupure aucune.

sais que n'aurai plus à ne plus être.

(savais déjà sans savoir mais. ne pouvais accoucher du passage.
l'infini présent des bulles ne se concevant sans soumissions aucunes aux séquences temporelles.)

ne plus conjuguer la stérilisation du souvenir...

III

« . . . on pèle du cerveau et on sait qu'on pèle. C'est le plus triste. »

HENRI MICHAUX

ce qu'il m'en coûte d'éternité.
pour renoncer au passé. s'incarner. réincarner. presque présentifier.
ne savez quel espace me faut. me faille. pour respirer. dévitrifier. recristaliser.

respirer.
ne plus expirer.

cesser de tenter d'incarner présentifier espaciser
inciser ta non-solvable inévitable absence.

les tenailles me consciencent.

hantise. hallucination. hallucinée dimension polarisation. pôles de l'expiration rendez l'âme et sacrifiez encore au réel hénaurmité.

douleur et démembrure toute due. à ta trop présente absence.

oh ! m'enfermer dans mon poing. m'y soustraire abstraire. à tout extériorité. uniformité.

— ne savez ce qu'il en coûte d'éternité

l'oeil ne se réincarne jamais. qu'en buées. translucidités lambeaux. très minces tissés bramés. des fils inexistants des futurs. à réinventer toujours. sur la trame délaissée des souvenirs anticipés.

qu'on conjugue à l'aube des jamais soufflés à peine.
des brumes enfumées d'un passé enclos.
dans les tiges implacablement murailles. de mon poing.

m'enfermer dans mon poing...

on connaît mal les pouvoirs du poing soudure. membrures et remembrances remembrures. très mal.

les alvéoles réfractaires lovées aux creux des inarticulations latentes s'insurgent à toute modulation d'une revivance. souffrance. elles savent. elles savent la solitude de la mort. elles savent. la mort de la solitude.

comme savoir l'éternité de la mer. sans l'avoir vue.
comme savoir le froid du temps. pour s'en être trempé.
comme savoir la carrure de l'espace. pour s'y être buté.
comme savoir l'épaisseur de l'air pour nous y être perdus.

elles savent.
et la mer. et la mort. et l'espace. et l'être.
et le froid surtout. partout. elles savent.

les alvéoles lovés louvoyaient. du froid jusques aux froids.

mon poing soudure est fait de froidures.
l'oeil de mon poing s'est fait aussi cristal aux gelures. gisant au seuil des grisailles à venir. il se trace encore une cornée de glace. les terres à défricher ne le sont plus. lorsque déjà givrées par l'éternité. l'histoire des pôles intérieurs en aurait là-dessus long à raconter. l'arctique aurait été inventé bien avant. s'il n'avait été découvert si tôt.

– pour planifier la désillusion d'une inanition totale. disjoindre le doigt et la cervelle.

l'oeil est ainsi fait de froid qu'il se vitrifie.
mêmes aux séquelles les moins signifiantes. d'une espérance d'eau. alors l'empire de la glace est tel. que la glace elle-même ne saurait y trouver prise. car le pôle ne naît que. de la crainte de. l'autre.

m'enfermer dans mon poing. m'y soustraire extraire.

l'éternité ne conjugue plus. que l'articulation d'une lente désarticulation continue. que la continuité de la disconstinuation. mort de l'eau.
la glace est l'âme de la neige qui surgit à ton nom.

je rêve d'un éternel novembre. où ne seraient plus ni glace ni eau. ni autre que toi.
mais ai peur et grand froid.

car l'espace est aussi froidure. et dois m'y intercaler. donner prise aux vents. m'y insérer déphaser. accepter.

un autre ciel de glace. que celui de mon poing.
une autre gelure. que celle de mon oeil.

ce qu'il en coûte d'éternité...

calme était l'existence du cadavre.
la congélation interne est un état fort enviable.
les morts ni les mots jamais n'en voudront dévoiler.

le secret. m'y plaisais presque. à l'extérieur nulle trace que. celle d'un poing. d'un poing démesurément poing. presque plénitude et pureté stérilité du gel.

j'avais à inventer la fidélité des glaces.

gelures d'alors
geignaient à
l'avant-jel
mais ne savaient
le poids
de la réincarnation

quand se lève l'ombre de la glaciation s'estompent les faux soleils. dessinés amèrement aux solstices de l'attente. à vouloir anticiper des passés. l'on se souvient à peine des futurs à venir. dès lors le cadavre hésita.

le poids de la glace était déjà lourd à supporter. quant à accoucher d'une portée de neige...

redevenir poing. s'y blottir.

au froid brûlant du souvenir.
redevenir. revenir aux jours de novembre. revivre enfin.

l'attente me tue.
ne pourrai plus bientôt infinir. ne saurai plus. mais ne veux plus de la coupure.

ne saurais plus être ce seul vide attisé par le vide. ne saurai plus. ni plus suie totalement. ne suis pourtant. comme aux novembres. tu sais.
de ces jours où tu disais. que tout n'existait pour nous.

que tout n'était là que par nous.
reverrai-je jamais le jour...
le vrai. le nôtre.

cette cage d'acier qui m'étreinds. comprime l'encre qui coule en mes veines encore. vives du noir qui s'y coagula. puis

tout éclate encore lambeaux lancés épars noirs et
rouges ravalés au rang d'un à peine souvenir du sang.

je sais le soleil à nouveau

je sais le soleil. le soleil à nouveau. soleil. à nouveau nudité densité de l'espace. espacitude espacement. spasmes et temps.

le cadavre s'estompe. et c'est
toi
les murs se refont murs. et c'est
toi
la nuit redevient jour. et c'est
toi

totalité toute teinte empreinte de toi
de toi qui.

me désobscure me dénuite et me lumifie. me réespère et désangoisse. me désanglante. réanime. réinsuffle et ramifie. m'existe enfin moi-même.

ne veux plus peux plus la. coupure.

le cadavre a sombré. corps et biens.

ne surnagent subsistent plus les écumes rougeâtres piégées aux jours des marées noires. non.
. nullifiées. néantisées.

je sais le soleil à nouveau.

me suis refait tranche. de réel. et seule tranche acceptable.
visisection non plus sanguignolante mais. rosâtre.
se conjuguer. s'irrégulariser. s'employer ployer à tous les temps.

sur le mode d'un seul accord possible.

non plus passivité du rapport. la déniabilité s'inscrivant comme. modalité.
se singulariser pluraliser en se. substantifiant à refuser.
l'adjectivation limitation.

ne se plus. définir par ce. que trop limitant.

(NDLR : Une dizaine de pages blanches terminent ici le cahier. Les notes qui vont suivre ont été trouvées éparses; elles datent d'une période beaucoup plus récente.)

mais savoir le cadre aussi. l'épais le dur le durable. le jamais plus échangeable. cadre.

(...)

connaître les espaces d'un mur. les espaces et les couches non-rétractables. vivre de l'amitié des murs. vivre des murs dans les murs. je sais maintenant m'y glisser. oh ! je sais. vous rirez. tous. mais moi je sais. je les sais. je sais les chemins froids que vous ne saurez jamais.
je sais les chemins des murs.

...

riez riez... mais moi je sais. m'y glisser. m'y intersticer. car je sais les secrets des espaces de glace !
se conjeler sans être de neige !
être de cristal en ne laissant rien voir !

... en s'inspirant du mur !

c'est simple.
se faire mur être soi-même ce mur à l'intérieur du mur mais du mur qui n'est pas mon mur mais l'autre non pas tout à fait l'autre mur (un mur est toujours mur) et le mur qui sépare mon mur de l'autre mur ne peut murer plastifier ce même mur puisqu'un mur dans un mur ne font qu'un mur.

... pour les autres. mais pas pour moi. pour moi qui sais...

(...)

pour moi mur le problème réside dans les fenêtres. douloureuses oh ! comment trop douloureuses ouvertures. rappel du temps des soleils.

(...)

se murer.
se murir d'amour.
revivre.
les novembres du cadavre.

SUZANNE PARADIS

PAR LE FER ET PAR LE FROID

POÈME

SUZANNE PARADIS

Née à Québec, fin 1936. Etudes Ecole Normale. Depuis 1959, a publié sept recueils de poèmes, trois romans, un essai et un recueil de nouvelles. A obtenu trois prix littéraires. Critique de poésie au journal *Le Soleil*, de Québec, depuis 1969. Elue à l'Académie canadienne-française en décembre 1968.

Humiliés humiliés nous passons sous les arches déployées de l'attente à larges enjambées nous remontons le fleuve déjà le froid a saisi l'écume bleue des départs

Nous avons quitté la maison d'or poings levés devant la face fanée d'un amour d'allégeance prières figées dans le givre d'un regard détourné de son axe

L'ombre camarde s'amoncelait avec ses chiens de garde silencieux et souverains le mufle épuisé de rage la maison ruisselait de solitude

Nous ne la verrons plus qu'aux vitraux fortifiés de la mémoire artifices de fièvre et d'ennui pierre luisante des longs reflets fixes du passé

Nous commençons ensemble les pérégrinations les lents essoufflements de l'escalade nos générations lèvent sur l'avenir leurs mains meurtries

Nous étions si seuls en chemin les uns les autres prisonniers des fosses ancestrales les uns les autres enchaînés aux marées miscibles du songe initial

Si nous avions pu voir alors la masse de la montagne la courbe pure de la vallée gravée de fleurs de sang

Nous émergions à peine du chaotique silence de nos veines du vertige des turbulences de nos solstices fabuleux

Nos regards avaient bu à la lumière tranchante des transmutations de la barbarie et de la révolte nous avions à nos pieds l'espace des ruines et des cendres

C'est la croix de mort qui a brillé sur mon front la croix aux bras noueux enchâssée de pierre et de corail glacés

Les signes du soleil du scorpion et de la sagesse conjuguent leurs saisons aux ciels brisés de nos multitudes mourir a des éclats de jaspe dans la touffeur nocturne

Vous prendrez tous la fuite et vos maisons gémiront dans la torpeur des celliers et de l'esclavage marquées du sceau brutal de votre départ des migrations vers le sel et le songe des envolées fantastiques

J'attendais j'avais froid toute la sueur du monde éclatait sur moi en rivières iridescentes mon âme chancelait dans les odeurs empoisonnées de la haine

Les joueurs de flûte rassembleront la vermine dans le sillage mystérieux de l'innocence nous verrons l'aurore froide de la paix étouffer l'envers du monde

Les peuples livreront leurs foules exemplaires à l'éclat du continent en feu nous nous pencherons sur les dépouilles insensées des immortels

Les signes de l'orage châtoient sur les collines noires j'ai pris la terre sur mes épaules et je l'ai secouée pour en faire jaillir les atlantides englouties la voie verticale des montagnes a été envahie par les troupeaux de la fraîche saison

Nous connaîtrons demain le privilège du silence le dénouement de nos héritages païens sur la tête droite de nos fils et l'histoire sacrée de nos hameaux fétiches

Je découvrais sous la lumière les grimoires de la patience et de la foi les choeurs de la légende psalmodiaient le temps de vivre

Je connais les mystères de la violence qui a secoué les sols et les vergers l'insecte solitaire montait à l'assaut de la fourmilière où son nom saignait d'absence

Il brandissait son dard mirifique au-dessus de la tête de son ennemi de prédilection comme une épée de faux métal glacée au soleil étranger

Nous sommes le monstre nain aux mains longues et nous détournerons le cours de la colère de nos peuples

Par le fer et par le feu par le mal explosant au coeur des mythes par le cri et par le poing levé devant la face grimaçante de la guerre l'étoile sacrée descendra sur nous

Nous tracerons notre route d'oiseaux à même la traînée stellaire le chemin de neige et de sang où notre empreinte durera piste d'austérité et de folle appartenance

Ce sont nos cortèges saisonniers fleurs fruits moissons jaunes et noires qui baliseront l'ascension des pentes givrées de l'horizon je tends la main à celui qui a pris ma droite comme soutien

Des abîmes de l'exil jaillit la foule témoin femmes graves profils de brume et de cendre hommes silhouettes infirmes portant l'auréole du pain

Je conduirai mes armées au soleil du champ d'allégresse je tarirai la face de larmes des meutes d'enfants dissimulés dans l'aube flamboyante

Hordes d'agneaux de faons d'antilopes fragiles collier charnel des fils et des filles mordus de part en part par cette dent de mort je vous entraînerai hors des champs clos de la vengeance

Je frapperai la main qui a fermé la route d'un index incandescent j'en romprai les jointures de plomb

L'écho scellé au flanc de la montagne a ébruité les chants de joie et de pitié qui sourdaient du coeur profond des villages

Vous habitiez le bitume la pierre et le béton mais ronflait contre vos murs l'âge du silence et de la pauvreté

Vous connaissiez les signaux austères du vent du nord la musique rampante des glas vous guidait sous la nuit virulente de la liberté

Nous chasserons la proie de la malédiction et notre cortège jailli des flancs de sa fidélité signera le pacte secret des songes et de la prophétie

J'ai traversé les ponts de l'orgueil vêtu de la pourpre de l'innocence les troupes en exil ivres de panique châtiaient les prisonniers de sang bleu

Nous ne pleurerons plus sur les dépouillements de neige et d'os de nos héros en ruines nous prendrons la mesure exacte de l'homme en errance aux rives mobiles de ses terres

Verrouillées les voies de l'obéissance sabotés les refuges de la honte nous serons tirés des marais de mort lente je connais l'accès à la plus haute montagne la sente qui gravit les pentes aiguës de la conquête

Je m'assieds à la face du torrent je rassemble à la flamme du pôle aux torches tournoyantes du départ les troupes vagabondes de nos désirs

Nous avons interrompu notre voyage de taupes et montré à la lumière sans merci les tempes givrées de l'échec

Ma soif a dominé les sources desséchées le puits vicinal tari en plein village le flot pollué de la grande soif collective ma soif a traversé le désert de l'eau

Pour nous la montagne tournera geysers tournera pluies je vois les jungles vives des eaux engloutissant le poids des continents couvant la béatitude des noyés

Je suis né aux rives puissantes et tranquilles de l'inondation nous marcherons sur les eaux allégés de toute souillure de toute blessure la chair fermée sur une paix abyssale

Je sais que rien n'arrête l'eau toute issue donne sur la mer à la croisée des fleuves du matin et du crépuscule toute vie jaillit du nerf de la vague aveugle

Nous larguerons nos origines au cri du pétrel ensanglanté de l'amour et les frontières glisseront dans la marée d'opprobres giclée sur le pont

O sommeil des femmes fourbues de rêve silhouettes appuyées aux colonnes des maisons aux linteaux des fenêtres voilées de bure

Nous effacerons toute trace de la nuit aux commissures de vos lèvres fanées sur l'écorce de votre corps souche enracinée dans les plaines du sang

J'ai vu les plages déchirées d'une marée à l'autre et les enfants des pêcheurs changés en coquillages

J'ai vu les fleuves détournés des rives de vie les hordes des enfants des villes mués en roc et en béton élaborant leurs cabrioles de pierre

Toute naissance descendait aux abîmes des arcs-en-ciel gelés dans leur fosse de couleurs toute naissance devenait la proie des ténèbres

Nous nommerons en premier la lumière le ruissellement des globes marqués de nuit et de jour les voies de lait et de cristal où chevauchent les centaures bénéfiques

Nous nommerons ce qui brille et réchauffe tout l'or de la création le diamant la topaze et l'opale précieuse des regards élevés à la vie

Toute source et toute étoile allumées au sommet de l'herbe et de l'eau nous les nommerons fleurs éclatantes soleil d'impatience

Nous élèverons le bivouac au centre du feu à la croisée des terres et des torrents d'où monteront les danses farouches de la guerre et de la mort

Et nos patries aux flancs de glace livreront le tonnerre de leurs abysses bouillonnantes rompront les digues de neige de leurs cavernes

Le bronze et le cuivre coloraient les faces du visage ennemi

Nous étions embusqués dans la tiédeur des maisons et nous mangions le pain mêlé au sucre et au lait de nos enfants

L'appel de la mer a fait exploser tous les phares de la côte et battu le rappel des marins qui languissaient à la proue de leurs bâtiments

Ils nous précéderont sur la voie des îles à travers les dédales des remous et des cyclones à travers brumes et bonasses ils nous précéderont de toute l'étendue de leur vision promissoire

Je suis cette figure taillée dans les racines profondes du hêtre clouée à la proue de la mer en perdition vouée au salut de l'eau

Et cette bouche énorme et cette gorge géante crevasse sont celles d'un peuple appesanti en moi de silence sévère de mutisme instinctif

Je venais partager les vallées vives du songe découper les terres inviolées de ma joie cette gueule a tranché mes poignets décimé mes paumes gravées de lignes de clarté

Et moi qui avais accepté l'échange monstrueux son sang contre le mien sa blessure contre la mienne j'ai immolé à sa voracité le centuple de ma douleur

J'ai élevé les barricades de la patience empierré les frontières de la malédiction badigeonné l'espace aux couleurs de l'exil mais je ne ressemblais à personne d'entre nous

Sous la lumière sols et ciels tremblaient toute musique bouleversait l'équilibre de la neige et de l'eau je connais sur mes épaules la pesanteur du zénith

De gros chaînons de cuivre liaient nos membres nos sangs calcinaient comme sève en forêt pétrifiée j'entendais monter des rumeurs de racine en colère jusqu'en ma chair inachevée

Nous serons délivrés au son des trompettes rituelles du matin étranger à l'heure du premier pas ouvrant la journée plénière hors de toute mémoire et de tout avenir

Nous serons expatriés chassés nuée d'insectes dévorants dévorés orchestre fébrile d'ailes élimées d'ailes insuffisantes

Et je connais les jardins liquides où éclateront les métamorphoses des larves en météores scintillants

Les temps de la limace rodaient la rive désordonnée et fragile du naufrage j'attendais la mort promise au fond des galeries fossiles

Nous nous hisserons au sommet du sommeil pour le risque superbe du clairon dans l'apparition brutale du jour

Les rites de gloire du matin déferlent sur la tendre paix des herbes sauvages des cornouilliers des acacias allume des parfums aux rameaux de buis et sous la pierre

Nous jaillirons vaste fleur humaine ouvrant la face sanglante de notre joie au charroi des clartés et des chants qui rythment le renversement des ombres aux douves du pur oubli

La bouche écorchée de chansons infirmes j'ai tiré une à une de la raucité de mes entrailles les notes justes dans la nuit de ma gorge j'ai allumé les versets de flamme du poème

Nous connaîtrons le faîte de la transfiguration l'ellipse fulgurante de la chair désenchaînée le visage aux larges yeux nostalgiques de l'innocence

Toute trahison effacée toute erreur pardonnée dans le dénouement douloureux de la confusion des gestes nous franchirons armée de parias les murailles de l'opulence

Nous enfoncerons le mur de la couleur pieds et mains déliés de la boue séculaire tranchés d'anneaux choisis parmi l'abondance des gemmes

J'étais noyé dans ma peau blanche les signaux sanglants des maîtres-phares balayaient ma face immaculée je la plongeais dans des lacs de neige et d'ignorance ma face damnée

Nous émigrerons de terre de glaise en terre de feu accrochés aux doigts du géant de la tyrannie au dieu de l'intransigeance et du désespoir

J'étais brûlé dans ma peau noire marqué du sceau de l'autodafé trompettes et saxophones dépouillaient ma douleur la dénudaient la déchiraient

Nous recueillerons les lambeaux désoeuvrés de notre âme primitive bouche caduque yeux détournés de leur septentrion originel

Pour les dorer au soleil en ouvrir le noyau de chêne pour en écouter le doux tam-tam lointain de plante inachevée

J'étais broyé dans ma peau jaune mes bras soulevaient des pagodes frémissantes et les rangeaient parmi les jardins suspendus comme des îles déflorées

Nous connaîtrons l'errance des bêtes voyageuses la traversée des mille déserts de l'âge le prodige silencieux de la manne nocturne

Mais je ne vois nulle part l'oasis promise l'eau et l'ombre des grands arbres verts le rutilement d'une saison d'acier fin

Vivre a gravi la haute pente du renoncement changé de chair changé de sang a pris la beauté de l'étreinte absolue

Nous aurons le front marqué des anneaux de la liberté des trapèzes du silence la peau tatouée des volutes grésillantes de la mémoire

Mais qu'on m'épelle encore le nom du navire et le patronyme du pilote qu'on me peigne à nouveau la fresque du départ qu'on m'en nomme les passagers

Nous descendrons alors le versant de feu de la montagne nous franchirons les passerelles ouvertes sur le nord pour le salut de notre race le rachat de nos privilèges

Femmes à la chevelure d'offrande perfide gazelles imprudentes enfants aux yeux fleuris de l'anonymat des myosotis et de la lavende

Gardiens du faix porteurs de la faute gibiers de potence et d'exil nous descendrons parmi les arcs-en-ciel fastueux de l'espérance

Sur la place germaient l'ortie et le chardon nous nous en tresserons la couronne des martyrs le nimbe de la liberté

Sur la tête du plus coupable de la moins innocente naissaient les plantes au riche venin la fièvre pourpre de la vérité luisait sous le lierre des mensonges

Je ne vois rien venir aux horizons sans herbe et sans fumée les chevaux sauvages ont gagné leur clairière sacrée au sein de la forêt muette

J'étais abandonné au ras du seigle le front strié de souvenirs à perte de patience et de joie j'étais laissé pour mort au ras des pierres blanches

Les routes se perdaient au dédale de mes veines éprouvaient la fermeté de mes muscles gisaient au volcan vague et vaste de mon coeur

De mon sein jaillira la ligne droite de toutes les routes fortifiées ensemencées de lumière liant les tiges fragiles des chênes d'un jour

Sous nos pas lèveront l'herbe sonore et le gui sauvage nos peuples voilés de noir libéreront la chevelure en folie des femmes les jeux d'alouettes et de plectrophanes des nouveau-nés.

Je prendrai le premier quart vigie d'une heure de broussailles inextricables et j'étendrai sur nous les échos itinérants du premier cri

Avant que ne commencent la folle giration des rivières matinales la féerie du néflier et du rhododendron nous aurons éteint le bivouac des hauteurs et cherché l'accueil de la mer

Car nous sommes d'avril et d'eau la face lustrée au bronze des écueils nous naviguons à travers les goulets de la marée nous serons livrés à la mer

Corps et biens âmes et maux nous longerons le couloir du silence tortueux nous serons changés en statues de sel en sirènes de plâtre

Et nul ne se souviendra plus que nous étions race de chair peuple de sang pas même nous nul ne se souviendra de nous et de la grimace boréale de notre jeunesse

Mortes moissons abandonnées avant le jour soleils aiguisés aux pics d'horizons en délire nous recueillerons vos débris d'univers luxueux

Cette parure mensongère nous la porterons pour enfoncer le mur de la nuit noire le coeur rouillé d'une paix d'alicanthe

Nous ne voulions plus que partir reprendre à ses commencements les bonds et les sauts de la fuite sous le signe bleu de la plus vaste étoile

C'était le désordre des heures d'euphorie sous les combles de la maison tremblante parmi les préparatifs d'adieu

Et nous n'avions de noms que des prénoms d'enfants morts-nés entre les bras de laine de l'hiver

Et nous n'avions d'espace que le corral de l'apprivoisement et de la déchéance entre les bornes sombres du soleil

Nous prendrons la mer comme des noyés volontaires les yeux grands ouverts jusqu'au cristal des fonds descendus des étoiles glauques aux doigts

Nous y mettrons bas notre opaque descendance ravis de ses cheveux de miel de ses yeux d'aiguemarine surpris par ses gestes d'insecte patient

Pour défier la mémoire vous avez incendié les villages natals les châteaux paternels il flotte sur les décombres un mûrissant parfum de cendre rouge

Bagnards des vallées parias des steppes décolorées je vous enseignerai l'amour de la montagne et l'amour de la mer

Pleine aurore jardin d'iris farouches de campanules secrètes pleine aurore embusquée aux confins de la bienfaisante nuit

O paresse sinueuse de l'attente au pied du premier rayon transfiguration des regards transpercés par le long désir de vivre

Nous résoudrons l'énigme de couleurs du sphynx matutinal derrière les buissons chétifs les nuages pourpres et sous l'amarante brise

Comme si la chute nous avait laissés blessure intacte fièvre polie luisante ecchymoses sacrées

Nous retrouverons la grâce du baume et du basilic des herbes aromatiques le goût doux-amer de la tisane et du poison

Je voulais brandir le fouet sanguinaire de la révolte épuiser le souffle de la vengeance sur la nuque blafarde de la peur je voulais frapper le monde de terreur

Mais l'aurore est venue dans un bouffissement de brumes et de rayons bleus l'aurore sur nos corps délivrés dans nos membres où claquaient des veines gonflées de sève

L'aurore un jour jailli de ses fosses funèbres et le commencement chaotique de toute journée de toute saison où nous régnerons dynastie fantastique

Nous aurons le front battu des glas du passé masqué de cheveux d'âge mais ceint d'invisible silence le front miraculé de la résurrection

Car nous avions été laissés pour morts à la porte des siècles souviens-t'en

18 mars 1969

GILLES DELAUNIÈRE

LES AVEUGLES DE MATAMOROS

RÉCIT

GILLES DELAUNIÈRE

L'auteur d'aujourd'hui, prosateur ou poète, refuse de plus en plus obstinément d'assumer les gênes formelles, les disciplines verbales qui, jusqu'à Flaubert, et sans doute aussi dans les jours encore sereins des Gide et des Valéry, fondaient et, nous devons le croire, fécondaient la liberté d'écrire. Grand bien lui fasse, la littérature dût-elle en mourir. Ecrire n'est peut-être pas, en somme, une activité à ce point nécessaire que les hommes ne puissent s'en passer. Ce qui serait un peu plus ennuyeux, ce serait que la littérature finît par se passer des hommes ou bien que, ne pouvant les répudier tout à fait, elle cessât de confier à l'esprit le dressage des cris bruts qui sortent des viscères. Il suffirait alors d'un magnétophone discrètement branché sur nos moments les moins exquis pour assurer l'avenir des belles-lettres et le triomphe de la thèse, injustement méprisée, qui tient que les mots gras font les pensées moins maigres.

Que si, malgré tout, certains croient encore aux antiques bienséances de l'écriture, ils seront bien aises de rencontrer un homme jeune qui sache parler avec simplicité, et non sans art (encore un mot déchu de sa station privilégiée), d'un sujet que nos pères estimaient des plus « délicats ». Oh ! rien ici, disons-le vite, des arguties précieuses et travaillées qui exaspèrent le lecteur du *Corydon*. L'auteur propose à notre sympathie une poésie à la fois ironique et timide, un peu embarrassée d'être ce qu'elle est, une larme à l'oeil qui se défend de tourner au sanglot. On dirait qu'il s'adresse, non pas à qui le lit, mais à quelque juge invisible et patient dans la brunante d'un confessionnal intime. L'illusion vient des moiteurs, des chuchotements de sa prose. Tel Nerval combattit toute une nuit dans la forêt avec un inconnu qui portait son nom et son

âme, tel aussi, se dédoublant par le langage, Gilles Delaunière fait part à un autre lui-même de ses angoisses, de ses joies ambiguës, de ses exquises contritions. Du moins est-ce l'impression que nous a laissée le récit qu'on va lire. Delaunière, on l'aura deviné, est un nom de plume. Nous eussions accueilli de nouveau* aux *Ecrits* ce Canadien français du Manitoba pour la seule qualité de son intuition sensible, de ce qu'on appelle aujourd'hui, avec un certain apparat, une « vision personnelle » des êtres et des choses; mais à ces dons, qui appartiennent à la sensibilité de notre temps, il allie un mérite, plus discret, plus ancien, que l'on prisait jadis au-delà de toute autre vertu : il dit bien ce qu'il croit avoir à dire.

Ni le travail ni la vie n'ont mûri le talent que *les Aveugles de Matamoros* nous révèlent. Pas encore. Pas tout à fait. Mais on aperçoit dans ces pages humides, dans ce style de serre chaude, l'éclosion d'un langage qui est bien celui de l'écriture littéraire et dont les racines, dirait Barthes, plongent « dans la mythologie personnelle et secrète de l'auteur ». Voyez comme tout s'arrange pour faire plaisir aux Terroristes des Lettres que Paulhan met en scène dans ses *Fleurs de Tarbes*. Du moment qu'il est question de mythes, d'amitiés particulières, de ravissants secrets, et à la condition que l'auteur ait l'astuce de récuser d'anciennes consignes, telles les règles convenues de la ponctuation, eh bien, la critique d'avant-garde se retrouve en pays de connaissance et la « vieillerie poétique » se fait pardonner, pour des audaces au demeurant bien modestes, tout ce qu'on lui impute de timidités héréditaires et de gestes appris.

L. P.

---

* Cf. *Un homme de trente ans*, dans les *Ecrits* (VI), 1960.

LES AVEUGLES DE MATAMOROS

I

Ah c'est lui, avait dit le frère recruteur, quelle chance, je passe dans la région, il m'avait déjà pris, je tournoyais, il a, dit la mère, la fièvre des herbes, il n'est pas monté aux champs, son père le voulait, dit la mère, je ne sais pas ce qu'il va dire, le frère me tenait, c'est bien, c'est bien, dit le frère, il m'avait, la migraine et le frère complices m'avaient, me passaient la soutane l'après-midi plein des puanteurs de la ferme d'un printemps mouilleux, l'après-midi indigeste que j'avais volé au père, à déplier derrière les toiles baissées des chambres des lettres aux en-têtes appelant les vocations, la communauté n'avait plus besoin d'adresser de lettres, le frère l'avait dit en me voyant, c'est bien, c'est bien, était-ce il y a cinq ans ou huit...

Le père maugréait, la mère se taisait, le père se nettoyait la gorge et les narines et les oreilles souillées de poils de bêtes, de foin sec, de terre fraîche, j'étais déjà parti, je partirais tout de go, le lendemain, le surlendemain, je n'attendrais pas la fin de la migraine et de la colère paternelle, d'un petit coup de tête et de rougeur que le frère recruteur avait peut-être remarqué j'avais tranché la chaîne des enfances et de leurs corvées et des vacances scolaires et des concours dans les demi-pensionnats où j'avais toujours jalousé les vrais pensionnaires, ah c'est lui, la venue du frère cet après-midi de chaleur hésitante, renvoyés au père les tombereaux de fumier et les meules de foin qu'il fallait fouler à deux pieds et les troupeaux bêlant dans la pluie du petit matin, tous renvoyés au père, toutes vacances de ferme finies, toute délivrance secrètement désirée, était-ce il y a sept ans...

(– Etait-ce..., me disais-je en me relevant dans l'ombrage de ce couvent vide, j'avais dû perdre connaissance, je sus que c'était dimanche, on n'ouvre ce couvent abandonné que le dimanche...)

L'ordre que j'allais chercher, la migraine à moitié feinte avant la fenaison manquée, l'attente sur la route, les mains gercées par la valise ancienne hâtivement réparée, l'attente de l'autobus sur les talus verts des routes montantes, tournant le dos aux fermes et à ses boeufs en rut, aux printemps de champs trempés, aux appels chargés de fatigue, cette équipée avec ma valise noire à prendre les autobus des Laurentides, l'autobus des Laurentides stoppé pour moi qui allais dégouliner derrière un garage, ce voyage tournoyant dans les Laurentides vers la communauté désirante, la main chaude du supérieur sur mon front, était-ce il y a...

(– Le chant de l'aveugle, j'entendais la plainte aveugle, était-ce lui qui m'avait fait revenir à moi, je vis un des mendiants aveugles qui jouent de la guitare le dimanche après-midi...)

(– C'était jour de marché, l'orgue de barbarie et la plainte des mendiants, je reconnaissais ces sons en quittant l'ombrage du couvent emmuré, je distinguais maintenant, je voyais à travers la haute grille passer les petits hommes secs en chemise bleu pâle rabattue sur le pantalon blanc du dimanche, les colporteurs de chaînettes et de panse de cochon grillée, les hordes de petits paysans terreux, je reconnaissais mon jour en quittant la cour conventuelle, en me demandant comment tout avait commencé, il y avait aussi les filles du dimanche et les soldats, les tavernes chantaient, la marimba jouait, je reconnaissais le pays, les soldats en bottes ferrées et uniforme vert déteint, les nattes grasses des filles, les autobus de ferraille arrivés des hameaux, autobus aux voyantes couleurs des fleurs, les fleurs innommables, les autobus bariolés, les couleurs que les enfants aiment, orange, rouge sang, azur, mauve, peintes aux façades des cases, des églises, sur les tombeaux, et les lierres enserrant les couvents vides, vastes couvents endormis, et par-dessus, quelles aubes, quels midis, quels cercles fait ce soleil, c'est une des raisons, cette lumière, qui ont poussé mes supérieurs à m'envoyer, en m'accordant la suspension de mes voeux de religion, dans cette zone d'obédience, récente et enviée...)

La plupart des frères étaient rendus à la maison d'été, grande maison d'été, de retraite, de cours d'été sur le préau, maison de gaieté, de bombance, de fraises et de crème, de bidons de crème apportés du village le matin, de la paroisse le matin, la paroisse sise à l'autre bout du lac, les petits quais flottants, les canots à moteur arrivant avec les journaux et les bidons de lait frais et les revues le matin, je commençai à voir, je voyais d'abord si bien le lac, le mois de juin est clair dans les pays québécois, je pris connaissance des pas pesants ou légers des frères défilant dans la grande maison de bois, de la senteur persistante des lambris non peints à l'étage, comme s'ils respiraient à notre contact, je pris connaissance des auditions de musique et de poèmes sur ruban de magnétophone, et des heures de repas gras et des soirs de rire (– au commencement je pardonnais mal aux frères de rire tant, je réprouvais ces soirées de rire en choeur dans la salle commune, les rires allaient planer sur le lac qui me regardait comme une prière blessée, les gros rires finissaient les derniers, une exclamation coupait l'air de nouveau, l'air si pur au bord du lac des Laurentides en juin, et tous reprenaient, j'entendais encore les échos un peu scandaleux quand ils étaient réunis à la chapelle, dans le mélange de reproches et d'espoirs que l'ordre familial m'adressait j'avais descendu la croix sur mon oreiller, la croix de bois verni pendue à la cloison de ma chambrette, de ma *cellule*, ainsi qu'on disait, j'attendais le supérieur qui m'avait apporté des livres d'exercices et des comprimés, qui m'avait touché le front en me disant que j'aurais bien le temps, que je m'y ferais, qu'il fallait sourire, était-ce il y a sept ans ou six...)

La réclusion de cette première saison dans la communauté devait cependant m'accrocher, m'empoigner, le lac était vaste à regarder, longs et parfumés les sentiers que les frères prenaient pour aller lire ou pique-niquer ou prier au bord du lac ou sur un mamelon, je ne pouvais pas ne pas aimer les phrases que nous rythmions à la chapelle, le soir et le midi et le matin, la prose modérée, ratissée, repassée, le concile de Trente et les spirituels Français du dix-septième siècle revus par les congrégations enseignantes du dix-neuvième, encore vieillotte et imagée, hachée par des traits dans nos manuels, promenée en guirlandes d'une pause à l'autre, chantonnée dans l'air fleurant les essences des Laurentides, je ne pou-

vais pas ne pas me livrer à l'horaire qui conduisait notre troupeau de la chapelle au réfectoire, de la récréation aux cellules, les nerfs et l'esprit béats.

(– Sans doute, sans doute je me prévalais, nous nous prévalions de raisons élevées, sans doute prétendais-je élargir, meubler l'étage de mon être, le labyrinthe que notre piété d'enfant, que mes élans m'avaient fait pressentir, fait creuser, et je distingue pourtant le pincement un peu amer, un peu le pincement que j'avais d'avoir pris brusquement un refuge loin des sueurs du père et des rites de ferme, loin des silences de la mère qui, lorsqu'elle élevait la voix, prononçait souvent le mot de sacrifice, ces visages austères d'une plaine en bas des Laurentides se superposèrent quelque temps à la communauté des frères, la communauté offrant douce compagnie, bons plats, excursions, et même cet acte, le bain, que le père avait flétri comme étant un amusement obscène...)

J'avais un alibi, je me retirais, avec gourmandise je léchais le sol foulé par des hommes en livrée d'obéissance, je ne demandais qu'à obéir, obéir, obéir, la pure enfance formant son fruit, les enfances pures dos à dos se poussant, me poussant, les lieux des journées seules d'enfance enfin sauvés.

(– De cette province aussi, de ce pays dévolu je reconnais une tendresse, il a vidé ses couvents mais il habille ses saints et leur met des colliers, les saints parés qui aux jours de fête balancent leurs chasubles sur les épaules et les sueurs des paysans... Il laisse les chiens morts se putréfier et les mendiants chanter, la charogne véridique s'annonce de loin, la plainte du mendiant momifié se perçoit entre les cris d'enfants et les valses de barbarie, je reconnais aussi la douceur des fillettes exhibant un ventre plein avant d'avoir quatorze ans, celles des femmes nu-pieds battant le linge sur les roches de la rivière, un homme muet les observant dans les feuillages, celle de la saison de pluie épandue en soixante rigoles dans les rizières, de l'agave hérissé qui donnera une liqueur blanche une fois puis mourra, de l'ivrogne dormant sur un seuil, des pelures de pastèque lui tombant sur la tête, ou du mari pinçant les poux de sa femme accoudée à terre, ou du fils baisant la main de son père, celle des assassinés flottant sur le canal, celle aussi des éclopés attachés à des chariots, sortis aussi au soleil...)

(– Je longe, je longerai des murs qui épaulent douze heures de soleil, murs décrépis, ou peinturlurés s'ils recèlent les demeures et les chiens des riches, je reconnais les places publiques, le pueblo en compte huit, sept confinent à une église, à une chapelle, à un couvent, à des parvis enguirlandés par les femmes, à des saints en robes blanches ou violettes, des Christ figés dans les châsses...)

La maison des frères au bord du lac des Laurentides me convenait, me couvrait, me contentait, lentes ablutions d'âme dans la paix du matin, loin des troupeaux gonflés d'herbe et écaillés de fiente et des seaux de fer-blanc résonnant sous la tombée du lait jaune, loin des turbulences des cours d'école, de leurs chicanes, de leurs concours, délices des nombreux *temps libres,* ainsi qu'on disait, la *Symphonie sur un air montagnard* ou César Franck faisant vibrer pour la vingtième ou trentième fois les murs de carton de la salle commune avec ses vues touristiques de France en couleurs, les drames de Claudel que nous écoutions en petit cercle autour du magnétophone, les plongeons dans le lac la nuit lorsque le règlement s'élargissait pour les fêtes des grands saints, et je me liais avec quelques jeunes frères collectionneurs de papillons, de coléoptères, ou herboristes, peintres, couturiers, chantres, les jours de pluie ne nous atteignaient pas, nous avions de la musique, des revues, des films, de la crème à la cuisine, la couronne d'épines qui ornait notre papier à lettres me paraissait malgré moi une supercherie, ces lettres édifiantes qui allaient reposer sur la vaste table de la famille, vraie couronne d'épines, elle.

Il y avait des manières de s'accorder des écarts sans cesser d'être innocent, tous savaient que le grand roux dont on disait mystérieusement qu'il avait *l'expérience du monde* n'aimait tant se charger des courses au village que pour fumer sur la route, on en souriait, comme de gourmandises trop évidentes, de sensualités trop osées, tel professeur rougissant d'amour pour un beau novice, tel sujet passant un bras autour d'un autre angélique durant les séances de cinéma, le mot *chater* était innocent lui-même (– mais n'était-ce pas avec Dieu que je chatais, le Dieu aisé, franciscain, enveloppant la retraite d'été des frères, qui allait se prolonger dans un noviciat de pierre, plus bas, au bord d'une rivière descendant des Laurentides...)

Ne prenais-je moi-même plaisir aux danses qu'animait le violon d'un convers sous la véranda, ou plus tard dans la cave du noviciat,

nous dansions en quadrille, soutanes retroussées, sans que personne y conçût un doute pour la communion du lendemain, ah mon corps serré n'avait pas besoin de vous toucher, frères, et vous étiez allé-chants, plusieurs, surtout le grand Jacques qui venait de Trois-Rivières et qui restait souvent couché le matin, même lui je n'avais pas besoin de le toucher, il me suffisait de le voir fermer ses yeux bruns et joindre ses larges mains quand sa bouche rieuse prononçait avec application les répons que nous scandions aux exercices... Mon corps ignorant, que la mère aurait pu laver et savonner comme au temps d'enfance, était doucement heureux à la remorque de mon âme folle qui se laissait enlever, ailée, dans le silence qui nous tenait tous ensemble.

(— Lèvres vermeilles de Jacques qui chantait fort en faux latin, qui esquissait un pas de danse en déboutonnant sa soutane toujours salie, qui me faisait imaginer que tous les gens de Trois-Rivières étaient détendus et gais, connaissaient la danse, étaient beaux et rougeauds, sorte d'envie qui s'attachait pour moi au nom de Trois-Rivières que j'aimais... Le grand Jacques est peut-être aujourd'hui garagiste avec son père, dois-je croire qu'il soit resté dans un horaire, une robe de frère enseignant, trois fois douze, où est Dieu, mais peut-être bien, je ne veux pas le savoir, je le garde jeune et gauche, ponctuant de ses épaules encore mal soudées les pas graves que nous marquions en récitant le chapelet au coucher du soleil.)

Des bords du lac qui devenaient ocre, je passai à une maison régulière de novices et de profès, pas encore loin des Laurentides, je faisais déjà figure de formé pour les nouvelles recrues arrivant à l'automne, jeunes fils de colons pauvres de l'Abitibi, ou d'agriculteurs avares des vieilles paroisses proches, comme je me pliais bien aux horaires, comme les demi-heures silencieuses à la chapelle m'étaient légères, pouvoir se livrer intact à l'incantation d'un groupe reclus... Les jeunes garçons gauches d'Abitibi aux yeux sans couleur, qui avaient soulagé leurs familles d'une bouche, qui avaient dit un oui timide au frère recruteur, les jeunes garçons fiers des paroisses traditionnelles, des vieux comtés, unis dans la tendresse des aubes, nous étalions les plis de nos jupes autour de nos genoux qui s'ankylosaient sur le sol, murmurant ensemble des répons et nous arrosant d'eau bénite à l'entrée de chaque salle, au commencement de chaque action et de chaque récréation, allant dormir

sans défaire nos cols après le repas du midi, lourds de prières et de voeux, soignant les statues et les pots de fleurs et préparant les fêtes en répétant des poèmes et des drames sur Charles de Foucault et le père Pro... Dans l'allée de pins où le sentier restait battu en hiver je me laissais pleurer.

Les discrètes demandes d'argent que la poste portait à la famille, seul le frère procureur nous en faisait état, comme en s'excusant d'ailleurs, lorsqu'il nous remettait une paire de souliers ou des bretelles, le procureur jovial, bien en chair, ventru, ancien missionnaire en Mandchourie, ayant enseigné la gymnastique, le catéchisme, et qui disait à travers les bouffées de cigare qu'il fallait bien s'habiller, et manger, et qui avait un dépôt inépuisable de vêtements et de sous-vêtements au sous-sol, pour ses quarante-cinq dévots, et les avis de compte qu'il signait, que je n'ai jamais vus, qui devaient faire mention des bouquets spirituels réservés aux bienfaiteurs, allaient rejoindre les grognements et les épais silences de la ferme, de la terre toujours en travail... (– J'en fus ressaisi un jour que nous observions sur le préau deux hommes obscurs déchargeant des sacs vers la cave, des *poches de patates*, ils nous lancèrent en achevant de vider leur camion des jurons, accusant nos mains blanches et nos cols serrés, des questions amères se mêlèrent durant quelques jours à mon ronronnement intérieur, j'ai dû prier pour leur salut et chercher une excuse à leur langage.)

(– Cette province donnée qui habille tous les saints et les promène en robes de velours, de satin, de dentelles, en colliers de fleurs, sur les épaules des hommes secs, a pillé ses couvents, violé ses multiples monuments à voûtes, à coupoles, dans combien de patios conventuels, superbes encore dans leur décrépitude, je me suis écrasé, mes marches dans la poussière de la campagne et les détours que me font faire les chiens trouvent leur récompense dans un cloître de monastère désert, forteresses dont la folie hispanique a recouvert ces terres, avec leurs vasques et leurs arcades qui ne réjouissent plus personne sauf une veuve cachée et son cousin curé venant à cheval peut-être deux fois l'an, leurs galeries souillées de graffiti ou écaillées montrent encore des pans de robes et des morceaux d'épigraphes, la vermine, le plâtras, l'oubli des vivants ont eu raison des générations d'hommes rituels qui y ont défilé leurs cogitations, leur hymne est tournée en perpétuelle moquerie et inutilité, qui de nous s'est trompé...)

(– Aucun couvent québécois n'a l'épaisseur des murs d'un couvent désert dans le plus modeste pueblo de cette contrée, aucun couvent habité ne fait le tour d'un carré de fleurs et d'un jet d'eau avec des arcades aussi lourdes...)

(– Une fois j'ai dû crier en revenant d'un couvent désert, j'ai rencontré une troupe de cavaliers au visage fermé, leurs mules étaient magnifiques, j'étais jaloux, ce sont eux, ou leurs chefs, qui ont spolié les couvents, songeais-je, ce sont eux qui ont mis fin aux hymnes et barré les lourds battants, et me voilà devenu comme un espion dans leurs terres, un voleur, ils ne disaient rien, moi je volais leur chemin et leur eau, je m'arrêtai, jusqu'à ne plus entendre le pas de leurs mules dressées, ni voir la poussière, la poussière qu'ils me laissaient dans les yeux et la bouche, étaient-ils sacrés, ou l'avais-je été, ils filaient dans leurs terres asséchées, les arrosaient de leurs blasphèmes et moi je me tenais comme le couvent condamné, dans le canyon de poussière où les enfances m'avaient enfoncé, dans le halo de mes cieux vidés...)

Le maître des novices me souriait au réfectoire quand il m'avisait à travers les têtes, supérieur attentif, maternel, qui nous ménageait, qui me ménageait, qui nous aimait, qui souriait de nos cheveux mal coupés, de nos tics, de nos gourmandises, qui nous désignait un parquet à laver, une allée à niveler, mais sans vous presser, la providence voit à tout... Le maître des novices nous parlait de sainte Thérèse de Lisieux, de la *petite Thérèse*, se moquait des *scientistes*, de *l'orgueil des scientistes*, nous riions avec lui, avec le maître des novices qui voulait l'esprit d'enfance nous étions chevreaux, lui aussi était simplet parmi nous à la tribune de la salle dite de conférence, lui si grave avec les femmes qui venaient le voir en direction spirituelle dans le petit parloir l'après-midi, qui prenait un air compassé en public, par un mouvement protecteur de sa sensiblerie sans doute, il redevenait enjoué avec nous, doux, indulgent, contenté dans sa foi pas questionneuse et la communiquant enveloppée de sa compassion, de son grand coeur, un souvenir de conversion mouillait ses yeux, puis il riait, en plissant son visage rose au nez rond, il priait devant nous les yeux fermés, les mains potelées jointes sur le menton.

Le maître des novices m'adressa un sourire de réconfort un jour qu'il m'aperçut à genoux dans un amas de bouteilles, de chiffons, je nettoyais un placard, comprenait-il ma félicité, je trempais le

torchon, ne me savait-il pas heureux d'enfiler des vêtements refaits, récupérés par le frère couturier, pour me livrer aux travaux, ainsi disait-on, aux *travaux serviles* qui nous étaient assignés à chaque quinzaine ne savait-il pas que j'avais précédé les préceptes du noviciat, que je précédais le maître des novices, que j'étais novice et profès avant terme (– il y a encore des novices et des noviciats ombragés et des maîtres de novices qui distribuent les corvées chaque quinzaine, y en a-t-il encore, vous laverez comme si vous ne laviez pas, balayerez comme ne balayant pas...) Nettoyer le placard, cultiver la framboise, chanter des cantiques, obéir, obéir, j'enviais les frères de l'atelier de reliure qui arrivaient frais douchés au réfectoire et se frottaient les mains en regardant les plats, ils avaient faim, ils allaient souper, ensuite jouer aux cartes, prier encore, dormir (– les belles reliures qu'ils confectionnaient, les titres en or pour les monseigneurs, les lettrages en paix dans le cuir repoussé, les gros doigts des frères habiles dans le cuir, ne souffrant pas de ne pas questionner ce qu'il y avait dans ces tomes...)

Nous étions soustraits, douce armature, soutane, mais sûre, notre sainteté (– les gens du monde, de la ville, du comté étaient rangés, nous les avions rangés, l'expression *gens du monde*, nous n'étions pas du monde, nous lisions : vous n'êtes pas du monde, je vous ai tirés du monde...) Nous allions aux grandes occasions déambuler dans les rues de la petite ville, perfections malaisées et muettes, chapeaux de feutre sur les yeux, nous nous balançions d'un pas mesuré à travers la ville rangée, les gens du monde.

La soutane m'habillait, elle me couvrait, nous couvrait, elle m'avait, elle était ma peau, elle répondait de moi, elle était ma coquille, ma jonque sur quoi je naviguais, elle était mon plumage, je volais.

Je l'avais baisée sans trop y croire, c'était le rite, on la baisait en la recevant en paquet noué à la chapelle, la première soutane, la plus pure, c'était le mariage, les fiançailles mystiques, les répons dans la gorge tremblante, puis elle s'attacha à moi et devint moi. (– Tranquillement ils déboutonnaient leur soutane, le soir, au dortoir, les frères convers, pour enfiler leurs pyjamas, et avant de l'accrocher au mur de plâtre blanc, la baisaient.)

J'avais de l'amour un mois pour un tel, puis je commençais à regarder tel autre, je m'en fis moins là-dessus du jour où je vis un tout jeune novice en caresser un autre sans embarras dans la petite pièce en encoignure où les plus habiles à manier le rasoir jouaient le rôle de coiffeur, il avait les bras nus, il était en maillot de corps, celui qui se laissait toucher, sur le gros fauteuil pivotant qui avait dû être donné au noviciat par un authentique barbier... (– aller à son tour s'asseoir sur le cuir rembourré, dans ce lieu où les distractions empêchaient de soutenir une prière, près des lèvres carmin et de la salive du petit coiffeur...)

Peu importe, il fallait faire route, peu importaient les lumières ou les ténèbres vers lesquelles nous marchions, à la file dans le frou-frou des amples soutanes (– *lumière et ténèbres*, rituelles expressions que n'étouffent pas mille perruches roucoulant dans les brises de ma province trouvée et trois cents chiens faméliques qui se répondent...)

(– Le défilé de paysans cet après-midi, le son plaintif des trombones soutenu par les tambourins, je distinguais le cortège de sombreros, je savais qu'ils allaient porter en terre un des leurs, ils élevaient en plein soleil des flambeaux au-dessus de leurs têtes, ils étaient en rond plutôt qu'en rang et avançaient à peine dans la poussière, je fis un détour pour rentrer à ma case et je poussai vite la grille sur mon émotion, je cherchai sur le coup à ne pas penser à ma mort, je ne lui trouvais pas de place, ils ne me conduiraient pas ainsi à leur cimetière aux bananiers, par les chemins des rizières, je n'aurais pas de place dans leur terre, entre leurs rigoles qu'ils passent tant de midis à contempler, sur la mort venante ni cornets essouflés ni cortège empoussiéré... Chez les frères nous allions enterrer nos morts sans angoisse, nous avions des fosses accueillantes, serrées les unes sur les autres, nous lisions tous les jours les notices biographiques des confrères défunts, sanctifiés et enterrés dans l'Aveyron ou dans le comté de Terrebonne, chacun projetait la sienne dans le nécrologue, on avait des mérites et des prières sur quoi se coucher et de quoi s'envelopper...)

A cette heure d'après-midi déclinant, les devoirs, les corvées finissaient, des frères se lavent, d'autres pratiquent le chant, la dactylographie, vont à la collation. (– Il fallait demander la permission,

collation mon père, il dit toujours oui mais il faut demander, parfois on se faufile sans... La pièce était obscure entre réfectoires et cuisines, les étagères de tôle réchauffaient pour recevoir les plats à six heures moins dix, deux frères amis se prenaient les mains, la chaleur, les fumets, la pénombre, les biscuits, le pot de lait frais, on est bien, les novices rieurs rient, les sérieux se taisent, cinq heures va nous réunir pour les exercices spirituels, pour le repas, pour la récréation, pour les exercices spirituels...)

Mon noviciat avait son enfer pourtant, il était gardé par le vieux père X..., qui avait titre de père spirituel, qui logeait à côté du maître des novices, il nous serrait les mains, lui aussi, et les faisait craquer dans la répugnante chaleur des siennes, sèches et avides, mais c'était pour la pénitence et le châtiment, c'était pour nous reprocher notre manque de sérieux et nous représenter l'agonie de Jésus et de Marie, il avait le souffle fétide, le père X..., il était myope, le père X..., il nous collait de force sur lui dans les séances de confession ou de direction, nous voyions, je voyais ses yeux comme ceux d'une poule malade remuer derrière ses verres, nous avions à recueillir d'intarissables doctrines dans le mouvement saccadé de ses mâchoires mal rasées, il était sorti, le père X..., d'un tableau de supplicié, d'un musée nazi, espagnol, il aura rejoint, a-t-il rejoint les légions bienheureuses, a-t-il rejoint les raides docteurs qu'il osait nous citer en latin et en grec, a-t-il rejoint un musée de Tolèle... (– Nous les petits frères soyeux qui ne nous préparions pas à la doctrine mais à l'école du village, mais à la fanfare du village, mais aux enfants de choeur, mais au dessin, à la cuisine même, les frères cuisiniers n'ont pas appris de lui leurs gourmandises, leurs cajoleries, leurs pommes de terre braisées et les boulettes qu'ils nous confectionnaient avec les restes de poisson, leur aisance dans la manière de soulever leur tablier...)

Il venait nous parler en conférence une fois ou deux par semaine, déblatérait sur l'Ancien Testament et l'Asie mineure, se reposait un peu par des exclamations tout en cherchant vers nos têtes une confirmation de ses ukases, un soir une gorge parmi nous imita ses gloussements, le chahut éclata presque, le maître des novices nous reprocha amèrement d'avoir fait du mal à un saint – il est venu se mettre à mes genoux... à son âge... il a pleuré, il m'a demandé pardon – le maître des novices retenait mal ses larmes lui-même.

(– Il n'était pas sorti, le père X..., d'un tableau du quatorzième siècle mais d'une petite paroisse pierreuse végétant sur un versant des Laurentides, des clôtures de roches divisaient les champs de sa paroisse brouteuse, mais lui ne broutait pas, il tranchait et coupait, et faisait tomber les prophètes en nuages sur nous, et revenait tôt le matin après s'être couché sur la dure, nous le redoutions, dans mes cauchemars tombent des têtes cassantes couleur de cendre, mais est-ce que je n'anticipe pas sur la Congrégation...)

Les départs étaient notre seule vraie tristesse, nous nous annoncions les uns aux autres qu'un tel quittait ou venait de quitter les frères, le sort était tombé sur tel d'entre nous, nous étions en deuil... Les départs s'effectuaient subrepticement, personne d'entre nous n'en savait l'heure exacte, les départs se passaient comme une trahison, et le sujet qui, au mieux, se conformait ainsi à l'avis du maître des novices ou du père spirituel, pouvait infuser cette excuse derrière lui, à ses amis, dans ce cas il était pardonné, quasiment...

Un convers qui avait vu une liste d'obédiences à l'imprimerie m'annonça à voix basse que le père X... me demanderait pour une raison spéciale, ce dernier me remit un billet officiel qui m'envoyait chez les pères, qui m'orientait sur la Congrégation, un séminaire qu'il mentionnait dans ses conférences (– on vous perd, dit le convers, vous viendrez nous voir, il avait les yeux mouillés, vous auriez dû postuler pour une maison de frères, vous auriez dû...)

II

Il me fallait, seul, passer par Montréal, le vertige me gagna à l'orée de la ville, collé aux frères bons et dépouillé tout à coup au milieu des vitrines et des foules offensantes je devenais comme sans support, mes esprits flottant derrière moi à la merci de la rue, mais je ne pouvais plus être enfant, et la soutane m'interdisait d'entrer chez un photographe ou un disquaire ou un marchand de frites, pas aux latrines toutefois, aux toilettes des grands magasins pour me pencher sur mon corps et amortir les coups dans ma tête en essayant une prière simple. (– J'avais pensé que la sérénité de mon coeur et le pouvoir de mon noviciat m'auraient porté, préservé de la ronde des façades et des enseignes plaquées sur tous les horizons, que je passerais léger comme un gaz à travers les bruits s'entrecroisant, que je n'aurais pas à rencontrer de badauds riant de mon couvre-chef, de mes mots trop corrects, mais ma ferveur n'était pas si ferme qu'elle me sauvât de la ville, de Montréal en vertige, ne prenant pas garde à ma livrée, et dans la toilette je la relevai en capuchon sur ma tête ruisselante en mordant mes larmes et leur sel bon et m'appliquant à faire remonter une prière...)

Le quartier où se nichait la Congrégation était anglais, les rues propres en festons, je savais la Congrégation à flanc de colline, je reconnaîtrais le fronton d'après les albums de la communauté, il ne perçait pas encore, ma soutane me pesait comme une vraie croix du fait que je marchais dans un quartier protestant et d'agnostiques, en tout cas étranger aux vocations romaines, j'ôtai mon chapeau et laissai ma tête aux rayons du soleil gras qui baignait les demeures des païens. (– Le garçonnet rose et blond à qui j'avais demandé une indication ne m'avait pas répondu, il continuait d'appeler de loin un compagnon, son accent que je ne saisissais pas me chassait, je remis mon feutre noir, la colline devenait abrupte et les rues capricieuses, avec des terre-pleins et des grillages plus élevés encore et des massifs de fleurs plus épanouis encore, je résolus de piquer droit au travers des places ouvertes, je butai sur une clôture de fil de fer, de *broche* comme dans les *Rangs*, je regardais, personne ne me voyait, je passai entre les fils, j'avais une pente raide à gravir désormais, je m'essoufflais, les chardons se prenaient à ma robe, les Anglais auraient coupé les herbes et ratissé cette pente

et planté une meilleure clôture, j'étais chez nos pères de la *Congrégation,* je montais en m'agrippant, hors du découpage des belles propriétés, ah voir enfin le fronton se dresser, déboucher dans une allée ou une cour murée, n'appelais-je pas de mes narines en sang un appel des maîtres appréhendés...)

Parvenu sur la terrasse du bâtiment instruit et l'ayant effectivement reconnu, j'embrassai le sol en me débarrassant des souillures accrochées à mes chaussettes noires, je côtoyai une troupe de Franco-Américains ou d'Acadiens au parler étranger, qui ne me rendirent pas mon salut, sans reprendre haleine je montai chez le supérieur, ah les yeux d'acier sur moi, après l'épuisement de la course de Montréal le coup dans le coeur, la poigne glacée de l'autorité, l'étau, le double regard du supérieur grossi par les verres, *monsieur,* il m'appelle monsieur, je vacille, je ne peux plus postuler pour les frères, il est trop tard, la Congrégation m'a pris, ou peut-être je postulerai pour une maison de frères après, un an plus tard, deux peut-être, mais votre supérieur, monsieur, vous destine aux ordres, n'est-ce pas...

(– Votre col est défait, rattachez-le, j'ai de la poussière dans le cou, des chardons encore sur les chevilles, il trace des signes dans un registre, mes mains pendent, il me regarde, ses yeux écarquillés par les verres, il me dévisage, me happe, me mâche, petit supérieur fatidique et ardu, il a du jugement, de la science, de la règle, petit homme solitaire tourné contre vous-même vous tenez ferme, dans votre maigreur souple, la Congrégation, vous tenez sous vos membres fuyants, sous vos petits pas nets, votre armée...)

Le maître de morale, de logique, de métaphysique, reprenait sa harangue sur l'infini, son développement sur l'impuissance de l'homme, *la vanité de l'homme,* se râclant la gorge, tournant ses feuilles de notes, maniant ses notes, nos têtes se tendaient vers les fenêtres hautes garnies de persiennes sans âge comme le bâtiment de la Congrégation, comme nos maîtres de la Congrégation, vers les tas de charbon attendant pour l'hiver et les étendues de grenaille et la palissade d'où recommençaient les maisons anglaises... Fraîcheur du noviciat, je vous avais perdue, je voyais la bonne fortune trop tôt finie, nous étions des étrangers réunis pour des cours, des grades, des ambitions, des ordres, même la piété était rabattue et raide, et nous sortions, je sortais de la chapelle vaste comme une cathédrale avec un coeur vide, la piété était perdue, avec l'insou-

ciance du noviciat et sa ferveur, les exercices spirituels se plaçaient au bout d'épuisants exercices mentaux, au lieu des collections d'herbes et d'insectes il y avait les concepts, au lieu de l'ingénuité des petits frères, la compétition tendue, au lieu des rangs de blé d'Inde et de vignoble conduisant à une rivière, la cour emmurée laissant à peine aux Américains assez d'espace pour se lancer des ballons dans une langue que je ne comprenais pas, au lieu d'un maître qui pleurait en nous faisant prononcer des voeux, dix maîtres se retranchant et disséquant chacun dans sa spécialité, au lieu du frère Rondeau laissant retomber sur son front les mèches de ses dix-huit ans et rougissant lorsqu'il bloquait dans la lecture du catéchisme du concile de Trente et riant avec l'éclat de ses belles dents lorsque je lavais le parquet à genoux avec lui, la parade des têtes anonymes et fermées, Ukrainiens sombres, Montréalais vaniteux, sujets prêtés par des diocèses en besoin, grosses têtes rases des Américains qui parlaient entre eux de leurs *bishops* et des comptes qu'ils avaient à leur rendre.

Maîtres petits des cours et des baccalauréats et des récapitulations, vous aviez d'adroits couteaux pour couper, vous connaissiez la tendresse de la vie et par où la triturer, comme vous dévoriez, comme vous insistiez pour arracher en lambeaux les flancs vivants dont nous arrivions dans notre jeunesse encore chargés, comme vous allongiez les mâchoires dans l'ombre de vos horaires, de vos persiennes, de vos complies, de vos ordres figés, comme vous fouliez correctement dans un éveil inachevé... A travers les grandes vitres empoussiérées le frémissement de l'automne bientôt ne nous intéressait plus, les toitures des demeures proches comme les gratte-ciel dans le lointain et les raffineries étaient condamnés et ne pouvaient que renforcer la détresse, et le soir venu, Julien et moi, à la récréation, nous nous citions, vrais comme ils étaient, des versets de l'Ecclésiaste, de *l'Imitation*, comment oublierais-je les pas de Julien dans ses souliers longs, nous passions trente fois près de la grotte, je crois que, je suis certain que Julien l'aimait, contrairement à tant de grottes de couvents québécois entretenues avec soin celle-ci paraissait oubliée au milieu des broussailles...

Avec Julien je me liai, il remuait devant moi depuis les retraites de septembre, le regard farouche, le corps butant contre les épaules des autres, corps mal avorté, corps droit de Julien qui m'atteignait, m'atteignait aussi son cerveau pâle et vorace embusqué derrière les lunettes à branches métalliques, son cerveau incontrôlé et séraphique, il rajustait le ceinturon de sa soutane de manière à faire pendre les franges sur la hanche, sa soutane précieuse qu'il pressait entre ses doigts devant moi, cadeau de sa mère, il se voyait marcher, il me le disait, il s'appliquait à prendre un pas délié, en surplis le long des couloirs, les guipures de son beau ceinturon au vent, le vent rare de la Congrégation, pressant un missel sur le coeur comme un vrai vicaire, les pas démesurés, il s'affirmait marchant, s'édifiait, il rêvait d'être aumônier d'un grand collège ou d'une base d'aviation, il y pensait, il en flottait, il l'est peut-être devenu après tout, mon ami de la Congrégation.

(– Julien, s'il vit, a-t-il des phalènes à tuer le soir le long des murs, prend-il comme moi un rouleau de papier journal pour les assommer sur le mur...)

Julien obtint certains jours fériés de m'amener voir sa mère ou son curé, la mère de mon ami est menue, elle a froid, le curé de la paroisse de Julien est gras, il déborde, elle nous sert le café sur le tapis ciré, il pousse un plateau de fruits sur le guéridon, nous voguons dans le sérieux de la vie, nos études vont, vont bien, nous avons besoin de prêtres bien formés, il y a beaucoup de désaffection aujourd'hui, la ville, l'usine, les occasions, et vous, votre ami, il est pâle, prend-il le bon air, ses yeux dégouttent...

(– Mais ils se laissent tous tuer si gauchement, un coup du vieux magazine les étourdit, un autre les finit, je les pince par une aile et les jette, leur touchant sans le vouloir le ventre, les papillons de nuit sont sans couleur, indistincts et répugnants, ils se brûlent contre l'ampoule et se cognent dans les coins, ils sont aspirés par la lumière et s'aveuglent.)

La mère de Julien est frêle et elle sourit, me sourit, je vois des chapelets de prières pour moi et pour lui unis derrière ses yeux esseulés. Le curé de Julien impose, et scrute, et allez, un autre fruit, et je croise la jambe comme lui, soulevant ma soutane qui s'est prise sous le pied du fauteuil, et ma soutane arrangée, pen-

dante, je peux voir des chaînes de sermons derrière son front correct, je les vois en embryons, en chapelet d'oeufs, le curé de Julien est un bon curé. La mère de mon ami est une mère, elle s'humilierait, elle se sent bénie et ointe, as-tu, veux-tu, et à moi : avez-vous, voulez-vous, elle me loge sur ses fauteuils parfumés de poudre, elle m'installe devant ses autels artificiels dressés pour Julien et plus décorés et plus mobiles que les autels hiératiques du curé.

...Si nous avions pu nous évanouir, qu'on nous ramasse, qu'une balle dure nous frappât, Julien et moi, dans la cour de récréation, mais arrivant à un rang passable dans les classes assignées, quant au reste faisant confiance au confesseur nous enveloppant une fois la semaine d'absolutions, d'admonestations, confiance aux douches glacées, à la prière dans la noirceur, aux herbes commandées en secret, à la fenêtre de la chambre ouverte en janvier, je dépassais ces prescriptions, je m'étendais sur le crucifix que j'avais décroché du mur de ma chambre et qui reposait à ma portée sur ma petite table, je le couchais sur le lit, attendant que les larmes sortent dans mes mains.

Matins de chlore, hébétude de la Congrégation, je me tassais entre les Ukrainiens et les Américains vociférant dans les répons latins, entre leurs haleines et leurs pieds dans l'air raréfié des stalles, je levais la tête vers un saint Pierre terrassé sous la lumière jaune d'un ange, je n'arrivais pas dans les lentes communions à rompre le maléfice, ni plus tard à la table cirée où les autres s'animaient en se passant le pain sec et en chargeant leurs assiettes de fèves au lard.

Jours de fête, hébétude des dimanches, nous mangions quelque gélatine colorée du dimanche, les sujets acadiens et américains criaient en recevant leurs lettres qu'ils brandissaient en sortant du réfectoire, nous écoutions quelque propos sur le *monde ouvrier*, ainsi disait-on, ou la psychologie expérimentale, *erreurs modernes*, l'après-midi nous regroupait pour les vêpres dans le grand passage du rez-de-chaussée, le long des verrières, la madone au fuseau et l'adolescent Jésus au milieu des docteurs, les mauves et le faux

or des Jésus et Marie diffusés par les énormes baies vers nos âmes, les losanges bleus et les lauriers encerclant les scènes déteintes des verrières, des verrières qui coloraient le long de nos rangs des colonnes de poussière suspendue, mais nous nous recueillions, bons sujets québécois formés aux maisons religieuses, aux maisons à verrières, nous nous absorbions en attendant les condisciples américains retardataires qui descendaient de leurs chambres en bâillant, éructant, se peignant, bouclant leurs surplis trop courts dénués d'ornements (– les nôtres, nos surplis entretenus par les religieuses québécoises, descendaient comme des tuniques sur nos corps plats, ils étaient bienheureux, nos surplis, et nous rapprochaient des bienheureux reproduits par les verrières), les Américains se poussaient en nous rejoignant à la chapelle, je m'efforçais dans la gravité des psaumes latins, les syllabes à accentuer étaient en caractères gras dans nos manuels, nous étions rangés en deux choeurs dans les stalles qui se faisaient face, les mouvements étaient réglés par un claquoir, un coup, salut, deux coups, génuflexion, un patient professeur en chape trônait entre les gigantesques cierges portatifs, chaque professeur officiant à son tour, chaque tête québécoise dans les stalles se voyant officier à son tour, de nouveau les mâchoires du supérieur fendaient la poussière et nous défilions à sa suite dans le hall, mais je n'ai pas besoin du bruit sec de son claquoir, trois coups, en marche, pour reconnaître la Congrégation et l'heure de ses vêpres, ses verrières déteignent encore sur mon obédience loin d'elle, ses psaumes grégoriens me suivent encore, me précèdent...

Loin d'elle, proche d'elle, bâtiment en croix sur la colline, la colline aux Anglais suburbains dont nous ne pouvions être jaloux car ils avaient le monde et sa damnation, peuple noir en surplis empesés, futurs missionnaires ou docteurs romains, j'étais livré à la Congrégation, à ses puits de science et de renoncement réglé, à ses processions et ses chants d'offices...

(– Chants qui se mêlent encore de moi, répons de célébrants vespéraux et matinaux dans les lueurs des verrières levant la poussière des tapis rouge vin avec leurs triples robes, chants romains que je hais et moque, ils se mêlent encore de moi en latin et se mêlent aux chants français des frères que j'aimais, aux cantiques à rimes en trois tons, tous ces chants, les grégoriens avec les autres, de nos gorges altérées montant pour les saints en effusions, et pour les mères, pour les patientes mères québécoises, les chants qu'il

fallait entonner quand elles venaient aux fins d'année s'émouvoir et s'enorgueillir de nos solennités, et se sentir récompensées du dévouement de leurs entrailles et de leurs soupes au lard, les chants qu'elles reprenaient, les mères, reprenaient en choeur, doucement, au deuxième refrain, parce qu'elles avaient fait un saint, elles pouvaient bien chanter avec nous, elles avaient toutes et chacune un ange propre qui les conduisait.)

(— Ces chants encore ouverts sous mes yeux qui n'en veulent plus, pages de livres de chant numérotées, chants de chapelles de frères que je murmurerai encore, chants qui renaissent entre la peau et le sang coulant, chants aux saints disparus au fond des grottes, chants qui me prennent par la main quand je reviens du marché le soir et que j'ai peur de basculer en bas du pont, chants non oubliés, retenus, naïvetés, longévités, je suspends mes chants grégoriens ou français.)

(— Les cantiques marchent encore droit devant moi en surplis amidonné, ils volent devant moi dans l'air, ils planent, je chante pour moi, pour eux, je ne peux voir la fin, la fois dernière, le matin dernier, voir la place du dernier soleil sur la terre, je ne peux voir que ce matin neuf, ce matin, quel matin particulier, sera tout à coup le dernier, je ne peux, je ne peux voir reculer le soleil d'un dernier matin, un vieux chant m'aidera.)

Je serrais mon billet en descendant dans les caves, j'avais un billet du supérieur, une permission, oui mon père, aller visiter les frères, oui, et pourquoi pas aussi la chapelle des adoratrices, tout s'embrouillait entre mes tempes, je n'avais pas parlé de hache ni de bois au supérieur, n'étais-je pas pris dans un plan peccamineux, la Congrégation croulait sous mes pas pressés à cette minute, mais non pourtant, il était entendu, n'était-il pas sous-entendu que je pouvais passer par le bois de la colline, prendre un sentier, un raccourci de la colline, pour aller..., la voici, la hache remarquée depuis longtemps au bas des escaliers des caves, elle entre dans les plis de ma robe, il fait sombre ici, l'homme de la cave ne dit rien presque, pourvu que je la rapporte, l'employé de la cave s'adresse

à ma soutane, ça sent l'huile, le charbon ici, je la tiendrai par la tête pour sortir, le tranchant derrière, je ne crains pas les plis amples de mon habit...

(– C'était l'hiver encore, un hiver fatigué qui laissait couler les gouttières, la résolution m'était venue par ma fenêtre ouverte, la percée, peut-être, d'une sève de dix générations derrière moi dans les battis, chassant les chutes des rivières, levant les roches et les écorces, battant le talon au flanc de chaque butte nouvelle, un appel de corneille peut-être, à la faveur d'un dégel d'hiver.)

Je ne vis personne dans l'allée de sortie, la grille était ouverte, je ne vis pas de voiture dans la rue, un sentier de neige battue contournait un hôpital anglais bâti à un niveau plus élevé que la Congrégation, je le dépassai, m'arrêtai essoufflé, sortis ma hache, distinguant encore l'hôpital en contrebas, percevant une respiration de neige fondante et de brindilles tendues, d'espace ouaté dans les têtes des peupliers, j'entendis mon nom, me retournai pour continuer plus haut, je m'avisai que j'avais froid, encore le nom, cette fois le son avait la netteté des appels du père, j'arrêtai mes mouvements, envahi par un rituel de ferme, la hache abattant prestement les veaux, les veaux sortant tièdes de l'étable dans la neige, les grandes mains calleuses du père saisissant le bâton, le coup sec de l'acier sur un coin du crâne, le veau de petit lait tombant en écarquillant les pattes, le second coup qui le finit, une femme en tablier se fait entendre, le tablier taillé de sacs à farine, la femme sent la pâte et elle parle, le curé l'a dit, il faut le ménager..., l'eau dégoutte du casque de l'homme sur son nez allongé, il s'essuie la bouche de sa manche de chemise, le tranchant remonte en l'air, je me débats entre les chevilles de l'homme bombées sous les lacets de cuir, l'étoffe le long de ses jambes laisse tomber des éclaboussures, la plainte de la femme persiste, j'écume le petit lait, je cherche à protéger mon habit...

(– Un chien aboyant me fit revenir à moi, mes sueurs me glaçaient et je me tourmentais à l'idée qu'une infirmière me chassât des yeux, d'une fenêtre de l'hôpital qui n'était pas disparu, je me rappelai ma promesse d'aller chez les frères et je commençai à redescendre, replongé dans les pesanteurs d'enfance...)

Ne retournai-je pas pourtant, même si Julien désapprouvait ces sorties, n'allai-je pas souffler dans les branchages une fois ou deux la semaine, quitte à courir jusqu'à la plus proche chapelle ou école de frères, pour la forme, n'attendais-je pas la fonte des neiges... (— l'épreuve à traverser pour sortir avec la hache serrée sur ma hanche, l'ouvrier de la cave me regardant en silence, les escaliers à monter, descendre lentement, l'air de réciter mon chapelet, la rencontre d'un professeur, voire du supérieur...) Je m'arrêtais dès que je me trouvais au bord du bocage, il me restait encore l'hôpital anglais à faire disparaître et je grimpais, la hache sortie me précédant, je déposais enfin mon feutre et ma douillette dans l'humidité des peupliers amis, je frappais des troncs, morts ou debout, déterrais des racines, puis atteignais une aire libre pour prier ou me sentir prier.

(— L'hôpital en bas m'observait-il, ou peut-être une infirmière blonde aux lèvres roses et aux yeux moqueurs où j'étais effrayé de me faire prendre, elle aura aperçu le manteau noir accroché à un arbre, elle aura fait approcher une camarade de la fenêtre et prononcé avec ses lèvres molles des mots ronds, et toutes deux auront ri... J'allais plus haut.)

Souffrante était séparation entre nos crânes catholiques et le scandale anglais, il faisait mal le front anglais sur nos collines, l'indifférence et la chair rose saumon contre nos os édifiés pour les temples et allongés dans nos cimetières sous trois bénédictions de croix piquées d'épines, les Anglais des collines tournant le dos à nos signes de croix sur les versants des collines, nos pères et mères nous avaient sans doute habitués à cette séparation (— ils avaient su, eux qui priaient à genoux soir et matin et qui geignaient dans les champs, que les hommes anglais étaient puissants, et ils leur vendaient en craignant leurs peaux de veau et leurs jambons de cochon et ne savaient pas compter dans leurs chiffres et recevaient le prix en jonglant).

Il était sciant de se sanctifier et s'élever en catholicité, en essence de catholicité, au milieu de leur propriétés, sciant à la Congrégation d'avoir si proches leurs portes et fenêtres closes, insouciantes

à nos vérités, moqueuses de nos tortures, de nos grottes, de nos ordres (– tandis que nos maîtres, eux, consentaient à parler anglais parfois, et semblaient immunisés contre ces fronts autour de nous, la présence anglaise autour de la Congrégation qui m'avait atteint dès le commencement n'achevait-elle pas la détresse en moi, ressentant leur souveraine inconscience, eux si peu préoccupés de règles et de nous, de ma fenêtre ne voyais-je pas leurs faux pignons et leurs fausses fleurs suspendues, ne frôlions-nous pas des corps gras et des lèvres haineuses, non contents d'avoir maîtrisé nos libres pères, ils narguaient nos soutanes et nos surplis et nos chapeaux corrects et appelaient vers eux-mêmes les malédictions du grand Jésus des évangiles...)

Dans la brume hésitante nous nous soutenions, Julien et moi, nous marchions le long de la palissade qui nous séparait des propriétés anglaises, nous passions à travers la première année régulière de la Congrégation, nos débats étaient distraits par les flaques qui nous obligeaient à relever nos soutanes, nous nous appuyions l'un sur l'autre dans un souverain mépris du monde dont nous nous préparions sûrement à être le levain ou le sel, ainsi qu'on disait...

Obstiné Julien, s'il n'est pas mort il se sera soulevé jusqu'aux hauts gradins des autels et des chaires dans les vêtements hiératiques qu'il aimait, il m'entraînait parfois aussi à sa chambre pour étudier un problème de logique ou me montrer des catalogues de calices ou essayer devant moi des souliers envoyés par sa mère ou une barrette donnée par une tante (– mais cette visite d'une femme le dimanche l'accablait, d'une femme qui ne fût pas sa mère, la visite de toute tante qui me dénichât m'étouffait aussi, dans le parloir, une femme parée, apportant une boîte de chocolats, et ses parfums de lèvres et de cheveux me restaient collés au visage quand j'allais, après, m'épurer à la chapelle, est-il possible, des âmes créées, aux biens si bas, si américains, attachées, elle m'a même invité, elle m'invite, nous allons le faire bien manger, est-il possible, les petits prêtres aussi doivent manger pour avoir la force, elle m'appelle un petit prêtre, son petit prêtre, elle aura volé une photo de son petit congréganiste et l'aura piqué à une glace de sa chambre à coucher,

elle est mondaine et croit en même temps aux vertus des petits prêtres, elle me scandalise et m'épuise, elle sera condamnée par moi et par Julien, qui attire aussi des tantes de Montréal...)

Est-ce que je trahis Julien mon ami, est-ce que je m'en amuse ou m'en pare, est-ce que je trahis nos élans, débuts d'élans partagés... (– Julien m'a fait mal la nuit dernière, je l'ai entendu crier, je ne viens pas à bout de sa cage thoracique, qu'il exerçait comme moi le soir dans sa chambre à la Congrégation, car il ne cesse d'être mis au monde par sa mère et son curé qui pardonne et par moi qui aurais voulu, devant les autres, le couvrir... Son souffle sentait et il exhalait aussi quelque chose de factice lorsqu'il s'approchait trop près de moi qui ne voulais pas l'avoir trop près, dans les corridors et dans les salles, ce devait être sa robe ou une poudre de santé... Julien s'approche donc de moi, c'est lui le plus proche de moi, de toute la foule de la Congrégation que j'ai délaissée et qui me délaisse, c'est lui, et c'est un baiser que je ne veux pas, c'est bien loin des approches des frères du noviciat... Quel gazouillis, quelle innocence, quelles joues roses de jeunes frères j'avais laissées, sur mes feuilles je voudrais les apprivoiser à nouveau, cela ne se peut, sur mon papier quadrillé que je garde dans la commode où les rats ne vont pas, c'est mon voisin de la Congrégation qui vient encore s'abattre.)

La colline une fois déneigée, je ne fus plus seul dans mes sorties, une chaussée de terre et de gravier se découvrit, j'y vis courir des gaillards à distance, elles me dérangeaient, leurs gaillardes cuisses moulées dans les costumes de gymnaste, me blessaient leurs pieds volant dans les espadrilles blanches, loin hors de moi ces étudiants anglais blonds et blancs que je ne pouvais, que je ne pourrais atteindre, que je devais condamner, que je condamnais, ils ne présentaient qu'un rien d'âme, moins que le grain de la parabole, ne devais-je pas dans mes enveloppes noires être l'âme même en culture et floraison, et pourtant ils me tiraient une envie malaisée...

(– Le mélange d'horreur et d'attrait atteignit un paroxysme au milieu de la semaine sainte, les classes cédaient toute la place à la liturgie et la Congrégation se consacrait aux lentes cérémonies, motifs de sortie, j'entraînai Julien sur la colline, nous nous dirigions vers une chapelle de cloîtrées, sur la piste de gravier fin des gars en maillots nous dépassèrent, concentrés sur leur course, soufflant sur leur course, leurs corps scandaleusement fournis, pleins, radieux, la chair se découvrant et jouant en pleine semaine sainte qui plongeait les églises dans le noir nécessaire et la mort, leurs sueurs, leurs sueurs qu'une obscure partie de moi aurait léchées, les sueurs de santé provocantes pour nos sueurs de contention, la chair interdite du vendredi saint, couvrons-nous les yeux, mon ami, les blonds athlètes passent leur congé dans le jeu, dans le printemps complice, nous nous balançions, Julien et moi, en contournant les flaques que le sol saturé n'absorbait pas, un caillou siffla à nos oreilles, le chapeau de mon ami alla rouler dans la boue, un peloton de coureurs blancs apparut derrière nous, Julien se planta au milieu du chemin, les bras levés, commença à crier dans son anglais de Montréal, le groupe se divisa et passa, bouches haletantes, cheveux au vent, un qui fermait le peloton s'arrêta devant Julien qui gesticulait, montrait son chapeau souillé, il reprit son souffle, frappa Julien et le chapeau méconnaissable retomba, Julien ôta ses lunettes, me les remit, l'étudiant fit un bond et souleva un pan de la soutane de mon ami, les poings minces de mon ami s'agitèrent, le jeune Anglais moqueur resta un moment courbé, les mains aux genoux, défiant, vainqueur, cette posture étalait, éployait ses fesses qui me blessaient aussi, son bien-être infranchissable m'écorchait, au-delà de mon ami qu'il lui était, je le vis, qu'il lui fût aisé d'abattre, je me vis dans la même seconde enterrer le corps de mon ami, un agneau de Dieu, dans un trou creusé sur la colline, je criai à Julien de le laisser partir, une fleur a dû naître pendant la scène grotesque, nous allâmes tête nue jusqu'au cloître, je prêtai mon mouchoir à mon ami, nous adorâmes devant les grands reposoirs réchauffés de lampions, les reposoirs québécois du jeudi saint réchauffés de cire fondante, pendant que les Anglais de notre âge exerçaient leur vigueur dans le printemps neuf et que la colline résonnait de leur poids charnel.)

...Chair, chair, avec celle de Jésus défroqué, elle cherche encore les chemins des monastères morts, emmurés, pour patienter les nuits et les traits du jour, elle va vers les bras encore tendus des

saints dans la fraîcheur des temples, elle me conduit encore parmi les femmes extasiées qui laissent passer l'heure devant le Jésus enchâssé, une cuisse soulevée, elle veut se tapir sous les voiles qui enveloppent les cuisses raides des Jésus, dans les châsses des églises de mon pueblo, elle veut se tapir sous le voile noir de la femme qui penche ses suppliques sur les Jésus étendus, se tapir avec l'enfant humide qui regarde, non émergé de longs temps de sécrétion et de dévotion, elle passe doucement entre les ronces et les palissades qui lui envoient l'aboiement des chiens, elle aboie aussi au soleil des chiens en se collant aux murs d'ombre, mais elle est soyeuse et petite, elle est transie, elle a de bonne heure été pétrie par les longs hommes en soutane, doux dans leurs commandements, absolvants dans leurs terreurs, elle a été repassée par eux, par leurs grandes mains bénites et ointes et s'en souvient.

Vous me regardiez, regardiez, mes maîtres, vous baissiez les yeux, je vous regardais, baissais les yeux, on vous destine, la Congrégation vous destine aux ordres, je baissais pavillon, je continuai des séries de cours l'été venu, traînant par devers moi un jour de frères (– une école de frères attendait peut-être dans une contrée douce, un petit cercle de frères m'attendait-il avec l'allant et la musique et la charité et l'abandon à la providence...)

La ville nous envoyait des troupes de collégiens en cours de rattrapage, ils riaient devant mon Dieu, riaient devant moi qui rasais les cloisons des salles de classe, et l'écran installé dans la salle dite de récréation pour la convertir en deux classes, ils prenaient d'assaut mon Dieu pensif, ils ne s'arrêtaient pas, leurs pieds durs, leurs stylos à bille, leurs peignes, leurs bouteilles de Coca-Cola, leurs poches de pantalon, assis, les jambes écartées, leurs pas martelés, leurs costumes frais, leurs vestons verts, les vestons verts de Montréal... Un marin, un costume de marin, certains jours, le képi sur son pupitre, mes yeux fixés sur sa nuque...

Mon Dieu n'occupait donc pas toute la place, où était mon Dieu, combien loin ou proche, combien solides les flancs du Dieu sur les-

quels je m'étendais, mon Dieu devait m'aimer, il éprouve celui qu'il aime, ainsi l'on disait, il m'aimait au travers des risées dans le réfectoire rempli, dans les sanglots que j'allais étouffer aux latrines, dans les après-midi de pure torpeur à ma chambre du quatrième où le bruit diffus, le bruit d'aspirateur de la ville, parvenait, toujours le même et pourtant comme de plus en plus aliéné...

III

Vous avez, dirent mes maîtres, les yeux rouges, nous avons pensé que, nous avons jugé bon, nous possédons, vous savez, une résidence dans le nord, vous trouverez là quelques bons pères, quelques prédicateurs, des frères aussi, ils entretiennent des étables et des poulaillers et sont envoyés dans les écoles de la région...

(– Je ne sais pas si les réseaux de couvents solides et saints de pays québécois pourraient être ruines, j'avance dans cette province à travers les pueblos primitifs et quand je m'arrête boire de l'eau de fruit sucrée je demande la direction du couvent des augustins, des jérômiens, de la compagnie, des frères mineurs, des capucins, des thérésiens, je fais le tour de ses portes, je prends celle qui s'ouvre et je m'abats sur un banc de bois rongé, on en laisse un ou deux ou trois, de même qu'il reste toujours une ou deux ou trois statues habillées, couronnées, parfois fleuries de frais, est-ce qu'il ne reste pas aussi en moi une ou deux ou trois antiennes que je me prends à chantonner, puis je cherche le cloître et le patio.)

– Mais les couvents d'Abitibi ne sont pas des corbeilles, ils n'ont pas d'enceinte à ciel ouvert, ne développent pas en arcades le soleil, ils sont repliés sur leur masse, réchauffés au charbon, à la vapeur, bardés contre les hivers, ils s'élèvent d'un bloc dans la neige...)

Me reviennent les couvents des pays québécois dans la désolation et la splendeur de tant de couvents en ruines, cette province me pousse d'un monastère désagrégé à un autre, les troupeaux de chantants disparus dans les siècles me font apercevoir malgré moi des choeurs de squelettes noirs chassés le long du Saint-Laurent et de l'Outaouais et de leurs affluents, j'ai peur. (– Je fais le tour des salles muettes, je retourne à la chapelle où un autel branle encore, je me retrouve sur le même banc, assommé par le temps long et puissant de ce pays épousé, le temps qui a détruit toutes les résolutions et tous les patenôtres et toutes les hymnes, le temps qui a tout extrait, tout séché, le soleil de l'après-midi qui brûle partout et qui a laissé des labyrinthes de pierre à l'oubli, je suis accablé par l'écho de mes soupirs, je ne parviendrai pas à lâcher une prière, tout a fui, vous êtes pénibles, couvents abandonnés que je cherche,

vite, il me faut trouver un galopin, un enfant vif et pauvre, pour monter sur les toitures vermoulues, je lui laisserai des gros sous, je partirai avec son sourire par-dessus ses haillons.)

Me revient, la nuit, le train, le changement de couvent dans l'obéissance, je m'embarque de nuit dans le train d'Abitibi, le procureur avait pris soin de me réserver une couchette, le nègre me désigne ma place en rabaissant un panneau, déroule un rideau, de sa banquette une femme m'observant, une Anglaise, à ce que je crus, mais peut-être pas, elle a en tout cas des couleurs sur elle, du rouge, du rose sur les lèvres, sur la gorge et les doigts, je dénoue les boutons de ma robe, je me place sur le bord de la couchette du bas pour me hisser, mon rêve s'empêtre, je me débats, je lutte de nuit avec ma lourde étoffe et les rideaux et la femme, je m'étouffe dans le rideau à fleurs, essayant vainement de me dégager pour arriver agile en Abitibi...

...En rase et blanche campagne descendre à une gare qui n'était pas la bonne, aller vers une maisonnette carrée, de planches non peintes, comme un curé bénissant je me trouvai au bout d'une table longue qui réunissait dix, treize personnes, il y avait de la chaleur dans cette maison inachevée mais avec une gêne qui laissait les bouchées dans la gorge et que j'eus hâte de finir, je demandai s'il y avait le téléphone, ils déjeunaient, était-ce de la graisse de rôti, il y avait des pots de moutarde et du pain tranché sur la table, je parlai encore, un des fils se leva et mit une casquette, je partis dans la direction indiquée, tournant le dos à la station et aux autres maisons pas finies, aux enfances depuis longtemps fuies, aux cuisines d'enfance, le cercle de la cuisine serré en hiver sur les soupes, les disputes, les palabres, les pesants silences, train du matin dur d'Abitibi, pourquoi me rejeter sur les enfances, la cuisine de famille, des grossesses, des pots de sirop, des plaintes et des ordres répétés, la cuisine du poêle à bois qui mange le travail de l'hiver, qui sèche le linge trempé en hiver, que je ne comptais revoir jamais. (— Je marchai dans la neige vers la maison de retraite, jusqu'à être recueilli par un camion enfin...)

J'appuyais le front sur le frimas des fenêtres, dans mon Abitibi de six mois, n'appuyais-je pas mes fronts sur le miroir aussi, le petit miroir collé au mur de ma chambre, Abitibi de six mois ou serait-ce plus, j'ai essayé de le décoller du mur de plâtre, mais les couvents abitibiens sont neufs et roides, inamovible le miroir rectangulaire

vers où je retournais, nu-pieds sur le granit, six mois ou serait-ce huit, je m'appuyais sur les hymnes et la rivière glacée, dans l'Abitibi qui envoie ses rivières vers les mers de glace, je longeais la lisière d'aulnes et les bâtiments de la coopérative mais ni les chemins de croix l'après-midi ni le bois ne me rendaient à moi-même, Abitibi tranquille, tranquille, nul bruit que le train deux fois par jour (— tout vous est ouvert, vous n'aurez vos cours que le matin, vous commencerez l'écriture sainte avec le directeur spirituel, je vous donnerai la morale, me disait le supérieur, vous n'êtes pas obligé de porter la soutane l'après-midi, et tandis que j'y pense, voici, j'ai quelques livrets, c'est bien pratique, sur la pureté...) Je sortais vers le soir en bottes fourrées, me laissais transir par l'Abitibi tombant dans la noirceur, des formules de prière et d'hymne dans mes têtes, je saluais les frères convers ou apprentis, ils m'offraient des images avec leur confiance en leurs saints, mais je ne saurais plus le nom d'aucune des soutanes qui m'entouraient ni le nom d'aucun des employés de la coopérative que je croisais ou qui me parlaient, ils étaient fondus avec les jours du calendrier dans l'aveuglante blancheur, dans l'Abitibi étendu longuement au bout du chemin de fer et du train de nuit et de la famille matinale de colons qui m'avaient ébranlé...

Saurais-je les noms et les traits des saints et des pauvres que je rencontrais au couvent, autour du couvent d'Abitibi, ne remontais-je pas les yeux vers eux, il dut y avoir des saints non loin de moi ou du couvent en Abitibi, je pouvais au moins les pressentir, comme je pressentais ma propre perfection se forgeant à l'envers du monde, selon la parole (— car c'était proprement une maison de retraite, et même les laïcs qui travaillaient à la coopérative et qui venaient manger dans les caves du couvent au commencement de la semaine avaient des voeux, des engagements, c'était peint dans leur allure résignée, j'entends que l'un d'eux distribue les assiettes et les tasses de fer-blanc, ils parlent bas, si toutefois ils parlent, je respire l'odeur de détersif qui s'exhale du sous-sol à la fin de la semaine, ils ont tendu leurs blouses grises pour les faires sécher).

(— Il y eut pourtant un jeune frère, était-il profès, qui eut l'occasion de m'inspirer quelque distraction, quelque envie et quelque sentiment de scandale, j'ai dû le regarder, lui, car je sais qu'il était blond, droit, fier, qu'il arrangeait sa crinière quand il allait prendre le train, allait vendre des caisses d'oeufs à la ville, en civil, j'éprou-

vais, à vrai dire, plus de malaise des présumés effets de ses libertés sur les autres que sur moi...)

...Quel est le nom de l'homme au casque de fourrure noire qui sortait à côté de moi sur la neige battue, pointait le nez contre les vents secs, quel est le nom du supérieur, il se mouchait et battait des mains, il battait ses gants noirs, nos haleines s'évaporaient, nous longions les bancs de neige, il disait : la providence a ses vues, il disait : la providence mon frère, quel est le nom de l'homme qui avait de longs bras à étendre devant l'autel et devant les enfants craintifs de l'Abitibi, les enfants de colons qui m'émeuvent plus que les enfants sombres de ce pays mien, quel est le nom, je ne sais, de ces hommes divins qui s'habillaient tant, tant, de noir, de blanc, pour donner la communion aux enfants blêmes d'Abitibi et le pardon à leurs mères qui me touchent plus que les mères voilées de ce pays mien, quels sont vos noms, quêteurs d'âmes, qui allez chercher les âmes dans toute l'Abitibi, quels sont vos projets, quels sont vos livres, gardiens sérieux, pendant que les hommes rougeauds et habiles qui se comprennent dans une langue à eux misent sur les filons des métaux d'Abitibi, se guident sur les ors enfouis, quels sont vos plans, vous qui militez matin et soir, quels sont vos trésors, quels sont vos diamants, vos grades, vos certitudes, hommes en chapeau, descendus en Abitibi, qui êtes-vous, je ne vous distinguais pas comme ici je distingue le paysan sans geste et sans artifice et sans voeu...

Je sais pourtant ce qu'ils allaient chercher dans l'Abitibi, ne sais-je pas des mangeurs d'éternité, ne sais-je pas leur cri de ralliement, à l'heure du cri des poulaillers de la ferme coopérative, leur cri entendu à travers les clochettes et les vitres peintes en losanges, n'ai-je pas été happé par le train de l'éternité, n'étais-je pas déjà un peu dans la vivante éternité...

(– Avec horreur et soulagement je suis passé entre les murs de cette province qui a été livrée en plein soleil à l'éternité, j'ai promené de l'éternité plein l'orbite des yeux, plein les jointures, l'éternité sonnait, sonnait dans le creux de mes âmes creuses après que j'eus rangé l'Abitibi loin de mes frontières... Je marchais vers les couvents morts, les paysans en sombrero me regardaient au pied des cases et des palissades peinturées des noms du président, des présidents de la république depuis la révolution, depuis les révolutions, je demandais ma route, je me soutenais d'éternité vers les monastères

trabis de ce pays, l'éternité me surprendra encore dans un prochain sommeil, me donnera la main quand je marcherai entre les chiens...)

Les hommes noirs et minces connaissaient l'éternité, ils avaient marqué nos mères en soufflant sur elles quand elles étaient filles douces et se voilaient dans les confessionnaux, les oratoires, à leur tour nos mères québécoises marquaient des enfants pour l'éternité, les passant aux onctions des mains minces et aux souffles d'éternité des têtes minces penchées, penchées, moulues d'éternité, je me vois infidèle, ayant rompu les cercles d'éternité des longs pays québécois, et encore, encore fidèle, prêt à jurer, un jour d'yeux chassieux, prêt à proférer quelque serment peut-être, dans l'ombre d'un cloître effarant...

Le supérieur m'avait muni de lettres en me mettant à bord du train, que nous avions attendu dans les hautes tranchées de neige le long du ballast de l'Abitibi, je me réconfortais en pensant aux confrères désoutanés, déversés dans les pays québécois et autres...

(– Je me réconforte encore en pensant aux confrères en allés, seul à seul, enseignant encore la bonne conduite ou s'enseignant à eux-mêmes l'inconduite, marchant toujours, sans se retourner, dénudés, avec des prières et des chapelets nageant dans la moelle des os, tous mes confrères, anciens frères ou congréganistes, qui ont sursauté, qui ont lâché au petit matin d'hiver, qui ont pris le premier autobus de Montréal à l'aube, qui ont laissé leur place vide à la chapelle sans avertir ou bien qui ont sorti leur malle bruyamment et adressé des cartes d'adieu, tous les confrères que je vois marcher vite dans la cohue parce qu'ils sont seuls, renfoncer un chapeau sur la tête parce qu'ils sont tristes, se faufiler dans une église déserte et se blottir dans un coin sombre parce que leur piété est blessée, tous mes défroqués confrères, partis d'eux-mêmes ou envoyés en repos ou simplement congédiés...)

(– Je buvais des limonades dans les gares en cherchant dans mes poches les adresses de bienfaiteurs catholiques recommandés, le soleil s'agrandissait, m'entouraient les guêpes, les mendiants, les chiens, j'entrais dans les églises sans prêtre que les femmes fleurissent, fleurissent, deux femmes ou trois me demandèrent de les bénir, j'avais laissé mes soutanes et surplis en paquet dans ma chambre en Abitibi mais je comprenais que les femmes voilées me prennent pour une sorte de prêtre, j'avais des pantalons noirs sans

pli et des chemises jaunes sans col, j'avais eu la permission d'en emporter, j'esquissai aux femmes implorantes un geste en m'éloignant...)

(– Quels gestes avais-je encore, celui d'étendre mes mains sur mes cuisses, inconsciemment j'avais croisé les doigts, sur la banquette, et les ricanements étaient venus à mes tempes, je fus enveloppé de la rigolade des garçons du Texas et du Kansas, je les ai vivement décroisés, pour qui me prennent-ils, les garçons du Texas pétant autour de moi...)

J'achoppais sur des chiens blessés, j'assistais à des batailles de chiens, à des coïts de chiens, j'entendais, j'entends cette nuit les chiens en éveils, demain les chiens maigres se masturberont, une chienne noire viendra autour de ma case rôder à l'heure des cloches folles... J'entendais les cloches fausses cogner avant l'aube, les cloches de cette province ne sont pas ordonnées comme aux pays québécois, je me faisais à leurs batteries reprises par les enfants pour une morte, pour un saint éternel, pour la fête de saint Jacques... Les enfants me conduisaient entre les palissades badigeonnées, répétant pour moi les noms des couvents, nous butions sur les chiens morts pour aller ouvrir les couvents esseulés... Munificence des grands couvents que j'aurais voulu habiter, dépouillés ils appartenaient au gouvernement, au régiment, au municipio, ils appartiennent aux mules, aux chevaux, aux syndicats, je voulais demander au municipio, au syndicat, un couvent vaste, me refaire peut-être un ordre...

(– Je montais dans les autobus multicolores qui prennent les chemins des pueblos, les monastères je voulais les visiter tous, parfois je grelottais une nuit dans une sacristie ou une préfecture, à demi-mort je retournais sur les parvis et les vieilles galeries des cloîtres...)

IV

La saison de la canne allait commencer, des fumées noires allaient voler soudain au-dessus des champs, la saison de la canne à sucre commence-t-elle, le pas des mules longeant la palissade chargées de tiges calcinées, le cri sec du paysan, coutelas à la ceinture, les feux de canne mûre au petit matin, les cris des corbeaux les annonçant, l'insistance des parfums tombés de la nuit, matins éclatés, était-ce il y a trois ans...

Nacho, était-ce il y a deux ans, l'endroit de notre rencontre est changé, le réservoir où les enfants se baignaient est vide, les enfants nus couleur de terre, le réservoir débordait vers les matins, Nacho n'est-ce pas, après la lourde pluie...

(– Je me sèche, Nacho s'est détaché des galopins, le dos au soleil de quatre heures, il me regardera encore ainsi, sa silhouette fraîche se découpera dans le soleil, il est le plus grand et le plus fait parmi la meute insouciante, il posera peut-être, encore, une main sur la hanche, est-ce pour moi qu'il esquisse un geste...)

Le cou me brûlait, je vis se fermer sur moi le ravin, les parois de terre pelée et les fouillis d'herbes grasses, l'entonnoir gorgé de la chaleur du jour, je lui demandai son nom, Nacho, les enfants partaient, Nacho restait là, je lui dis, étranglé, que j'allais boire, que s'il avait soif...

(– Il suivait mon pas, de biais, dans la poussière, pieds nus, nous bûmes vitement, le marchand d'eau et de cacahuètes nous observait, que voulez-vous marchand paresseux, nous passions les cases et les huttes familières et les palissades qui nous regardaient aussi, je ne dis plus rien, Nacho ne dit rien, par signes je lui demandais d'enlever ses haillons, reconaissance appliquée de notre sang jusqu'alors inconnu, moulures de ton corps, ta bouche ouverte à demi, ta face métisse, Nacho...)

Pour la première fois j'avais acheté un magazine policier, la photo du maniaque me regardait, sa tête d'oeuf pendue aux étals, aux baraques du marché, il me fallait en faire quelque chose si je n'étais pas dans la foule, de la foule qui sans l'intervention de la police l'aurait lynché, il avait violé un garçonnet, son neveu, yeux guetteurs et bouche fouinarde ramenés du marché (– pourquoi étais-je revenu du marché avec le magazine, pourquoi avoir cédé à cette curiosité, non nous n'étions pas de même race, les frères encadrent les photos des garçons qu'ils adorent, Nacho en tendresse repoussait la foule ameutée, pourtant comme tout glissait en moi après l'événement du magazine...)

...Nacho sur ma natte, je débarrassais son front de ses cheveux en broussailles, j'écartais ses cheveux sales, j'apprenais son cou maigre et dur, il y avait ses mains larges exercées à décortiquer le maïs, le maïs des journées entières, il y avait ses lèvres larges, ses yeux tranquilles...

(– Le maniaque autour de moi, la populace recommence, la grimace autour de moi, la tête stupéfiée du magazine noir et rouge... L'oncle laid que les villageois allaient massacrer a tué des jours, des mois, des soleils autour de Nacho, puis je marchais, marchais avec des rêves sans sommeil, je cherchais le long des cases roses et mauves, j'allais me blottir dans une église du pueblo, je faisais un rien de génuflexion, j'attendais, les poitrines pâles des Jésus couchés dans le blanc et les genoux écorchés des Jésus qui émergeaient se mêlaient aux corps palpitants de Nacho sur ma natte... les femmes de ce pays ont de curieuses amours avec Jésus, elles se couvrent devant un semblant d'homme grand et pâle, elles le décorent et baisent ses cages de verre, elles qui se découvrent aux hommes sombres sur la terre battue des huttes et leur donnent des enfants en kyrielles sombres, elles étendent sous les autels les cheveux blonds et roux de Jésus de cire, elles soignent l'artifice de leur pâleur, elles leur mettent dans les mains des roses et leur font des boucles de soie sur les hanches, j'étais jaloux et saisi lorsque les Jésus ainsi étendus et soignés me regardaient, leurs poitrines luisantes et leurs cuisses me blessaient, me retournaient Nacho en souffrance...)

Je suis allé à la prison municipale, était-ce il y a... j'en avais pris la résolution une nuit, j'irais voir l'accusé, l'oncle dépravé, je lui apporterais des friandises, des journaux, je lui donnerais la main, je supporterais ses yeux, les regards des geôliers, des prisonniers, j'arrêterais les coups dans les cervelles dévorées encore de conscience, que de retours de cloches la nuit, que de pas atterrés le long des jours vastes (– j'apporterais des gâteaux, des lectures, pourquoi n'irais-je pas le voir en effet, oui j'irais, m'étais-je dit, était-ce il y a..., j'accourrais vers les prisons-couvents, j'y retournerais, j'aurais des présents, je serais bon, je serais sauf, oui je visiterais les prisonniers, je connaîtrais les usages de la geôle, je terminerais ma visite à la chapelle, on a dû laisser une chapelle, une chapelle ornée, en souvenir des carmes, des jérômiens, des augustins...)

...Mais non, Nacho n'est pas violent, et moi suis-je violent (– j'avais le regard vide de Nacho marchant dans la poussière, il me suivait dans cette visite préparée, je sentais les pieds durs de Nacho dans mes souliers que je lui donnerais, il n'avait jamais connu de souliers, un soulier pour Nacho était un artifice venu de la ville, je marchais avec la douceur dure de Nacho dans mes souliers, les grands pieds maigres de Nacho étaient enduits de poussière, j'avais embrassé la poussière de Nacho qui était dressé vivant devant mes âmes, il y avait de la poussière dans ses cheveux que je décollais de son front, il y avait de la poussière le long de ses doigts qui cherchaient, de la poussière coulait en sueurs le long de nous, il avait ouvert son corps neuf comme un pays vieux, étendu ses membres pour la secrète prière, fait reluire ses cuisses, ses côtes dont l'éclat m'était revenu sur les Jésus couchés sur le dos dans les églises, il était un Jésus, une idole, combien loin du prévenu que j'allais visiter, Nacho, n'est-ce pas, tu me l'as dit que...)

J'avais fixé l'heure, je me faisais une contenance, un volumineux *jefe* bardé de cuir me conduisait par des portes arquées, je savais que c'était un ancien monastère, un autre monastère violé, j'avais froid, je suais, le chef passait des clés dans les serrures, nous tombâmes dans une enceinte inondée de soleil, le soleil en festons, les arcades des anciens bons dieux et des anciens priants, sur les têtes hirsutes qui s'approchaient, je reconnaîtrais celle de l'oncle, les faces hirsutes riaient, des guitares jouaient dans l'ombrage, le chef m'enleva mon sac et commença à distribuer les illustrés et les fruits et les gâteaux sucrés, je pouvais alors chercher le long des

galeries et des voûtes les souvenirs ornés des moines, je cherchais des nimbes des éternels, des mots obscènes passaient à mes tempes, je reconnus l'oncle qui avançait dans l'ombrage en souriant, des relents de pisse flottaient malgré la force du soleil plein le patio, l'oncle souriait, cheveux gras, doigts preneurs, j'eus sa main dans la mienne, j'avais la tête grignoteuse plein les mains, j'apporte des revues, merci je ne sais pas lire, ses yeux en vrille, j'ai entendu dire, je suis venu, il découvrait des soudures dorées aux dents, il riait, *amigo*, il va me faire promettre de revenir, il me dit qu'il sera libre, déjà, non, je l'écarte de devant moi, oui je vous enverrai des...

Je ne retournai pas à la prison municipale, je retournais au coin du marché où les aveugles allaient chanter, je découvrais leurs traits patients, leurs nuques, les nuques sèches d'oubli, assis sur leurs pieds derrière le gobelet à sous ils échangeaient leurs instruments, ils échangeaient leur fatigue, à la fin de l'après-midi on voyait encore remuer leurs lèvres mais on ne les entendait plus.

(– J'aimai moins la gaucherie de Nacho, son silence et sa docilité, l'enfant se profilerait, il me reviendrait dans le soleil de quatre heures, ses lèvres, ses yeux naïfs, ses cheveux sales, toute l'équipée, mais chaque fois nouvelle que je le rencontrerais des parties de mon transport tomberaient, comme atteintes dès le début par l'image de l'oncle du magazine et de sa victime, me restait ce goût de brûlé à travers les champs de haute canne qui ont crépité un matin, je me débarrassais de mes souliers, pour Nacho, je donnais à Nacho des chemises quand je le voyais, me restait le chant du mendiant au travers des chiens, des chiennes trop flasques, des femmes trop pleines, des couvents bâillonnés, des soleils adorants, adorants, était-ce il y a...)

(– Restait la fixité des collines d'agaves, les cris du marché, les creux de la nuit, les sentiers de terre brûlée entre les épines qui conduisent à une borne-fontaine, aux creux de la rivière, à la paillote où l'on vend la cantaloupe, à la falaise où gît le lézard paresseux, aux places du marché, au chant aveugle...)

...Le pueblo laissait venir la saison sèche, les barrages le long de la rivière étaient jour et nuit gardés, je m'arrêtais au milieu des femmes porteuses de lessive et de bébés terreux pour regarder passer l'eau noire entre les roches (– je remarquai aussi le trou au bout du pont, je remarque encore le trou, le municipio ne bouchera-

t-il pas ce précipice, le trottoir est coupé et c'est le vide prêt à engloutir l'ivrogne, le soir, ou l'aveugle, il tombera sur les pierres si c'est la saison sèche, il se mouillera si c'est la saison d'eau, qu'importe, la chute lui cognera dans la vie, le soir lui prendra d'un coup rapide son cri et son sang, il mourra plus vite qu'une poule, l'oeil à l'envers, il sera écartelé vitement, le municipio ne finira-t-il pas le trottoir du pont...)

Je ne retournai pas à la prison du municipio, Nacho séparé de moi je n'aurais plus besoin de l'oncle hideux dans les consciences peureuses, je laissais la rivière s'assécher, la chaleur plus insistante effritait les palissades des pauvres, étalant de nouveaux noms de présidents, j'achetais à Nacho des glaces quand je le rencontrais au marché, Nacho m'indiqua d'autres couvents à voir et les chemins qu'il fallait prendre, j'arrivais la bouche enduite de poussière, la gorge en feu, devant un porche barré, des battants rongés, je contournais, j'appelais, une femme, un enfant me répondait de loin, du toit, du cloître, me regardait respirer sous les voûtes, écouter l'écho des pas, interroger les Jésus ébahis et saignés à blanc dans les habits rouges, les Marie dans les écharpes de velours violettes, les Jésus jeunes, la bouche ouverte, seuls dans leurs cages de vitre, les pieds dans les fleurs, la tête figée dans les fleurs, la femme se retirait, l'enfant restait là, laissait sortir mes pleurs, attendant mes sous, les Jésus pâles et les Marie devenaient ridicules, je passais avec l'enfant vers la lumière du patio, nous nous arrêtions sous les arcades...

CLAUDE DROUIN

À LA RECHERCHE DU LANGAGE

POÈMES

CLAUDE DROUIN

Né à Québec, le 19 mars 1948, Claude Drouin a fait ses humanités au collège Jean-de-Brébeuf et étudie présentement le droit à l'Université Laval.

À LA RECHERCHE D'UN LANGAGE

Voici les poèmes d'un jeune homme qui, de son propre aveu, ne lit pas les poètes. Ce sont les premiers vers qu'il ait écrits; ce sont peut-être aussi, nous dit-il encore, les seuls qu'il écrira jamais. Alors, pourquoi les a-t-il faits ? Il les a faits pour assurer son salut. Un événement pénible a bouleversé sa vie. Une parenthèse s'est ouverte dans le discours quotidien, une déchirure dans le tissu des jours. Il a voulu jeter ce tourment hors de lui-même, cherchant dans la parole poétique le népenthès que d'autres, peut-être moins doués, peut-être moins sages, demandent aux paradis de l'apothicaire ou à la médecine expectante de l'absence et du temps. L'écriture lui a livré le moyen d'irréaliser son mal, de le transmuer en images, de le pervertir en objet. Il s'agit donc ici, à proprement parler, d'une poésie de circonstance.

Persuadé que sa détresse, nul avant lui n'en avait éprouvé la singularité, l'indicible profondeur, il ne pouvait la traduire avec les mots de la langue commune. De quoi lui eût servi « une paraphrase usée » pour transcrire « les sons internes » ? D'où les vocables insolites, bravement fabriqués, dévoyés de leur sens ou de leur physionomie d'origine, qu'il a crus nécessaires à la description de son horreur intime. De cet exorcisme verbal, il est sorti purifié, absout de sa peine, délivré d'un spectacle intérieur dont il n'est plus l'acteur, mais le témoin lucide et détaché. Il a fait sauter la parenthèse.

Que reste-t-il de ce cauchemar ? D'abord, un exercice verbal, un rébus dont la sincérité ne voile pas tout à fait l'intention ludique. Claude Drouin nous assure qu'il n'est pas sensible à la poésie d'autrui. Il se dévoile pour soi, non pour nos yeux. Il se défend

aussi des ruses formelles qui, même chez les plus purs, gouvernent discrètement l'expression spontanée. Mais sa prédilection exubérante pour la couleur, pour la sonorité des mots, et le titre même de ce petit recueil, *Poétrissures,* qui trahit sa curiosité sémantique et son astuce : ces gymnastiques de l'écriture ne nous invitent guère à le croire sur parole. Il y a là, malgré qu'il en ait, un élément de jeu.

Non, ce qui nous attache à ces premiers écrits, ce ne sont pas les violences que Drouin exerce sur le langage; c'est encore moins cette hantise de la décomposition dont témoignent ses visions du monde : c'est la naissance d'une vocation poétique dont on regretterait qu'elle périt dans le silence.

L.P.

ELLE

Elle arbore la finesse du serpent
Et crache à qui veut souffrir
De sournoises mélancolies

Elle affine ses abscences
Comme des ongles pointus de désir
Dans un dos.

RITE

Elle s'offrit et son coeur
Et son corps
Lui accepta
Et souvent s'unirent
Ni trop longtemps
Et ils étaient dits s'aimer.

OBITUAIRES

Par les rouges de l'automne
Je côtoyai les temps du désastre
Et la neige
Grisée comme poussière

Oui
Nous fûmes des saisons arides
Où la fragilité
Fissurait une brisure maigre

Et tels ils épétalaient
Toutes fleurs
Qui ce jour
Ont été mûres

Semblablement
J'épitaphe toutes âmes
Qui demain
Ont été mortes.

IMMORTALITÉ

Ça dicte ce que crie moi

Neige verte sous l'ammoniac
Spectre hydrogéné
Vingt-sixième poisson dans les canaux guerriers
Je nais de cet hoplite
Quatrième éclairé parmi les sphères

Des bleuissures archaïques aux agonies sanglantes
Ce ne sont qu'immobiles déplacements
Bruits inaudibles
Immenses points
Temps infini
Dans une vide opacité

Cette obsession vitale :
Ellipse ou parabole

Voici : je patauge dans l'inexistant
J'ai déifié le coeur de l'univers
Mais l'inconscience torture l'antonyme
Et par l'absurde sentiment seul
J'entrevois un Graal brumeux

Oméga surhomme cosmique
Tu m'éblouis d'espace éternel
Quand le faux-fuyant rationnel
Veut faire de mon rêve un mortel cauchemar.

POSTHUME

Quand j'ai su que la vie
Ne durait qu'un automne
Quand j'ai su ce respir amer
Entre deux vides

Et quand j'ai su l'amour
Ce jeu de l'orgasme et de la haine
Et quand j'ai su cet espoir
D'une vie seulement

Alors je me suis tué.

PARALLÈLES I

Cette hargne qui grimpe
Et me plains
A chaque égratignure
Féroce

Je veux ce baiser sensuel
Souffle à souffle
Sa bouche mouillée de suaves salives
Sa peau douce et vasive
Et lointaine

Je regarde sourdre la haine
Antonyme dur qui s'accroche

Ses seins sous ma paume
Voir ses yeux noyés
Immenses et vagues

Car je regarde sourdre la haine
Qui m'écorche
Car ma hargne grimpe
A chaque éraflure

... Et qui ne s'offrent pas
qui ne s'offrent pas
ne s'offrent pas
s'offrent pas
pas.

PARALLÈLES II

J'ouïs de blafardes mélancolies
Et sous la chevelure rousse
Etaient des pianotements frêles

J'ouïs de glauques ovalines
Et qui tremblaient
Au coin d'une prunelle noyée

J'ouïs de lents suintements
Et qui coulaient silencieux
Au long d'un regard embrumé

J'ouïs des peines sourdes

Jouis des blafardes mélancolies
Et sous la chevalure roussie
Sont des pianotements grêles

Jouis des glauques ovalines
Et qui tremblotent
Au coin d'une prunelle éclaboussée

Jouis des lents chuintements
Et qui coulent visqueux
Au long d'un regard emmuré

Jouis des affres hagards.

PARLURE

Au cours de mes longs erres
Il arrivait que je m'enquerre
Du lieu des villotières
En chaque cité traversée

J'avais contracté
Cette habitude sanglante
Au frottement des soutis
Adêtres à boiture et luxure

Ce jour d'hui me veci donc
Serf
Des senteurs enjautreuses
Et que je dépite pourtant

Mais la voulenté
Contre chair de seraine
Ne peut rien
Que subir l'essoine

A quoi qu'à vue de putain
Le cueur m'en contraite
Et sens une seuf inavouable
Aux jointes des jambots

Sitôt je l'accole à la volée
A croupetons sur le moulier
Pour bâiller l'oeuvre
Parassouvie

Puis me désassemble sans plaints
Continuerai de même l'errement débuté
Jusqu'à ce que soit occi de hutenets
Ou transi de belle mort.

DÉCHÉANCE

Comme lors des cieux insipides
S'étalent des lueurs rosâtres
Derniers crachotements livides
Du dieu lassé,
Faner.

Comme durant les nuits
Où les vieils gâteux
S'ébahissent d'ennui
Devant des flammèches tremblotantes,
Rêvasser.

Comme à l'antan lointain
Où des béotiens morbides
Rêvaient de leurs amours malsaines
Et masochistes,
Languir.

Comme dans le désert aride
Les craquelures sèches grésillent
Et fendillent au feu torride
Qui gicle et éclate,
Craqueter.

Comme autan des vastes agonies
Et des étiolements léprotiques
Les macchabées fluants qui se putréfient
Dans des bourbiers,
Se désagréger.

Comme pendant les sombrements denses
Chargés de lourdes crevaisons baveuses
Se déchirent les houles immenses
En gouffres béants,
S'âbimer

Pour fermer le sixtique :

Comme des fleurs fanées
Aux poésies nostalgiques
Des coeurs languissants
Qui craquètent
Et se désagrègent
Et s'âbiment...

DÉGRADATION

Cette aquarelle bleutée
Peinte sur l'onde
Et qu'émaillent les vagues

Cette aquarelle bleuie
Peinte sur l'eau
Et qu'émaillent les vagues

Cette aquarelle ternie
Peinturée sur l'eau
Et qu'écaillent les vagues.

LE CAVALIER D'ALFORT

Et le grand écorché
Galope
Sur son cheval pétrifié

Dans le martel tonitruant
Tout claque et grince

L'acadence précipitée
Crée des champignons infatués

Des soleils noirs
Qui crachent la peur

Des souffles immenses
Qu'éclaboussent les affres rauques

Des bruits secs
Qui giclent les cendres

... Et le grand écorché
Galopait
Sur son cheval pétrifié.

ÉMINENCE NOIRE

Il se leva comme un dieu
Farci de poudre rouge

Et à son aisselle tremblait
Une sueur de rage
Et sa gueule bavait

Nanti des couleurs viriles
Paré de toutes pourritures
Il se tenait immobile sous la croûte céleste

« Car tu croupiras dans la poussière
Et déjà les os suintent
La verdeur des décrépis futurs. »

Ainsi parlait-il le langage du siècle
Et tous d'incohérer à sa suite.

LONG-PLAYING

Hallucinant ce monde
Sous ses lambrissures étoilées
Qui pointillent dans le vide opaque

Et sans clair de terre
Pour luire les champignons
Tapis
Au fond des cratères secs

Hallucinant ce monde
Artificiel
Avec ses sphères conditionnées
Où vagitent des cervelles creuses
D'oubli continu

Et sans le Vrai morbide
Crevassé d'espoirs échoués

Mais quand la tempête
Ionise
Les maléfices révélateurs
Du secret de l'Emeraude

Alors les musiques se lancinent
Sur des gramophormes nostalgiques
Qui assènent
Leurs remembrances féroces.

AUX YEUX PERS

A vivre esseulé
En des jardins flétris
Je sus vite les feuilles rassies
Et sans hâte les épeler

Car on s'apitoie lentement
Sur les morts inutiles
Et les mots larmoyants
Sur des instants fugaces et vils

A te croire mienne
Par le jeu des médiations rêveuses
Chatoyantes rétiniennes
Et menteuses

J'en viens à me lire
Une existence dédoublée
Cet hermaphrodisme mental
Tout irisé des feux masturbatoires

Et j'en viens à me dire
La sinistre vérité
De sa vie normale
Par rapport à mes univers provisoires.

POÉSIE

Ce m'est venu
Comme une dérision
Cet espace clos
De gestes ridicules

Ce m'est venu
Comme une moquerie
Cet espace clos
De rires stupides

Ce m'est venu
Comme la vie
Cet espace clos
De mots inutiles

Et ce besoin de dire
Sans rien révéler
Et ce besoin de grafigner le papier
De mes apitoiements

Et ce besoin de crier
A demi-mots
Et ce besoin de confier
Mes saisons courtes

Et ce besoin de hurler
Esotérique
Pour que personne ne comprenne
Jamais

Tandis qu'au dehors
De moi-même
Le soleil fissure
Les déserts

Tandis qu'au dehors
De toi-même
L'air ventile
Les feuilles mortes

Tandis qu'au dehors
De nous-mêmes
Il n'y a rien . . .
Que le néant.

FANTASQUE

Imaginez : Un jour de pluie
Un ciel gris
Un nuage noir

Imaginez : Encore plus de pluie
Les rues qui virent en ruisselets
Les égouts qui débordent

Imaginez : Un ciel encore plus gris
Gris comme le chat du voisin
Trempé et qui claque des crocs

Imaginez : Un nuage encore plus noir
Avec des éclairs
Et le tonnerre

Imaginez : Une panne d'électricité
Plus de télévision
de radio
de téléphone
de grille-pain
de poêle
de réfrigérateur
d'humidificateur
de ventilateur
de lumière
de chauffage
de tourne-disques
de rasoir
de bouilloire
d'ouvre-boîtes
de malaxeur
Et autre choses d'une utilité non moindre

L'ennui roule sa cigarette.

LE TEMPS DUR

La durée piétine le temps
Par la langue floue
Ameuter l'espace du rêve
Pour tromper l'atome qui guette
But précoce en conscience
Quand chaque pas raccourcit
L'univers intérieur alloué
C'est le dépérissement inexorable
Vers l'état zéro
Où la courbe se ferme intangible
Viendra l'instant décisif
D'un bilan rendu impossible
Par son évidente nécessité même
Alors chacun jouit
Et se recréant par la procréation
Supprime la matière dans un nirvana périodique
Prématuré
Au seuil de l'inconsistante éternité
Du corps seul
Après vient la tentative artistique
De l'esprit
Agripper férocement le souvenir des autres
Par les gestes du verbe
Qui se mathématise toujours
Plus et encore
Poésie insubstantielle
Avec des mots distribués équitablement
Sur plusieurs lignes
Il suffit d'écrire logiquement
En hauteur
Descente vers la fin de sa page
Voici mon chant funèbre
Je parle de ce siècle
Monochrome
Inodore
Incolore
Insipide
L'ensemble des nombres réels.

L'ÉCHAPPATOIRE

Après l'agonie du jour
Dans ses spasmes sanguinolents
Venue la noirceur
Enluminée de néons grésillants

Quand naît la facticité pestifère
Eclaboussée de miteuses joies
Au rire fardé

Quand accourt l'illusion
De vivoter
Avec ses tintamarres grotesques

Quand la quête commence
Des doucereuses estompes
Du deuil et du sang

Un oeil cirrhotique
Néambule
Parmi les grisailles roses

Un oeil veule
De paranthrope vagitant
A paupière semi-éteinte

Un oeil béat
De vieil décrépi
Qui rumine.

VOYAGE

Un cercle intense me contemple
De lueurs phosphorées
Sous les oiseaux rougis
Ténèbres vertes tachetées de langues
Et tandis que le peyotl
Hallucinant
Dessine d'étranges multiformités
Indistinctes
Un totem de vautour
A quatre oeils
Ingurgite ma substance
En battant des elles
Langoureusement

Les dauphins se précisent
A quatre dimensions orangées
Qui marchent en rondes pulsations
Comme les anges de la mort
Blancs
Avec leurs corolles lamellées
Bleues
Ils tournent et tournent et tournent et tournent

Des soleils moisis flottent partout
Parmi les parfums glauques
Lourds enfumés
Crispation des alvéoles poussiéreuses
Et les bâtonnets s'entrechoquent
Par la poussée des boules irisées.

INNOMMABLE

J'ai ourdi sombrer la lune
Dans son ombre abrupte
Je l'ai ouïe gémir
Sur une source tarie
Blonde et dure
Et toute verte de gris

Parmi les ronces épanouies
De misère latente
Un crotale de feu paradait
Sur les rochers écailleux

L'or se changeait en plomb
Transmutation symétrique
De l'alchimie moderne

L'ourse éclatait de rires
Dans sa louche stellaire
L'ovni d'Alpha Centauri
Remontait le temps
Suivant la courbe lumineuse
Des galaxies synthétiques.

EMILE NELLIGAN

Mort avant que de crever
Doubles funérailles
Avec un soupçon de fleurs
Et des pleurs maigres

Qui a-t-il vécu ?
En cercueil avant que d'y pourrir
Il soupesait longuement son âme
Pétrifiée

Perception d'inconscience
L'involution léthale
Succède à l'évolution foetale
Existence recroquevillée

A peine le temps de crier
Son angoisse
Avant que de ratatiner
Sous le poids des hantises

Etudes, procès, dossiers
Qu'importent ses cendres maintenant ?
Reste le drame
Hurlé magistralement

Ses grands yeux fous
Agitent encore leurs pupilles
Dilatées
Sur la face du monde

Et l'idiote aux cloches
Carillonne encore son glas
Et les vierges noires
Spectralement à tombeaux découverts.

LE VIEUX HOMME

Il parlait en phrases sobres
Des nuits capiteuses
Auprès du reposoir triste
Se dressaient les fantômes à venir

Du fond de ses voyages
Surgissaient
De furieuses mélodies
Et les plaines chevauchées

Et lentement contait
Ces chairs veloutées
Et la sienne burinée
Par les soleils inertes

Luisait dans la pénombre venue
Plein de désirs vécus
Il caressait des souvenirs
Enchevêtrés de corps jouis

Les mots s'emmêlent amoureux
Aussi la peur du passé fini
Sensations de grand vent
Perçues en grand espace

Il découvrait enfin le moment
Ultime
De tarir une dernière fois
Ses exploits

Embrasser de l'oeil intérieur
Tout son rire
Et les pleurs
Et nulle prolongation viable.

IN MEMORIAM

Ce n'est que lieu de nuit
Passée sous autre toit
Divaguant empirique
Avec moi-même
Sur tout et rien
Et toi
Fabulations
Je n'exigeais même que tu m'aimes

Finies de long temps
Ces illusions érotiques
Esotérisées
Plus rien à redire
Qui ne soit échu
En âge lointain
Par l'avant et l'arrière
De l'homme

Je distingue encor
Une masse de chaleur envoûtante
Parfois
Un poids offert à tous sens
Une engeance courbe
Ce sourire après l'amour
Puis retomber
Aux dimensions circonscrites
Etroites
Exhaler de tous pores
Un oubli momentané
Percevoir l'inconscience
Entre deux éveils
Entre deux sommeils
C'était le jour
Attentif au retour de la tendresse
Le quotidien devenu indifférent
Plus futile encor.

TROPIQUES

Je file à voix rauque
Arpenter les trains volants
Mais aucun ne départ
Pour pays étranges
Pays de mangues
Et de cocotiers
Pareils à des piliers bétonnés
Ils surveillent le soleil
Où ils ne se dressent
Entre sable et ciel
L'asphalte fond
Je marche à pieds goudronnés
Transi d'humidité
Les ventilateurs créent un peu de bruit
Bruit rond des pales encagées
Un peu d'air se glisse
Très peu
Juste assez pour se traîner
A pieds cuits jusqu'à l'eau
L'eau chaude
Juste assez pour n'y pas bouillir
Au sortir le vent dessèche
Les muqueuses
Pas de salives à baiser
L'amour s'évapore
Demeurent les caresses maigres
Du vent
Salin et timide
Sournois à force de douceur
Et de paresse
Ce sont pays évanescents
Et j'arpente encore les trains
Je file à voix basse
Et je cherche encore
Où ne sont pas Suzanne ou Marianne
Où n'existe pas l'émotion.

CE QUE JE VOIS

Je vois ces coléoptères poussifs
Ingurgiter le rêve
Parce qu'ils craignent d'avoir peur

Et ceux qui prophétisent les beaux jours
Parce que le soleil agonise
Rouge

Et ceux qui envient
Les nyctalopes
Parce qu'ils contemplent les ténèbres

Je vois ces idiots héréditaires
Qui méprisent par impuissance
Et se préoccupent de leurs dents cariées.

Et je suis de cette race maudite
Qui piaille devant les cadavres bénévoles.

JE DÉCIDAI

Et je décidai le mystère
Pour l'étrange confrontation
De moi-même
En des visions fugitives

Eperdu des naufrages futurs
J'élide ces faces blafardes
Dans la pâleur du jade
Inconsistant

Toutes les brisures alors
S'entrecourbent
Où susurrait naguère
La mort.

MUTATIONS

L'audace manque à se plaindre
Au fil du temps s'oublient
Peu à peu
Des chagrins risibles sur le tard

La haine secoue sa perruque miteuse
Se dénude l'ampleur des substituts
Possibles
Aux besoins inessentiels

L'heure se fait nuit encor
Mais il est trop tôt
Pour débuter ces rédactions
Futiles

Seules subsistent dans le fatras
Ahurissant
De l'existence écoulée
Quelques bribes inconsistantes

Seule demeure une angoisse
Latente
Elle geint au profond
Et ressourd en une plainte morose

La survivance coriace
Intente d'inutiles stratagèmes
Nous sommes de race éteinte
Au futur du continuum

Et le verbe même
Ne servira plus bientôt
Englouti
Dans le tréfonds des machines inanes

Voici éclatés
Dès le seuil existentiel
Nos efforts stériles
Pour une queste nébuleuse

Emiettés par l'histoire
Nos temps surhumains
L'animal bipède
Souffre de névrose congénitale

Translucide
Paraît l'incomplétude de nos traces
Ci-devant la sagesse jaune
Pointe le mépris

Quand il n'y aura plus rien
Plus personne
Que des chiffres
Pour décortiquer l'illogisme :

Les circuits électroniques
Cliquettent à vide
Durant que les âges se torréfient
Lentement.

RÉGRESSION

Heurter les périmètres
Et les superficies étanches
Ne plus côtoyer des sphères pleutres
Aux façades indifférentes

Dans le miroir burlesque
S'étalent des chaos intérieurs
Rivetés à serre
Par logique galvanisée

Leur amplitude hésite
Entre les minima de survivance
Enfin revivre infiniment
Cro-magnon

La probabilité s'infime
Du rose
A force de communicants
Hétéroclites

Toutes signalisations massives
Alternent les contresens
Et les faces blafres
Virent jaune.

LES JOURS

La mer sablonneuse
Et les sables bleus
Les climats se baignent
De flûte plaintive

Quoi d'autre qu'une périphrase usée
Pour divulguer les sons internes ?

Les cascabelles précipitent
Leurs galéjades antipathétiques
Voici les soleils noirs
Durant que se désagrège la lune
Tournée violette

Ce sont les épanchements les mêmes
Précédemment était la nuit
Demain sera le couchant
Tué au centre jaune
Du temps ovoïde.

GILLES MARCOTTE

LE SON ET L'IMAGE

TEXTES POUR LA RADIO
ET LA TÉLÉVISION

GILLES MARCOTTE

A publié deux romans, *Le poids de Dieu* et *Retour à Coolbrook*; en 1962, un recueil d'essais critiques sur la littérature canadienne-française, intitulé *Une littérature qui se fait*. En 1970, il a publié *Le Temps des poètes – Description critique de la poésie actuelle au Canada français.*

Je groupe ici quelques textes écrits pour la radio et la télévision de Radio-Canada au cours des quinze dernières années. Les plus anciens sont les Trois contes en forme de poires, *qui furent réalisés par André Langevin à l'émission L'école buissonnière en 1955. Une* soirée à la maison *fait partie d'une trilogie intitulée* Au milieu de la course de notre vie..., *qui fut présentée au téléthéâtre de Radio-Canada, dans une mise en scène de Jean-Paul Fugère, en 1966; les deux interprètes principaux en étaient Lise Lasalle et Luc Durand. Enfin,* Voyage en trois personnes *a été réalisé par Fernand Ouellette dans la série l'Atelier, en août 1970.*

UNE SOIRÉE À LA MAISON

Scène 1

Un salon de style moderne, dans une maison de banlieue. Au mur, la photo d'un jeune couple – un peu plus de trente ans : ce sont les époux. L'action se déroulera dans cette pièce et sera interrompue de temps à autre par les commentaires des grands-parents (père et mère de la femme), des enfants et des sociologues.
D'abord les grands-parents, se berçant en cadence sur des chaises d'un certain âge. Ils parlent doucement, comme pour eux-mêmes.

LA MÈRE – Elle est notre fille...
LE PÈRE – Il est notre beau-fils.
LES DEUX – Ce sont de braves enfants...
LA MÈRE – Mais nous ne les comprenons pas toujours.
LES DEUX – Nous essayons.

Les enfants, en vêtements de nuit. Ils se tiennent debout, côte à côte. Ils ont le ton un peu faux des enfants-qui-parlent-à-la-télévision.

LES ENFANTS – Nous sommes les enfants.
LA FILLETTE, *désignant son frère* – Il a neuf ans.
LE GARÇON, *désignant sa soeur* – Elle a neuf ans.
LES DEUX – Nous sommes jumeaux. *(Un silence.)* Nous devrions être déjà couchés.

Les sociologues. Ils sont placés derrière une sorte de lutrin. Ils ont l'air extrêmement sérieux. Ils pontifient.

LES SOCIOLOGUES – Nous sommes les sociologues.
SOCIOLOGUE 1 – Avec l'aide des statistiques...

SOCIOLOGUE 2 – ...mais aussi de l'intuition,
LES DEUX – nous étudions le comportement des individus comme des sociétés.
SOCIOLOGUE 1 – Notre analyse sera lucide...
SOCIOLOGUE 2 – ...mais non dénuée de compréhension.

A la fin, chaque duo de commentateurs dit tour à tour...

TOUS – Et que la pièce commence, et que la vie continue...

Scène 2

On retrouve le jeune couple dans le salon. Disons seulement qu'il est rédacteur dans une agence de publicité, et qu'elle peut être définie comme « ménagère ». Quand l'action commence, il est environ 8 hrs 30. André est affalé dans un fauteuil, les yeux fermés, les bras ballants. Jeannine arrive.

JEANNINE – Ouf ! ça y est, la marmaille est couchée. Couchée, lavée, endormie, sans oublier la prière et le verre de lait ! Des fois, je pense que ça ne finira jamais...

Elle s'approche de son mari, lui passe la main dans les cheveux.

JEANNINE – Fatigué ?

Il fait un signe affirmatif, sans ouvrir les yeux.

JEANNINE – Pas de travail ce soir ?

Il ouvre les yeux.

ANDRÉ – Non. Je suis tout juste bon à lire le journal.

Il s'empare d'un journal qui se trouve à sa portée.

JEANNINE – Passe-m'en une section, veux-tu ?
ANDRÉ – Laquelle ? Les nouvelles internationales, les pages féminines, le sport ?
JEANNINE, *avec un soupir de résignation* – Les pages féminines...

Jeannine va s'asseoir un peu plus loin et ouvre le journal. Quelques secondes plus tard, André se lève et met un disque sur le pick-up. Du Vivaldi. Il revient à son fauteuil, reprend son journal.

JEANNINE – Quoi de neuf à l'agence... dans le vaste monde ?

André n'entend pas, ou feint de n'avoir pas entendu.

JEANNINE – Quoi de neuf à l'agence, mon chéri ?
ANDRÉ, *le nez dans son journal* – Rien... Je me suis escrimé à vanter les mérites d'un nouveau détergent.
JEANNINE – Pauvre André...
ANDRÉ, *un peu agacé, baisse le journal* – Quoi, pauvre André ?
JEANNINE – Je ne sais pas, moi, il me semble que la publicité...
ANDRÉ – La publicité, c'est pas plus bête qu'autre chose. Faut pas...
JEANNINE – Chut !... Je crois que j'ai entendu le bébé pleurer.

Ils prêtent l'oreille pendant quelques secondes, un peu tendus. Rien. Ils se replongent dans la lecture du journal.

ANDRÉ, *avec une indifférence légèrement affectée* – Ah ! et puis, il y a Lacroix qui part pour l'Afrique...
JEANNINE – Pour l'Afrique !
ANDRÉ – Un poste de radio à fonder là-bas. C'est intéressant. Et ça paye.
JEANNINE – Il part pour longtemps ?
ANDRÉ – Un an.
JEANNINE – Il faut être décidé...
ANDRÉ – Quand on est célibataire, qu'on n'a pas de charges de famille...

Sonnerie du téléphone. André se lève.

JEANNINE – Non, laisse. Ce doit être pour moi.

André se rassied, reprend son journal. Jeannine va au téléphone.

Scène 3

LES SOCIOLOGUES – Couple de la petite bourgeoisie. Culture moyenne. Revenu un peu au-dessus de la moyenne. Bonne santé apparente, physique et morale. Thèmes à étudier :

SOCIOLOGUE 1 – De l'illusion d'entendre pleurer le bébé comme signe d'insécurité parentale.
SOCIOLOGUE 2 – La famille petite-bourgeoisie est-elle menacée par la civilisation contemporaine ?
SOCIOLOGUE 1 – De l'importance de la publicité – écrite ou parlée – dans la culture du vingtième siècle.
SOCIOLOGUE 2 – Vaut-il mieux parler de produits qui se vendent, ou de politiques qui ne s'appliquent pas ?
SOCIOLOGUE 1 – De la soirée à la maison envisagée comme échange de banalités.
SOCIOLOGUE 2 – Peut-être auraient-ils mieux fait d'aller au cinéma ?
SOCIOLOGUE 1 – Au cinéma ? Pourquoi ?
SOCIOLOGUE 2 – Comme le dit McLuhan...
SOCIOLOGUE 1 – Gurvitch dit le contraire...
SOCIOLOGUE 2 – Et Huizinga, hein, qu'en dites-vous ?
SOCIOLOGUE 1 – Vous oubliez Adolf Berle...

Les sociologues s'énervent. Quittons-les.

Scène 4

Jeannine revient vers son mari, sans avoir fermé l'appareil téléphonique.

JEANNINE – Claudette demande si nous sommes libres samedi.
ANDRÉ, *avec une excitation feinte* – La gentille petite Claudette, la croustillante petite Claudette ! Dis-lui que pour elle, je suis libre non seulement le samedi, mais aussi le lundi, le mardi, le mercredi...
JEANNINE – Eh ! ça suffit !...

Elle retourne au téléphone. André abandonne le journal, va ouvrir la télévision, siffle entre ses dents. On entend la voix de Jeannine dans le lointain.

JEANNINE – C'est ça, Claudette, vers neuf heures. Les Bernier ? Oui, bien sûr. A samedi.

Elle jette un coup d'oeil au salon, voit son mari passer d'un poste à l'autre, puis elle va à la cuisine. Quand elle revient au salon, on entend la description d'une partie de hockey.

JEANNINE – Encore du hockey ? Le mercredi ?
ANDRÉ, *les yeux rivés à l'appareil* – Ben oui...

Jeannine s'assied devant l'appareil, regarde distraitement.

JEANNINE – Ça t'amuse ?
ANDRÉ – Puisque je regarde...
JEANNINE – Qu'est-ce qu'il y a aux autres postes. As-tu regardé ?
ANDRÉ – Un thriller américain, du yé-yé et quelque chose sur la guerre du Vietnam...
JEANNINE – Oh ! non, pas la guerre du Vietnam. J'ai vu un programme là-dessus la semaine dernière. Tous ces cadavres mutilés... Je ne veux plus voir ça.

André la regarde, a un soupir de résignation, va fermer le poste.

JEANNINE – Tu pouvais continuer...

André, souriant, se penche sur elle.

JEANNINE – Merci tout de même...

Il l'embrasse légèrement et va s'asseoir un peu plus loin. Il attend qu'elle parle.

JEANNINE – C'est égoïste, hein, André, ce que je disais au sujet de la guerre...
ANDRÉ – Qu'est-ce que tu pourrais y faire ?
JEANNINE – Quand même... Toutes les misères qu'il y a dans le monde, et moi, toi, nous, si tranquilles, confortables... Ça ne te fait rien, toi ?
ANDRÉ – Tu écoutes trop la radio...
JEANNINE – Tiens, ça, c'est vrai... Depuis que les jumeaux sont à l'école, si je n'écoute pas la radio, parfois, je me demande si le monde n'a pas cessé de tourner.
ANDRÉ – Et pourtant, comme disait Galilée, il tourne, il tourne !... *(Il étouffe un bâillement.)* Au bureau, on n'a pas le temps de l'oublier.

JEANNINE – Je ne m'ennuie pas... Je pense...

André se lève, se dirige vers le pick-up.

JEANNINE – Tu tiens beaucoup à mettre un disque ?
ANDRÉ – Ben...

Il va se rasseoir.

ANDRÉ – Tes... mensualités ?
JEANNINE – Ah ! ça, c'est bien les hommes, chaque fois que vos femmes se mettent à penser, c'est le cycle !... Une façon de ne pas parler...

Un silence.

ANDRÉ – Ecoute, Jeannine, je te l'ai souvent dit, tu devrais sortir un peu plus, t'organiser...
JEANNINE – Tu comprends pas... Tiens... *(Elle cherche ses mots)* Il y a le monde, où il se passe toutes sortes de choses, et ça presse, c'est important... Et moi, ici, dans ma cage de verre, comme si j'étais mise en conserve pour une vie future... *(Elle secoue la tête)* Je m'explique mal.
ANDRÉ – Mais moi non plus...
JEANNINE – Tu travailles, tu agis !
ANDRÉ – Des annonces de savon...
JEANNINE – Ça fait rien. Au moins tu sors de la maison, tu n'es pas toujours en train d'écouter ce que font les autres...

Ils continuent de discuter, avec de grands gestes.

Scène 5

Et voici les grands-parents...

LE PÈRE – Tu n'as jamais pensé à sortir de la maison, toi.
LA MÈRE – Non.
LE PÈRE – Tu te chargeais pas du sort du monde.
LA MÈRE – Non. Les enfants, c'était bien assez.
LE PÈRE – La guerre...
LA MÈRE – Il y a eu Maurice, en Normandie...

LE PÈRE – Oui. J'avais presque oublié...

Un silence.

LE PÈRE – Ils sont bien énervés, ces enfants-là...

LA MÈRE – ...en veulent toujours plus.

LE PÈRE – Et pourtant ils ont tout...

LA MÈRE – ...ou presque tout.

Un silence.

LE PÈRE – Ils savent pas accepter la vie.

LA MÈRE – Qu'est-ce que nous leur avons appris ?

Un silence.

LES DEUX – Il y a toujours quelque chose qu'on comprend pas... Sauront-ils être heureux ?

Scène 6

Retour à la discussion de Jeannine et André, qui s'est un peu échauffée.

JEANNINE – ...Non, André, je suis pas une femme insatisfaite, t'as pas le droit de dire ça ! C'est toi, aussi, qui me pousse à bout, avec ta manie de faire des objections...

ANDRÉ – J'essaye de voir clair. De t'amener à voir clair.

JEANNINE – J'aime mes enfants ma maison, je veux pas aller travailler à l'extérieur. D'ailleurs ça serait impossible...

ANDRÉ – Mais ?

JEANNINE – Rien. La maladie du siècle, comme tu dis...

Un silence. Jeannine se lève brusquement, va se placer devant un des tableaux du salon, l'examine, le décroche...

JEANNINE – Ça fait longtemps que je veux changer ça...

Elle décroche un autre tableau. Puis, sans se tourner vers son mari...

JEANNINE – Tu y as pensé, André ?

André ne comprend pas. Jeannine se tourne vers lui.

JEANNINE – Dix ans, dans deux mois, que nous sommes mariés...

ANDRÉ – Ouais. Constance admirable !...

JEANNINE – Un vieux couple, c'est ce que nous sommes...

André se lève, arrive derrière Jeannine, lui enserre la taille et l'embrasse dans le cou.

ANDRÉ – Disons que si c'était à refaire, je recommencerais...

Il entraîne Jeannine dans une danse très lente, sans musique.

JEANNINE, *un peu coquette* – C'est vrai, ça ?

ANDRÉ – Ça paraît probable...

Ils continuent de parler sans se regarder, tout en dansant.

JEANNINE – André... Tu as déjà pensé à me tromper ? Non, ne réponds pas. Je veux pas le savoir.

ANDRÉ – Encore cette vieille histoire ? Marguerite ?

JEANNINE – Tiens, oui, c'est vrai, Marguerite...

ANDRÉ – Il n'y a rien eu...

JEANNINE – Non. Enfin, j'imagine... Elle n'était pas laide, la petite secrétaire.

ANDRÉ – Une fofolle qui me courait après !...

Au cours des dernières répliques, ils se sont un peu éloignés l'un de l'autre. Ils se regardent, maintenant.

JEANNINE – Tu as été tenté, André, dis-le.

ANDRÉ – Bon. Oui. Et ça t'avance à quoi ?

Il veut cesser de danser, mais elle le retient. Elle se presse contre lui.

JEANNINE – C'est pas ce qu'on sait qui fait peur, c'est ce qu'on sait pas...

ANDRÉ – Tu sais tout.

JEANNINE – Je sais pas à quoi tu rêves... *(S'écartant un peu)* Il part quand, Lacroix, pour l'Afrique ?

ANDRÉ – Dans deux mois.

Un silence.

JEANNINE – Tu serais parti, toi, il y a dix ans.

ANDRÉ – Oui. Il y a... onze ans.

JEANNINE – Quand tu étais libre comme l'air...

Ils dansent encore quelques secondes, sans musique. Puis Jeannine s'immobilise brusquement.

JEANNINE – Eh ! ben, puisqu'on veut danser, aussi bien mettre de la musique, et que ça saute !

Elle met sur le pick-up un disque de yé-yé. Ils commencent à se trémousser.

Scène 7

Les enfants chantent, sur l'air de Da dou ron ron *(vous connaissez ?) :*

Maman et papa c'est au fond des bons vieux,
Y nous font pas la vie trop dure,
Nous ben dans l'ensemble on est pas malheureux
Et tout c'qu'on s'dit, pourvu qu'ça dure.

Ah ! nos très chers parents
Prenez un peu d'bon temps
L'essentiel dans la vie
C'est d'rigoler 'vec des amis !

Nous tous vos problèmes ça nous cass' les pieds
On a pas l'âge d'la puberté
Mais si ça s'complique venez nous réveiller
On essaiera d'vous dépanner !

Scène 8

Jeannine arrête le pick-up. André s'affale dans un fauteuil.

ANDRÉ – Ouf ! mes vieilles jambes...
JEANNINE – Tu fais pas assez d'exercice.
ANDRÉ – Le temps, ma petite vieille, le temps... et le reste.

Il ferme les yeux, comme au début. Jeannine s'approche et lui pose la main sur le front.

JEANNINE – Tu es fatigué, ou tu rêves ?
ANDRÉ, *ton neutre, sans ouvrir les yeux* – Le travail, l'argent, la maison, les relations sociales, les enfants... *(Il ouvre brusquement les yeux)* Es-tu sûre que les jumeaux dorment ? Il m'a semblé, tout à l'heure...

Jeannine va à la porte du salon, écoute durant quelques secondes.

JEANNINE – Non. Rien.
ANDRÉ – L'autre soir, quand on parlait de limitation des naissances, et qu'ils nous sont arrivés comme des cheveux sur la soupe...

Ils rient.

JEANNINE – Avant longtemps ils en sauront plus que nous sur le sujet !
ANDRÉ – Ce qu'on va attraper !...
JEANNINE – On attrapera la même chose que les autres...
ANDRÉ – Justement !

Un silence. Jeannine est allée s'asseoir, et feuillette distraitement un magazine.

ANDRÉ – Lacroix, y partira pas tout seul...
JEANNINE – Ah non ? Dis-moi pas qu'il va se marier avant de partir. Depuis le temps que Marguerite...
ANDRÉ – Pas Marguerite. Un assistant.
JEANNINE – C'est qui ?
ANDRÉ – Il le sait pas encore... *(Un silence. Il se décide enfin à parler.)* Il m'en a dit un mot.
JEANNINE – ...Un mot ?
ANDRÉ – Ben oui. Si, par hasard, j'étais intéressé...

Jeannine dépose le magazine sur ses genoux. Elle vient s'asseoir près d'André.

JEANNINE – L'Afrique ? Toi ? Nous ?
ANDRÉ – C'est une idée en l'air...
JEANNINE – Tu lui as dit non.
ANDRÉ – Pas tout de suite. Je voulais jouer avec l'idée, pendant quelques jours... C'est une distraction comme une autre.

JEANNINE – Je le sentais, que tu rêvais à quelque chose... Tu me trompais avec l'Afrique !
ANDRÉ – Tant que ce n'est pas avec une Africaine !
JEANNINE – C'est pire...
ANDRÉ – Ça achève. Je lui donne ma réponse demain. Evidemment, c'est pas possible...

Jeannine semble accepter la réponse de son mari, mais elle revient brusquement à la charge.

JEANNINE – Es-tu sûr, André, que ça serait pas possible ?
ANDRÉ – Tu dis des bêtises. Marié, père de trois enfants, on se lance pas dans des embardées pareilles !
JEANNINE – Ça s'est déjà fait.
ANDRÉ, *hésitant* – ...D'ailleurs, il faudrait que je parte seul.
JEANNINE – Ah !... Un an...
ANDRÉ – Tu vois.

Un silence. André se rapproche de Jeannine.

ANDRÉ – Laisse-moi mon petit rêve, Jeannine. Mon jouet. Je m'amuse avec jusqu'à demain, et puis, pfuit, fini... C'est pas plus que ça.
JEANNINE, *sceptique* – Fini...

André lui prend le menton, la force à le regarder.

ANDRÉ – Je n'y ai jamais pensé sérieusement, jamais...
JEANNINE – Toi aussi, la famille t'emprisonne...
ANDRÉ – Faut pas faire de romantisme !
JEANNINE – « Le grand aventurier des temps modernes, c'est le père de famille. »
ANDRÉ – Péguy. Il me semble que j'ai déjà cité cette phrase-là...
JEANNINE – Au moins une fois par mois, depuis près de dix ans !
ANDRÉ – Les héros sont fatigués...

Jeannine se lève.

JEANNINE – Veux-tu un café ?
ANDRÉ – Enfin, une phrase utile !...

Jeannine va à la cuisine.

Scène 9

Arrivée des sociologues.

SOCIOLOGUE 1, *à sociologue 2* – Vous êtes prêt ?
SOCIOLOGUE 2 – Oui.
SOCIOLOGUE 1 – Commençons.
SOCIOLOGUE 2 – Nous devons surmonter notre émotion. C'est pourquoi nous recourrons aux chiffres, qui sont...
SOCIOLOGUE 1 – ...comme chacun sait...
SOCIOLOGUE 2 – ...la plus noble conquête de l'homme.

Chaque fois que le sociologue 1 citera un chiffre, le sociologue 2 présentera une carte sur laquelle sera inscrit ce chiffre. Avez-vous déjà vu un cours télévisé ?

SOCIOLOGUE 1 – Quatre-vingt-dix-neuf et neuf-dixième pour cent de ceux qui rêvent d'aller en Afrique...
SOCIOLOGUE 2 – ...n'y vont jamais.
SOCIOLOGUE 1 – Dans les sociétés occidentales, le mariage a pour effet de réduire de trente-six pour cent la zone d'aventures individuelles du mari...
SOCIOLOGUE 2 – Ce dont il est en général bien content.
SOCIOLOGUE 1 – Soixante-quinze pour cent des conversations conjugales, le soir, à la maison, se terminent...
SOCIOLOGUE 2 – ...par l'absorption d'une tasse de café.
SOCIOLOGUE 1 – Ce qui ne favorise ni le sommeil, ni la limitation des naissances.

Au cours de cette dernière phrase, le sociologue 2 a présenté une carte sur laquelle se trouve un dessin plus ou moins grivois. Le sociologue 1 jette un coup d'oeil sur la carte.

SOCIOLOGUE 1 – Qu'est-ce que c'est que ça ?
SOCIOLOGUE 2 – J'ai voulu humaniser un peu...
SOCIOLOGUE 1 – Humaniser ? C'est dégoûtant !
SOCIOLOGUE 2 – Vous et vos chiffres ! Ils sont si sympathiques, ces...
SOCIOLOGUE 1 – Des specimens !

SOCIOLOGUE 2 – Specimen vous-même !
SOCIOLOGUE 1 – Comment ?
SOCIOLOGUE 2 – Specimen !

Les choses se gâtent. Faisons disparaître les sociologues.

Scène 10

Retour au living room. On entend des bribes de nouvelles.

VOIX DE L'ANNONCEUR – ...On déplore plusieurs pertes de vie et les dommages matériels...

André ferme le poste, et Jeannine arrive de la cuisine avec les tasses de café.

ANDRÉ – Ils étaient rendus aux incendies. Les malheurs du monde, y a rien de plus monotone...

Ils boivent leur café à petites gorgées. Le silence doit être bien marqué.

JEANNINE – André... Si tu voulais vraiment partir...
ANDRÉ – Justement, je le veux pas. Je n'aurais pas dû te parler de ça...
JEANNINE – Moi, j'aime mieux...

Jeannine va se blottir près d'André.

JEANNINE – Je suis bien... Nous sommes bien, André. Je m'en aperçois. C'est rare.
ANDRÉ – Oui. C'est rare... Trop.

Un silence.

JEANNINE – Vas-tu pouvoir rentrer de bonne heure du bureau, demain ?
ANDRÉ – J'sais pas. Pourquoi ?
JEANNINE – Pour aller rencontrer les professeurs des jumeaux, à l'école...
ANDRÉ – Bon, je m'arrangerai.

Un silence.

JEANNINE – Ne t'en vas pas, André !
ANDRÉ – Puisque je te dis qu'il n'en est pas question ! J'ai ma place ici, j'y reste...
JEANNINE – Un homme de devoir !...
ANDRÉ – Je t'aime, petite sotte.
JEANNINE – Sotte, bourgeoise, ménagère, épouse abusive, mère possessive...
ANDRÉ – ...et le reste ! *(Il jette un coup d'oeil à sa montre)* Il est tard. Tu viens ?
JEANNINE – Attendons un peu. Je suis bien.

Mais au bout de quelques secondes c'est elle qui se lève, et elle va éteindre une à une, lentement, les lampes du salon. Quand elle a fini d'éteindre, elle va rejoindre son mari, qui l'attend à l'entrée du corridor qui conduit à la chambre. Pendant qu'ils marchent, on entend les voix des commentateurs.

LES GRANDS-PARENTS – Tout change, mais tout est toujours un peu pareil...
LES ENFANTS – Quand les parents vont dormir, c'est comme les enfants, faut pas faire de bruit...
SOCIOLOGUE 1 – Le mot de la fin...
SOCIOLOGUE 2 – Le mot de la fin ?
LES SOCIOLOGUES – Il n'y a jamais de mot de la fin...

Discrets, nous quittons Jeannine et André à la porte de la chambre.

VOYAGE EN TROIS PERSONNES

TU

Tu vas quelque part. Tu as dans la poche intérieure de ton veston un billet pour Rio, et tu le palpes de temps à autre comme pour t'assurer de ton projet personnel, de ta propre identité. Ce billet, c'est toi; et tu n'es peut-être que lui. Les signes cabalistiques qui le couvrent sont ta propre formule. Grâce à ton billet, tu ne perds pas pied tout à fait sur l'immense table tournante de l'aéroport qui délègue mécaniquement les humains vers tous les points du globe. Tu le sors de ta poche, tu l'examines. Champollion n'avait pas affaire à plus forte partie. Tu le remets dans ta poche, tu souris : il n'y aura pas d'erreur. On raconte que, parfois, les bagages d'un voyageur qui se rend à Tombouctou se retrouvent à Oslo. A partir de cette plaque tournante, la démultiplication de l'erreur ne peut être qu'immense. Un degré ici; là, des milliers de milles. Tu imagines ? Non, tout de même, je ne suis pas une valise, et de telles choses... Imagine quand même, valise parlante et mouvante.

Quand tu es arrivé à Moscou, ne sachant pas encore que tu n'arrivais pas à Rio, tu t'étonnas d'abord qu'on écrivît le portugais avec des caractères aussi bizarres, et qu'on le parlât de si rude façon. Où étaient donc la grâce, l'amabilité brésiliennes ? Tu n'allais pas tarder à le savoir. Tu n'allais pas tarder à savoir où elles ne sont pas. Le fragile édifice de ta naïveté commença de s'écrouler à la présentation de ton passeport. D'agent de l'immigration en douanier, de policier en uniforme à policier en civil, tu te retrouvas à la fin dans une petite pièce semblable à celle du *Huis-clos* de Sartre, et un officier russe parlant français vaille que vaille t'interrogeait d'un air tout à fait déterminé.

– Pourquoi êtes-vous venu à Moscou ?

– Je ne voulais pas...

– Pourquoi ne vouliez-vous pas venir à Moscou ?

– C'est-à-dire que...
– Vos explications ne sont pas claires.
– Je voulais aller à Rio.
– Préférez-vous Rio à Moscou ?
– Ce n'est pas une question de préférence, mais...
– Raisons politiques, alors ?
– Je fais un voyage culturel.
– J'écris : voyage culturel; donc, incidences politiques.
– Vous n'avez pas le droit d'écrire ça !
– J'ai tous les droits, vous n'en avez aucun. Vous n'êtes pas ici. Vous êtes à Rio.

A Amsterdam, tu n'eus que le temps de voir un visage, tout rond, et on te renvoya dare dare chez toi, bien ficelé comme un paquet, avec ton adresse dessus. Tu revins un peu froissé, mais en bon état. A Stockholm, par contre, on fit tous les efforts pour te retenir. Tu venais à peine de quitter l'avion qu'on vit, à ton air égaré, que tu étais victime d'une erreur de la plaque tournante. Tu fus aussitôt arraché aux douaniers et agents de l'immigration par une brigade de jeunes femmes toutes blondes, somptueusement poitrinées, vêtues de cette tenue suggestive entre toutes qu'est la tenue d'infirmière, à laquette la mini-jupe la plus brève devrait rendre des points, et ces belles personnes t'entraînèrent avec une sorte d'enthousiasme difficile à expliquer, mais extrêmement convainquant, et sur lequel tu flottais, toi comme sur un coussin d'air, dans une grande pièce toute blanche, bien éclairée, dont les murs étaient couverts d'affiches : « Valise humaine, mon beau souci », « Que celui qui s'est trompé trouve ici sa récompense », « N'allez pas où vous allez, mais ailleurs », « Rien ne s'égare qui n'ait d'abord été trouvé », « J'erre, donc je suis »..., par où l'on voit que Descartes n'a pas en vain passé quelques années de sa vie en Suède. On te fit étendre sur un divan, et de temps à autre une des filles, qui était toujours la plus belle, passait dans la pièce, complètement nue, en murmurant des propos désapprobateurs au sujet de la politique américaine au Vietnam. Tu voulais l'arrêter, parce que tu ne partageais pas toutes ses opinions, et tu voulais engager avec elle une conversation sérieuse, d'homme à femme, mais elle t'échappait en riant, et elle n'était pas aussitôt sortie par

la porte de droite qu'une autre, semblablement vêtue, entrait par la porte de gauche et répétait le manège. Tu compris, trente minutes plus tard, que ce manège, un peu épuisant à la longue, constituait une manoeuvre thérapeutique visant à dénouer je ne sais quel complexe, par l'addition d'une dose massive de sexualité intouchable à des considérations politiques également insaisissables. N'étais-tu pas le voyageur par excellence, le voyageur égaré, celui qui n'a plus aucune destination, celui que tout fuit ? Par des manoeuvres délicatement allusives, où le concret le disputait à l'abstrait, on portait au paroxysme la conscience de ta situation, on lui enlevait tout caractère aléatoire, on donnait à la contingence de ton arrivée en Suède un caractère de nécessité. Tu n'eus que le temps d'apercevoir, dans un éclair, qui tu étais enfin, ou qui tu n'étais pas, ou que tu n'étais pas, que l'erreur et l'errance devenaient toi, ta substance la plus intime et le contraire de ta substance, et tu sombrais dans le délicieux nirvana de l'irresponsabilité.

Nous ne parlerons pas de Cotonou, qui se trouve par hasard au Dahomey. Et que dire de Capetown, Afrique du Sud, où, en un mot comme en mille, tu fus reçu comme un noir ? Nous éviterons toute allusion, si discrète, soit-elle, à Djakarta et à Pnom-Penh : on y mange, à vrai dire, fort mal, surtout dans les prisons. Nous glisserons sur Reikjavik, où il ne fait pas bon débarquer en veston. Nous ne dirons que deux mots de ton arrivée dans la Ville-Lumière, un soir de panne d'électricité. Nous indiquerons seulement que tu étais un peu fatigué.

Puis te voici, enfin, à Rio-de-Janeiro. Tu examines ton billet, et tu es comme étonné de découvrir que tu es arrivé là où il fallait. C'est bien là Rio, c'est bien le Brésil, tu t'en assures en examinant les affiches, pendant que tu fais la queue, interminablement, en attendant de présenter tes papiers à quelque fonctionnaire ennuyé mais terriblement soupçonneux. Tu te sens, soudainement, sous le coup d'une impitoyable fatalité. Le rendez-vous a été tenu : Rio est là. Mais toi, où es-tu ? Tu marches mécaniquement, tu fais tous les gestes requis, tu prends une voiture, tu traverses les quartiers périphériques, et voici le port qu'on longe et qu'on longe, tu arrives au coeur de la ville, elle devient belle enfin, digne de sa réputation, voici le pain de sucre, voici les plages, voici l'hôtel où tu descends. Tu es arrivé.

JE

Je pris un autre chemin. Moins long, moins fréquenté, balisé de mots, faits de mots. Ce tapis magique, des poètes me l'offraient, et je n'y éprouvais nul vertige, dût-il me conduire à « la sierra du Sans-bornes » dont parle Raul Bopp : car, dites-moi, quelle plus sérieuse garantie que la parole du poète ? Il nomme le Sans-bornes et le nulle part, il désigne l'infini du voyage, mais plus encore que ce que ces mots disent, j'entends une voix m'assurer que dans la solitude même, et la plus profonde, règne l'humble, la sûre amitié.

Avec les poètes, j'allais au Brésil. Ou n'était-ce pas à Pasargada, avec le plus aimable des poètes brésiliens, Manuel Bandeira ?

Je m'en vais à Pasargada
Ici je ne suis pas heureux
Là l'existence est aventure
De telle sorte inconséquente
Que Jeanne la Folle d'Espagne
Souveraine et fausse démente
S'est trouvé un lien de famille
Avec la bru que je n'eus pas...

Non, Pasargada n'est pas un rêve : ce sera, c'est, c'était Rio, parce qu'elle est incroyablement belle et chaude dans la multiplicité de ses visages, et Brasilia, moins à cause de son architecture de science-fiction que des conversations un peu folles avec les amis de l'Université, du visage gravement attentif de telle étudiante, au milieu de la salle. Ou encore, même, telle favella aperçue, traversée rapidement, dans le mystère de sa misère et de sa vie. Je ne mettrai pas de bornes au pays que m'offre le poète.

N'y suis-je pas déjà, dans le froid avion de la Pan Am qui vient de décoller de New York ? La bruyante stupéfaction du départ s'estompe et je vois les hôtesses s'affairer comme si de leurs mouvements dépendait notre survie. J'en vois trois. La première, au visage patricien, et qui vient peut-être de Boston, appartient comme il est juste à la première classe, et ne fait du côté prolétarien, le nôtre, que de brèves incursions; la deuxième a cette élégance fragile, et facilement compromise par un sourire un peu vulgaire,

qu'on aperçoit souvent sur la Fifth Avenue; la troisième est courte, boulotte, et devait être le boute-en-train de son collège. Après cela, qui sont-elles ? Je n'ai jamais pu me convaincre tout à fait que les hôtesses de l'air étaient humaines... Manuel Bandeira non plus :

Hôtesses de l'air, hôtesses de l'air
Qui foulez le sol
Avec une grâce nouvelle
Vous ne semblez pas descendre des cieux actuels
Mais des antiques
Quand en Grèce les dieux venaient encore se mêler aux hommes.

Manuel Bandeira me donne les hôtesses de l'air, et à d'autres je demanderai les pièces diverses de mon voyage. Tu me parles, Oswald de Antrade, de l'hôtel qui m'attend, et quoi que tu dises – car dans ton poème l'enchantement accompagne mot à mot l'inquiétude – je m'y sentirai chez moi :

...il n'est pas
De poésie
Dans un hôtel
Qu'il s'agisse
D'une Esplanade
Ou Grand-Hôtel

La poésie est
Dans la douleur
Dans la fleur
Dans le suce-fleur
Dans l'ascenseur.

Je le prends, l'ascenseur, et je monte si haut que de ma fenêtre, non comme un touriste car je n'ai pas d'appareil-photo à la main, mais avec les yeux de Menotti del Picchia, je regarde – nous sommes à Rio, ne l'oubliez pas –, je regarde le Pain de sucre regarder les touristes :

Le Pain de Sucre est un pêcheur philosophe
le dos tourné à la mer,
il saisit au hasard de l'hameçon
suspendu aux fils électriques de sa canne à pêche
une demi-douzaine de globe-trotters anglais
et une miss mélancolique comme Lady Godiva.

Mais assez de la chambre, assez de la carte postale. Je sors, et je m'élance à la découverte du Brésil quotidien. Tout à l'heure, je serai à Recife, celui de Bandeira et celui de ma propre enfance :

...Recife sans histoire ni littérature
Recife tout court
Recife de mon enfance

La rue de l'Union où je jouais à la main chaude et où je brisais les vitres de Dona Aninha Viegas
Totonio Rodrigues était très vieux et plaçait son pince-nez tout au bout de son nez
Après le dîner les familles prenaient possession du trottoir et y installaient leurs chaises, leurs potins, leurs amourettes, leurs rires...

A Sao Paulo, un gratte-ciel me suffira, celui que dessine pour moi Mario de Andrade :

Tu étais loin, douce amie; et je n'ai vu dans le profil de la ville
Que l'archange souple du gratte-ciel rose
Remuant les ailes bleues dans le soir.

J'irai vers la « ville sauvage » de Raul Bob — faute d'oser pénétrer dans l'Amazone, où seuls méritent d'entrer les vrais aventuriers, ceux qui ne reviennent jamais :

Dans les cimes, les lianes sinueuses chuchottent et ourdissent des intrigues au bout des branches
Où les orchidées langoureuses se balancent.

Les feuilles du palmier « assahy » gambadent comme les pattes
d'une araignée épinglée sur une tige.
Le singe « guariba » criaille en secouant les arbres qui sommeillent
Au fond, un pan de forêt impose silence.

Tout seul, serrant ses premières fleurs,
S'éveille effaré l'arbre « miracuba », intoxiqué et rachitique.
Les feuilles babillent au bord d'une clairière.
Tout à coup un crapaud « courourou », de sentinelle, crie le
Halte-là !
Quoi. Quoi. Quoi.

Mais aucun poète ne m'accompagnera à Brasilia. Le poète de Brasilia n'est pas né encore. Les maîtres de l'urbanisme et de l'architecture y sont passés, et ils ont fait merveille : mais ce n'est pas assez. J'ai visité ce matin la cathédrale de Brasilia en compagnie d'un jeune architecte; nous avons évoqué la Sainte Chapelle, et peut-être en effet un nouveau moyen âge est-il en train de naître ici, un nouvel âge de lumière et de raison, mais je n'en vois que l'annonce, je n'en imagine pas l'habitation. Je vois la ville : je vois Itamaraty, je vois le Palais de l'aurore, je vois la W 3 avec ses grands et petits magasins, seule rue de Brasilia où l'on marche, je vois les ensembles d'habitation, parfaitement conçus, je vois les deux soucoupes du Congrès, mais la mélodie qui commence à sourdre de ces travaux d'Hercule est encore à peine audible. Le poète que j'entends à Brasilia, de très loin, c'est Francisco Karam :

Mes yeux sont pleins de décombres
D'une ville ancienne.
Ruines de pierre, hautes comme des géants.
Comme des géants mutilés
Qui eussent porté sur les épaules
L'odeur d'une ancienne chanson.
Et les décombres font grandir une ombre immense,
A mes pieds. Une ombre informe,
Où je me cache le soir,
Lorsque tout le monde s'est endormi,
Et que je suis une ombre,
Dans les décombres au-dedans de mes yeux.

Il n'y a pas de ruines, il n'y a pas de décombres à Brasilia, et il n'y en aura pas de longtemps. Dans cette ville outrageusement nouvelle, je porte, comme le poète, mes « décombres au-dedans de mes yeux »; dans cette ville qui n'a pas d'âge encore, je porte, seul, le mien. Brasilia, c'est tout le contraire de l'exotique, mais n'est-ce pas le bout, l'ultime limite du voyage ? Casiano Ricardo me dit :

... dans toute longue course,
il y a une voix qui dit « Sans-fin » au bout de chaque route.

Là où finit le voyage, commence le voyage. Brasilia m'invite à quitter les images, à effacer toute trace du monde ancien, à me livrer au mouvement infini de ce qui vient.

Mais je reviens à Rio.

IL

Il aimait partir. « Paul, il nous faut partir pour un départ plus beau. » Il mâchait et remâchait, pendant des semaines, le vers de Claudel le plus offensant pour la grammaire, tout en faisant les préparatifs d'usage : passeport, inoculations, chèques de voyage, vêtements, renseignements divers, brosse à dents, lectures obligées. L'invitation au voyage lui était tombée dessus comme une grâce (il dira tout à l'heure : comme une fatalité), et il était heureux de n'avoir pas eu à choisir sa destination; pendant quelques jours il vivait sous le coup de la surprise, de l'horizon nouveau qu'on avait ouvert à son expérience. Puis, tout à coup, sans raison (mais il s'en trouverait bientôt), il voulait ne plus partir. Des circonstances graves l'en empêcheraient, ou mieux encore l'invitation serait retirée. Il rêvait à la contre-grâce qui neutralisait, abolirait l'autre : tout petit malheur lui paraissait préférable au grand bonheur de partir. Pendant plusieurs jours, il vivait dans une sorte de catalepsie, incapable de faire quoi que ce soit, ne réussissant au mieux qu'à masquer sous des dehors enjoués, fantaisistes, sa chute dans les abîmes de l'incertitude. Il appelait cela : faire le Panurge. Il dialoguait sans fin avec un interlocuteur imaginaire, imaginaire et décevant parce qu'il ne lui fournissait jamais de réponse vraiment constructive, de solution vraiment originale, et qui convînt à ses propres désirs. Pour tout dire, cet interlocuteur était un mur.

– Mais enfin, je suis un peu fatigué ces temps-ci...

– Tu es toujours fatigué, quand tu veux refuser quelque chose.

– Et toutes ces choses que j'ai à faire ici, qui resteront en plan...

– Tu les oublieras, Sisyphe à la petite semaine. Tu te reposeras. Tu oublieras un peu.

– Mais n'y aurait-il pas un moyen plus simple de me reposer ? Un bref séjour à la campagne, par exemple ?

– Tu sais fort bien que tu n'en ferais rien.

– Mais enfin, le Brésil, c'est un peu excessif...

– C'est l'excès, la singularité, l'imprévu de ce voyage qui t'a séduit – et te séduit encore, quoi que tu penses.

– Ah ! malheur, c'est bien moi : je m'enthousiasme, je m'embarque, et puis...

– C'est ton premier mouvement qui est le bon.

– Mais...
– Tu sais qu'au fond, il n'y a pas de mais.
– Si, au moins, je n'allais pas seul...
– Ta femme t'accompagnerait, si tu le voulais vraiment.
– Il y a des problèmes d'argent.
– Il y a toujours des problèmes.
– Ah ! j'en ai marre...
– Moi aussi.

Il dialoguait ainsi pendant des heures, pendant des jours, et le mur lui renvoyait toujours les réponses attendues, celles qu'il voulait et ne voulait pas entendre. Le noeud gordien n'était tranché que par l'achat du billet d'avion. On peut remettre un billet d'avion, on peut encore ne pas partir, mais ce mince carnet avait aux yeux du voyageur la vertu magique d'une décision du destin. L'inquiétude rentrait ses griffes. Elle n'était plus, jusqu'au départ, qu'une bête familière, un bon chien qui jappait un peu mais ne grognait pas, et qu'on pouvait toujours envoyer se coucher dans un coin de la conscience.

Le jour du départ, il était, non pas complètement heureux, mais raisonnablement content – tenant le chien en laisse. Il avait toujours pensé que les aéroports sont, de tous les lieux d'une ville, du monde, les plus beaux, les plus excitants pour l'imagination. Il y était. Il pensait encore à telle ou telle vérification, mais il était trop tard : dans un instant il serait livré, ou mieux confié, aux puissantes machines de la compagnie aérienne et à l'amabilité distante des hôtesses de l'air. Il participerait avec ivresse à l'invraisemblable décollage. L'avion n'étant qu'à moitié rempli, il s'installerait confortablement, prendrait un livre, puis un autre, passant du roman policier à la poésie ou à la philosophie, laissant interrompre sa lecture, avec plaisir, par les innombrables petits repas qu'on lui offrirait. Il serait en paix avec l'avion et avec lui-même. Il flotterait. L'envolée de New York à Rio serait un peu longuette, et il ne dormirait pas, mais il garderait confiance. Il arriverait au Brésil dans la matinée, osant à peine le croire, ahuri par la fatigue et le dépaysement au point de ne rien voir des merveilles qui s'offraient à ses yeux. Mais il saurait qu'après un repos, il aurait le regard plus clair.

Il était dans sa chambre d'hôtel. Il venait de vider sa valise, et il n'osait se coucher. Etre à Rio, c'est être dans une chambre

d'hôtel, confortable certes, donnant sur la mer de préférence, et tout à coup ne plus savoir que faire, se trouver devant une sorte de vide, marcher de long en large, s'arrêter brusquement, commander un sandwich, et se demander ce qu'on est venu faire là. La réponse était claire, pourtant : il venait donner des cours, des conférences. Mais elle ne remplissait pas le vide de l'interrogation. Il prenait une douche. Puis il marchait encore un peu. Il fumait (trop). Il ouvrait un livre, et se trouvait ridicule d'ouvrir un livre en arrivant à Rio. Le dialogue reprenait. Avec l'un ou l'autre des quatre murs de la chambre.

– C'est un peu effrayant, ce vide...

– Pourtant, tu l'as voulu. Partir, c'est faire le vide.

– C'est se débarrasser du secondaire, des petites affaires, des soucis journaliers, pour se retrouver soi-même.

– N'es-tu pas ici ?

– J'y suis, et je n'y suis pas. Voici un miroir : je me regarde. Je reconnais les traits de l'homme que je suis, mais...

– Tu t'es toujours cherché.

– A Montréal, je ne le faisais pas avec tant d'insistance. Les autres me définissaient.

– Ils te bornaient, veux-tu dire. Ils bouchaient ton horizon. Ils t'empêchaient.

– J'ai besoin de telles bornes. Sinon, je me dissous.

– Consens à cette dissolution.

– Je ne veux pas disparaître, perdre ma propre image.

– Ce que tu appelles ta propre image n'est que le reflet des regards qu'autrui porte sur toi.

– Suis-je autre chose ? Et sans ces regards, existé-je encore ?

– Oublie-les. Tu naîtras peut-être à toi-même.

Mais des activités se présentaient, celles-là mêmes qui étaient la raison de son voyage, et il abandonnait le tête-à-tête obsédant, sachant toutefois que c'était partie remise, et que le dialogue recommencerait. Il retrouvait son agileté dans les tâches à accomplir. Il ferait ce qu'il avait à faire. Il n'était plus le Sisyphe à la petite semaine, il soulevait vraiment des rochers. Il mangeait au restaurant, avec l'air faussement impassible et faussement distrait qui s'impose quand on mange seul en public. Il donnait une conférence, et s'ennuyait lui-même au bout d'une demi-heure,

mais n'en continuait pas moins de parler, après quoi on l'applaudissait. Il donnait, bien comptées, des chemises à laver. Il mangeait dans sa chambre d'hôtel, stupidement seul et avalant trop rapidement. Toutes tâches énormes, dont il sortait extrêmement fier comme si, Napoléon, il avait gagné la bataille de Waterloo. Parfois les rochers de Sisyphe devenaient des fétus de paille : tout lui paraissait léger, facile, de bonne composition. Puis les fétus se transformaient de nouveau en rochers, sans provocation apparente, ou à cause d'une légère fatigue, ou par suite d'un imperceptible contretemps, et il reprenait ses grands travaux. Il allait ainsi, par monts et par vaux, tantôt voyageur sans bagages et tantôt voyageur accablé, tantôt Sisyphe et tantôt Hercule. Il n'aurait su dire lui-même s'il faisait une expérience heureuse ou malheureuse, tant étaient rapides, imprévisibles, les changements qui se produisaient en lui. Il penchait, somme toute, pour la première partie de l'alternative.

Mais ne parlons, maintenant, ni de bonheur ni de malheur. Parlons de ce qui les englobe tous deux, de ce qui empêche de les distinguer l'un de l'autre. Parlons de ce coup qui l'atteignait parfois au coeur, et qui le faisait se recroqueviller sur lui-même, sans avoir même l'idée de chercher du secours dans un appel ou un tranquillisant. Cela se produisait généralement le soir quand, après une journée bien remplie, satisfaisante, il rentrait dans sa chambre d'hôtel. Une plainte, ou je ne sais quoi, naissait en lui, comme une plante, et croissait en accéléré, occupant en quelques secondes tout l'écran. C'était douloureux, mais il savait de science absolue qu'il venait de se rencontrer lui-même, que dans cet abandon, dans cette pauvreté, il avait reconnu la forme essentielle de son être au monde. Il n'avait plus affaire qu'à cette plante, à ce coeur qui battait très vite, supprimant le temps, et qui était peut-être son propre coeur, et le coeur du monde. Il n'était plus à l'étranger, bien qu'il se vît à une incroyable distance de ses attachements naturels; il n'était pas non plus chez lui, bien qu'il se sentît entouré de tous ceux qu'il aimait. Il était, enfin, le voyageur sans adjectif, démuni de tout sauf de ce coeur qui battait, qui battait... Il parlait, mais à qui parlait-il ?

– Me voici. Dans un dénouement trop profond pour n'être pas le signe d'une présence.

– Tu es arrivé.

– Oui, et c'est assez. Je sais ce que j'étais venu chercher ici. Il est temps de repartir.

– Ton séjour n'est pas terminé. Tu as encore des choses à faire.

– Que m'importe ? Mon voyage est accompli. Il ne me reste plus qu'à rentrer, avec ce...

– Il te reste à éprouver le temps. L'instant que tu vis est peut-être l'essentiel du voyage, mais ce n'est pas tout le voyage.

Il continuait, donc. Il n'avait plus qu'un souci, qui était le temps. Il le découpait en tranches plus ou moins épaisses, le comprimait ici, le distendait là, essayant avec plus ou moins de succès de l'accommoder à ses propres variations. Et plus approchait le moment du retour, avec plus de sagacité il devait organiser le temps, afin qu'il ne devînt pas cet informe, cet insaisissable, dans lequel aucun point de repère ne se présente plus. Par une ascèse impitoyable, une discipline de tous les instants, il se préparait au retour. Il achetait de petits cadeaux. Il savait qu'il n'aurait pas tout vu ce qu'il devait voir : il n'était monté, par exemple, ni sur le Corcovado, ni sur le Pain de sucre. Il en ressentait du remords plutôt que du regret, la recherche des points de vue touristiques n'étant pas son fort. Mais il avait marché dans la ville, il avait pris le pouls de la foule. Le Brésil avait cessé d'être, pour lui, une abstraction. N'était-ce pas suffisant ?

Ainsi raisonnait-il en attendant de prendre le premier des trois avions qui devaient le ramener chez lui. C'était le moment le meilleur, ou le plus facile, du voyage : il serait, bientôt, celui qui avait voyagé.

TROIS HISTOIRES EN FORME DE POIRES

LA DEDUCTION

– Il n'est rien de tel, affirma l'inspecteur Motion à ses élèves-inspecteurs, que la déduction.

Puis il avala une rasade de whisky, vérifia le chargeur de son automatique et tritura son insigne en or. On sentait l'homme du métier. L'inspecteur Motion inspirait une confiance de bon aloi.

– Allons-y, continua-t-il, d'un petit exemple pratique. Un jour, par hasard, en faisant votre promenade du soir, vous butez sur un cadavre tout frais, du sexe masculin. A ses côtés se tient une femme ayant dans la main gauche un révolver fumant. Elle arbore un sourire figé, porte un chapeau à plumes et une robe à pois très voyante. Vous l'avez vue tirer un coup de feu sur l'homme. Que déduisez-vous ? Que faites-vous ?

– Port d'armes illégal, outrage à la paix publique, clame aussitôt le premier de classe, désireux d'amasser des points. J'embarque tout le monde !

– Allons, mon petit, le réprimanda doucement l'inspecteur Motion, vous suivez le manuel de trop près, cela vous entrave l'imagination. Et si la dame avait les yeux pers ? Si son révolver était chargé à blanc ? Si la voiture de police n'arrivait pas ?...

Le premier de classe resta bouche bée, avala trois mouches, s'en alla aux cabinets cuver son humiliation. Un autre risqua :

– Si la robe à pois est trop voyante, j'appelle l'escouade de la moralité !

Un troisième :

– Je pratique la respiration artificielle sur le cadavre !

Un quatrième :

– Je crie : Arrêtez, au nom de la loi !

Et ainsi de suite... L'inspecteur Motion les interrompit d'un coup de révolver au plafond.

– Tut, tut, mes petits, un peu de silence. Tout cela, c'est très bien, très original. Vous avez du flair, vous irez loin. Mais il vous manque encore la prudence, le tact, le comment dirais-je, qui fait le véritable détective. M'étant déjà trouvé dans une situation semblable, je vais vous dire comment j'ai procédé, et cela vous servira de leçon.

« Donc, j'arrive sur les lieux. Mon premier mouvement est d'alerter les polices d'Europe et d'Amérique, ainsi que le commandement général des forces de l'Atlantique Nord. Il ne faut rien négliger : il y aurait du communisme là-dessous, que ça ne m'étonnerait pas. J'en ai vu bien d'autres. Je note sur mon carnet de ne pas oublier de fouiller les poches de la victime, rapport à la bombe atomique. Puis, bien garé de ce côté, je fais bloquer toutes les routes, arrêter les trains, les avions et les bateaux en partance. Je sais, alors, que je peux travailler en paix. Le coupable, quel qu'il soit – et je dis bien : quel qu'il soit –, ne m'échappera pas.

« Entre temps, j'ai pu m'affubler d'une moustache postiche, qui me permettra l'incognito. Tout m'invite à ne pas effaroucher la dame, qui du reste paraît aimable. Si elle est coupable, elle finira bien par se trahir. Et si elle ne l'est pas... Ce qui me met d'abord la puce à l'oreille, c'est un grain de beauté qu'elle a sous l'oeil droit. Profitant d'un moment d'inattention de sa part, je l'examine à la loupe, et dès lors je ne doute plus : le grain de beauté est postiche. Que veut dire ce déguisement ? Quel jeu joue la dame ? Serait-elle coupable ? Pourtant, on n'est pas criminelle avec des yeux d'un bleu si pur. (Vous voyez ici, mes enfants, quel rôle joue la psychologie dans une enquête policière.) A tout hasard je fais rechercher le fabricant de ce grain de beauté postiche, et me rends chez lui à la brunante. C'était un piège. Trois bandits déguisés en fabricants de grains de beauté postiches m'attendaient là, qui m'auraient fait un mauvais parti si je n'étais le prestigieux tireur que l'on sait. J'en tue deux sur le coup. Le troisième, avant de mourir, prononce les paroles suivantes : « Mort... aux... pressions... » Paroles incompréhensibles, pensez-vous ? Elles me révélèrent bientôt leur sens caché. Je conclus que le meurtre était un règlement de comptes entre le « gang » des fermetures-éclairs et celui des boutons-pression, qui se livraient depuis quelques mois une lutte sauvage. J'avais trouvé le motif du crime. Il me restait à en découvrir l'auteur.

« Je n'allais pas imaginer que le « gang » des fermetures-éclairs s'était chargé lui-même du meurtre. Avec son astuce habituelle, il avait dû utiliser un ancien usager des boutons-pression, exaspéré de voir lesdits boutons sauter à la moindre respiration. J'inspectai l'antre des faux fabricants de grains de beauté postiches pour y découvrir de nouveaux indices. Des empreintes digitales étaient imprimées sur du beurre. Je les relevai précautionneusement, les comparai à celles que j'avais notées sur le poignet gauche de la victime : elles étaient identiques. Des traces de pas étaient visibles à l'extérieur. J'en fis un moulage, qui se trouva correspondre à l'un de ceux qu'on avait obtenus sur la scène du crime. Je tenais mon coupable !... Le reste du travail appartenait au laboratoire. Il eut tôt fait de m'indiquer la taille, le poids, la couleur des cheveux, les habitudes de vie, ainsi que l'adresse du suspect. Je me rendis subséquemment à son domicile, pourvu d'un mandat d'arrestation.

« Une femme entre deux âges m'ouvrit la porte et m'offrit un whisky. Le whisky avait un petit goût familier. J'examinai la femme. J'avais l'impression de l'avoir déjà vue quelque part. Et tout à coup, j'eus l'intuition la plus formidable de ma carrière : cette femme et ce whisky étaient miens, et le coupable que je cherchais... C'ÉTAIT MOI !

« J'eus, il faut l'avouer, un moment de désarroi. Que faire ? Me passer les menottes aux poignets ? Dans ce cas j'aurais été moi-même prisonnier, et je n'aurais pu me conduire au poste. Reprendre l'enquête sur des bases nouvelles ? Je n'aurais plus la même impartialité, et du reste tous les indices convergeaient vers un seul coupable : moi-même.

« J'en étais là de mes perplexités quand j'appris que la dame avait avoué sa culpabilité. La victime était son mari; elle l'avait tué parce qu'il ne consentait plus à laver son plancher de cuisine. Je conclus dans mon cas à une erreur judiciaire, et n'y pensai plus. »

CINEMA 1955

... Et c'est à ce moment-là, précisément, que Jane Russell me dit :

– You don't love me any more. Tu ne m'aimes plus.

Elle avait la larme à l'oeil, et un décolleté audacieux. Moi, j'étais sur mon quant à soi. Je voyais bien qu'elle essayait de me reconquérir, et un quart d'heure auparavant j'avais promis ma foi à Lana Turner ou June Allyson – je ne me souvenais plus au juste. Cachait-elle un révolver, une épée style empire ou un lance-flammes dans son corsage ? Je ne le savais pas, et n'entrepris pas de m'en assurer. Je fus sauvé de justesse par le metteur en scène, qui choisit tout juste ce moment-là pour un « close-up » de « pin up ». J'étais sorti de l'écran. Gary Cooper, qui se dégourdissait les doigts en tuant des accessoiristes à la cantonnade, accepta de me prendre en croupe, et je m'en fus vers d'autres aventures.

Aventures, c'est bien le mot. Savez-vous que nous trucidâmes, sans forcer notre talent, trente-trois Indiens (la plupart Sioux, quelques-uns Navajos), cinq métis, deux Blancs méchants, trente-deux chevaux (la plupart mâles, quelques-uns femelles), en traversant le désert du Nouveau-Mexique, en plus de rescaper trois diligences, dont trois enfants au berceau ? Nous tuâmes aussi, par inadvertance, deux bons Blancs et trois Indiens douteux, mais nous allions si vite n'est-ce pas... Alan Ladd, qui se promenait par hasard dans les parages, n'en pouvait plus de rage et d'envie. Il tira deux coups de révolver sur le metteur en scène qui en avait vu bien d'autres, son cheval s'emballa et l'entraîna dans un précipice sans fond. On n'entendit plus jamais parler d'Alan Ladd.

Il s'agissait d'aller consoler sa fiancée. On la disait se nommer... comment donc ? Ava Gardner. Mais où la trouver ? L'un affirmait l'avoir vue passer en costume de bain, l'autre prétendait qu'elle était une princesse orientale, un troisième une fille des rues, un quatrième une comtesse italienne. Je me disais bien que le cas de cette – comment donc ? – Ava Gardner n'était pas clair, en enfilant la cinquième rue, à New-York, un soir de brume, de poisse et de danger public. Quarante policiers municipaux et deux chevaliers de la Table ronde m'accompagnaient, à la suggestion de Robert Taylor, alors à l'emploi du F.B.I. Nous entrâmes en trombe dans le réduit d'Al Capone, où le spectacle le plus affreux nous attendait.

Un groupe de bandits à faces de brutes, parmi lesquels on notait le prestigieux Humphrey Bogart, étaient à prendre le thé, servi par nulle autre que Grace Kelly. Je décidai que c'était là une séquence insoutenable. Sans souci des balles qui m'atteignaient les bras, les jambes, voire même le coeur, j'enlevai une Grace Kelly un peu nerveuse à ses ravisseurs et sortis prendre l'air sur le trottoir. Là, je tombai. Avec son tact et sa sympathie habituels, Grace – nous étions dès lors assez intimes pour que je l'appellasse ainsi – m'abreuva de baisers dont le troisième, qui dura deux minutes trente-quatre secondes, réussit à me ranimer. J'étais heureux.

Cependant Jane Russell, revenue de son « close up » et de sa surprise, n'avait pas tardé à prendre l'avion pour se lancer à ma poursuite. Elle me rejoignit à l'hôpital, où Pier Angeli m'administrait des cachets d'aspirine avec un dévouement dont, je l'avoue, toute ma vie je resterai touché. Malheureusement, c'était l'heure des visites, et malgré ma défense expresse on avait laissé entrer quelques amies. Jane Wyman s'était fait passer pour ma mère, June Allyson pour ma soeur, Marilyn Monroe et Arlene Dahl pour des cousines éloignées, Hedy Lamarr avait un bloc-notes de journaliste, et Ann Baxter connaissait très bien le directeur de l'hôpital. C'est à ce moment précis que Jane Russell fit son apparition. Elle était terrible. Je ne retrouvais plus la bonne Jane de notre dernier rendez-vous à Las Vegas, bondissante comme un jeune poulain, ne sachant plus qu'inventer en fait de tracasseries, d'agaceries, de minauderies, de gamineries, pour me faire plaisir. Ah ! quelle belle soirée nous avions passée... Nous montrions les dents aux photographes et notre coeur aux « columnists » – celui de Jane, ainsi que sa banlieue, obtenait un succès mérité –, nous signions des autographes à pleines mains. Nous l'avions bien célébré, notre divorce de la matinée ! Dans les quelques secondes de tête-à-tête que nous laissaient journalistes, photographes, admirateurs, ou bien de quelques jaloux comme Clark Gable et Fernando Llamas, nous nous regardions dans les yeux, nous tenant les mains, et nous disions d'un souffle pressé : « C'est ça, le bonheur. » Nous étions heureux.

Mais peut-on jamais savoir, avec ces natures de feu ? Revenons à l'hôpital, où la bonne Jane métamorphosée en tigresse, sortit d'un sac à main en peau de léopard une mitraillette modèle de poche, avec l'intention apparente de me faire un mauvais parti. Chacune de mes visiteuses, de Marilyn Monroe à Hedy Lamarr, me fit

successivement un rempart de sa poitrine, et tomba frappée à mort, et moi je me disais quelle perte pour Hollywood, mais je n'eus que le temps d'en ranimer deux par mes baisers fougueux et je dus m'enfuir par l'escalier de sauvetage, tellement je croyais à l'importance de ma propre peau. Le temps de dégringoler trois étages, sous les yeux ébahis d'un Burt Lancaster frappé de paralysie, je mis pied dans une chambre du deuxième. Et qu'aperçus-je ? On venait d'y transporter une Elizabeth Taylor exsangue, à la suite d'une affaire de coeur qui avait dégénéré en fluxion de poitrine. Aucun mouvement de surprise ne se manifesta chez elle, et je conclus par devers moi qu'elle attendait ma visite. Toujours est-il qu'adorablement pâle, enveloppée négligemment d'un déshabillé bleu de ciel dont la bretelle gauche glissait d'une épaule langoureuse, elle m'ouvrit les bras. Je n'eus garde de m'y jeter; la fluxion de poitrine, c'est contagieux. D'autant qu'à ce moment précis Ava Gardner pénétrait dans la chambre, précédée d'un amour de toutou évidemment destiné à attirer l'attention. Elle dit : « Hullo », et je compris. Fuyons, me dis-je, les triangles amoureux. Je pris donc la poudre d'escampette. Il n'était que temps.

De retour à Hollywood, j'eus une autre aventure. Me promenant trop près des cages d'animaux de la Warner Brothers, je fus avalé par un serpent python. Je suis actuellement dans son estomac, fort occupé à combattre des sucs gastriques particulièrement virulents; j'ai pris quelques minutes de répit pour vous donner de mes nouvelles. Si vous voulez me donner des vôtres, adressez vos lettres comme suit : Serpent python, aux soins de la compagnie Warner Brothers, à Hollywood. On les fera suivre par la voie normale.

En attendant, je compte toujours sur une indigestion du python.

LA VERITE HISTORIQUE

Messieurs, certains de mes prédécesseurs vous ont enseigné l'histoire du Canada d'une certaine façon. Ce n'était pas la bonne. Il est grand temps, qu'armés des plus récentes méthodes d'investigation scientifique, nous mettions bon ordre à tout cela. Commençons par un petit exemple en apparence insignifiant, la réponse qu'a faite ou, soyons prudent, aurait faite Frontenac aux émissaires de Phipps en 1690 : « Je vous répondrai par la bouche de mes canons. » Phrase bien frappée, propre à susciter les enthousiasmes patriotiques les plus sincères, mais qui n'échappe pas pour autant aux rigueurs de la critique historique. D'abord, qui nous a rapporté ces paroles ? Ou bien ce sont les Jésuites, ou bien ce sont les autres. Quant aux Jésuites, chacun sait qu'ils entretenaient de fort mauvais rapports avec le gouverneur. Ils auraient pu, je ne sais pas, moi, attribuer ces paroles à Frontenac pour démontrer qu'il était un homme sanguinaire, beaucoup plus intéressé à occire les Anglais qu'à les convertir. Quant aux autres témoins, ma foi, je ne vois pas pourquoi je les croirais. L'étude de l'histoire, messieurs, nous apprend à douter des témoignages en apparence les plus candides. Méfions-nous donc, et concluons que la déclaration de Frontenac est peut-être apocryphe. Ainsi, nous aurons la certitude de ne pas nous tromper. Telle est l'exigence de la critique historique.

Mais il est temps d'abandonner l'aspect négatif de la question, pour aborder son aspect positif. Qu'est-ce, en fait, qui s'est passé à Québec en 1690 ? Une chose, du moins, est sûre : Phipps était passionnément amoureux de Madeleine de Verchères, alors emprisonnée dans les cachots du gouverneur pour le meurtre de quelques Indiens. Il faut la comprendre, cette fille. Depuis certain événement que l'on sait, elle ne pouvait rencontrer un indigène sans porter instinctivement la main à son mousquet. Bonne fille, d'ailleurs, la Madeleine, mais avec sa névrose de mousquet, elle était en train de faire disparaître à jamais l'industrie des calumets de paix. Donc, on l'emprisonne. Je tiens le fait d'un cousin du grand-père de mon frère de la main gauche, lequel avait connu dans sa jeunesse un métis dont le père faisait de l'exploration en chasse-galerie à l'époque où Madeleine se fit coffrer. J'ai retrouvé les mocassins du vieux dans une boutique de la rue Craig, c'est

vous dire si je suis au courant. Ça me fait des pantoufles bien confortables. Donc, le père du métis était ami comme ça avec le chef huron Adirondak, vous vous souvenez, celui qui avait scalpé Dollard au Long-Sault. Un rude homme, l'Adirondak. Un peu porté sur l'eau-de-vie, mais toujours le coeur sur la main – de préférence celui des autres, bien entendu, on est sauvage ou on ne l'est pas. Et puis, quand il disait : Hug ! on savait à quoi s'en tenir, attention à vos perruques. Tenez, c'est pour ça que les gouverneurs et les généraux de la Nouvelle-France portaient tous des perruques détachables, il y avait moins de risques. Pendant les négociations, autour d'un bon petit feu, l'eau-de-vie aidant, il y avait toujours un sauvage pour faire le tour des perruques, histoire de voir si elles tenaient bien. Quand elles résistaient, il s'impatientait, le pauvre homme, on le comprend.

Donc, Adirondak n'aimait pas Frontenac. Affaire de tempérament, ils avaient le même. Deux bilieux, vaut mieux pas mettre ça face à face. Frontenac avait fait de l'oeil à la squaw d'Adirondak, simple question d'être poli, mais le mari s'était fait des idées, là-dessus les Indiens sont comme vous et moi. Croyez-vous que notre chef indien ait sauté subito presto sur le gouverneur ? Pas si bête, l'Adirondak; bilieux, mais pas dénué de stratégie. Hug ! j'attends mon heure, pensa-t-il, et il eut raison, parce que trois mois plus tard, qu'est-ce qu'il aperçoit dans les bois, en chassant le bison ? Avant de vous le dire, il faut préciser qu'il s'agissait des bois de la Nouvelle-Angleterre, où Madeleine de Verchères faisait régulièrement de longues marches de santé, et la chasse à l'Indien n'y était pas interdite. Eh bien, oui, voilà la Madeleine au bras d'un certain M. Phipps, et que je te regarde dans le blanc des yeux, et que je te vole un petit baiser sur la joue gauche, et que je te chatouille en dessous du nez, et que je... Enfin, vous êtes assez vieux pour connaître la vie. Hug ! pensa Adirondak, il y a de la poudre à mousquet là-dessous, et il n'avait pas tort. De la poudre à mousquet, et même de la poudre à canon, car c'étaient de beaux canons de 78 que braquait M. Phipps sur la ville de Québec un beau matin de 1690, parmi les pépiements des petits oiseaux, dans ce beau paysage où, comme dit Louis Fréchette, « l'inconnu trônait dans sa gloire première ». Soit dit en passant, laissez-vous pas énerver par les grands mots du Louis, il veut simplement dire que le Château Frontenac n'était pas encore construit. Autre petite précision historique qu'il ne faut pas ou-

blier : le Château n'a pas été construit en l'honneur de M. de Frontenac, comme on l'a dit souvent, mais en souvenir d'une marque de bière qui a connu son moment de faveur. J'en ai bu moi-même, c'est vous dire si je suis au courant.

Donc voilà notre amiral Phipps devant Québec, avec ses bateaux, ses soldats, ses drapeaux, ses canons, ah ! c'était beau, bien décidé à faire libérer Madeleine de Verchères. Je ne sais pas si vous avez vu le film *The Bloodhound Pirate*, il y avait une scène comme ça, j'ai manqué pleurer. Phipps, monsieur poli, envoie de ses soldats porter un message à Frontenac, à savoir qu'il devait libérer la Madeleine avec les honneurs dus à son rang et sans amende, mais voilà-t-il pas que le gouverneur le prend de haut : « Je vous répondrai par la bouche de mes canons », qu'il dit, ou quelque chose d'approchant. C'était pas une réponse à faire, si vous permettez. Alors on se canarde, on se bombarde, ça tombe comme des mouches, il y en a un qui se jette à la nage par Louis Fréchette, on se vole des drapeaux, enfin le grand spectacle avec figuration locale. Pendant tout ce temps-là, Adirondak n'était pas loin. Hug ! qu'il se disait, voilà ma chance. Je vais indiquer à M. Phipps le couloir souterrain qui conduit au centre de la ville, et on verra ce qu'on verra ! Je vous laisse à penser, messieurs, ce que serait devenue l'histoire du Canada, si ce diable d'Adirondak avait réalisé son plan.

Heureusement, quelqu'un — je ne l'évoque pas sans une larme de reconnaissance — veillait au grain. Comme Adirondak s'engageait sur le sentier de la trahison, le chanoine Groulx l'aperçut, prit son mousquet, visa au front. Après quoi, tranquillement, comme si de rien n'était, le bon abbé se mit à écrire les deux derniers volumes de son histoire du Canada.

UN FRANÇAIS ET UN QUÉBÉCOIS DÉNONCENT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

DEUX TEXTES
ANCIENS
DE 1793 ET 1799

I. Contexte général de l'époque.

Présent au monde, le Québec a été le premier pays à être mis au contact des idées démocratiques véhiculées par la Révolution américaine. Dès 1774, nous allions apprendre notre première leçon de droit politique et constitutionnel dans la petite brochure de propagande distribuée par le Congrès américain et intitulée « Lettre adressée aux habitants de la province de Québec, di-devant le Canada, de la part du Congrès Général de l'Amérique Septentrionale, tenu à Philadelphie. » [1]

Des appels constants furent adressés aux Québécois de langue française, les priant de s'unir avec les colonies britanniques de l'Amérique et d'éviter ainsi un isolement qualifié de néfaste pour l'avenir. Oeuvrant pour la cause américaine, de nombreux Français interviendront dans le même sens. Ainsi Lafayette, D'Estaing [2] demandent au Québec de se joindre et de jouir des changements qui surviendront dans l'évolution de la civilisation de l'Atlantique-Nord. Poursuivant plus loin cette conquête démocratique, la France révolutionnaire, par l'entremise de Genêt, demande même aux Québécois de se prévaloir du droit d'un peuple à s'autodéterminer [3].

Plusieurs raisons ont permis un refus global de ce vent de liberté. Les nouveaux maîtres londoniens voient très mal ce flirt dangereux auprès de la nouvelle colonie conquise à si grand prix. Il faut un lien de dépendance très étroit et une surveillance efficace. A tous les niveaux, la vie collective de la société québécoise est passée au tamis de la censure, en particulier tout ce qui concerne les relations

1. Imprimée et publiée par ordre du Congrès, à Philadelphie, de l'Imprimerie de Fleury Mesplet, M.DCC.LXXIV. 18 p.
2. On trouvera les déclarations adressées aux Québécois par La Fayette et d'Estaing dans Gustave Lanctôt, *Le Canada et la Révolution américaine, 1774-1783* (Montréal, Beauchemin, 1965), pp. 309-315.
3. Michel Brunet, « La Révolution française sur les rives du Saint-Laurent », *Revue d'Histoire de l'Amérique Française*, Tome XI, No 2 (septembre 1957), pp. 155-162.

avec la France, plus dangereuses en soi. Les échanges, quels qu'ils soient, hommes, marchandises, journaux... sont rigoureusement surveillés. Les journaux français sont même arrêtés à la frontière comme objet de contrebande, ce qui, évidemment, force les Québécois à voir les événements à travers la censure gouvernementale. [4]

Depuis 1763, cependant, l'élite coloniale britannique et une partie de l'élite française du Québec connaissent et lisent les oeuvres littéraires et philosophiques de l'époque. Les idées circulent et l'influence de Voltaire est loin d'être un facteur négligeable, rendant même ces élites imperméables sinon réfractaires aux préceptes de l'Eglise.

Evidemment, il faut reconnaître un fait : la guerre oppose la France et l'Angleterre depuis 1793 et se déroulera presque sans interruption jusqu'en 1815. La censure devient donc inévitable. C'est pourquoi, elle s'exerce d'abord au niveau des compte-rendus des événements politiques internationaux. Ainsi, de la France de la Révolution, du Directoire, du Consulat... les Québécois n'auront qu'une image tronquée [5]. Par ailleurs, dès 1793, ce qui contribue à la montrer sous un jour défavorable est largement imprimé et distribué : cinq brochures de ce genre sont imprimées à Québec de 1793 à 1800 [6].

---

4. J.-Edmond Roy, *Napoléon au Canada*, (Ottawa, Société Royale du Canada, 1912), p. 81.

5. Idem, p. 81. Les Québécois ont ignoré longtemps les victoires de Napoléon Bonaparte en Europe. Ils ont connu cet homme pour la première fois lors de sa défaite navale d'Aboukir en 1798. La Gazette de Québec le dépeindra par la suite comme un tyran, un usurpateur...

6. Outre les deux brochures ci-jointes, nous trouvons :

   L'Exemple de la France. *Avis à la Grande Bretagne.* Seconde Edition. Par Arthur Young, écr., F.R.S. *Québec : Imprimé par Jean Neilson, No 3, rue de La Montagne,* 1794. 149 p.

   Avis au Canada à l'occasion de la crise importante actuelle, contenant une relation fidèle d'un nombre de cruautés inouïes, commises depuis la Révolution Française, par les personnes qui exercent actuellement les pouvoirs de gouvernement en France et par leurs adhérents, par un Canadien, etc., etc. Québec : Imprimé à la nouvelle imprimerie, rue des Jardins, 1798. 49 p.

Quant à l'Eglise catholique québécoise, sa réaction est spontanée : un réflexe naturel d'autodéfense l'incite à se protéger et à protéger ses ouailles de cette France infernale et impie. L'opposition systématique entre la nouvelle et l'ancienne mère-patrie provoque une distorsion dans la façon de voir l'une et l'autre. Celle-ci, la France, n'est maintenant appréciée qu'à travers celle-là, l'Angleterre. Certains jugent la France du présent et du passé à travers ses chefs les plus extrémistes. Face à la France révolutionnaire et anarchique, l'Angleterre apparaît d'autant plus être la seule dépositaire des libertés individuelles et démocratiques. Assez paradoxalement, un des clercs les plus influents du début du 19è siècle, Mgr Plessis, va chercher allié et appui auprès de l'Angleterre protestante, schismatique et persécutrice des catholiques [7]. Une telle volte-face peut s'expliquer.

En effet, l'Angleterre, malgré la Conquête, maintient nos lois civiles françaises, notre langue et nos principales institutions religieuses. De plus, durant la décennie 1790-1800, elle accueille généreusement sur son sol 5,000 prêtres exilés et entend même en envoyer quelques-uns au Québec [8], où le clergé, compte tenu de la hausse démographique, n'est guère plus nombreux qu'en 1766. Tant de magnanimités appellent reconnaissance : Mgr Plessis y répondra sans hésitations.

C'est donc à cette époque qu'il faut situer un phénomène important de notre histoire : la naissance du mythe de la conquête anglaise « bienfait providentiel » [9].

Journal de ce qui s'est passé à la Tour du Temple, pendant la captivité de Louis XVI, roi de France. Par M. Cléry, valet de chambre du roi. *Québec, imprimé à la Nouvelle Imprimerie,* 1799. 67 p.

(Le même *Journal* avait été imprimé en 1798 chez John Neilson, avec le même format et le même nombre de pages. Il en existe donc deux éditions canadiennes).

7. Il va sans dire que Mgr Plessis modifiera son attitude par la suite, particulièrement dans ses luttes l'opposant au gouverneur Craig.

8. Il en viendra une quarantaine. Les premiers arrivent au Québec en mars 1793.

9. Le Chanoine Lionel Groulx a consacré une critique très exhaustive à cette question : la Providence et la conquête anglaise de la Nouvelle-France dans *Notre maître le passé,* (Troisième Série, Montréal, Granger, 1944), pp. 123-164.

II. Deux points de vue.
Deux attitudes. Deux textes.

Le premier texte présenté ci-après illustre bien l'impression que beaucoup de Québécois de cette époque vont garder de la déchéance française et de la grandeur britannique. En effet, l'auteur affirme que « la générosité anglaise a surpassé pour nous tous les modèles de bienfaisance que toutes les nations ensemble auraient pu lui offrir » [10] et ajoute plus loin : « Qu'il soit béni ce peuple ! Le ciel l'avait choisi pour réparer les droits de la nature et de l'humanité outragées » [11]. Impression à laquelle Londres se montre très favorable et veille à entretenir. L'auteur en est Mgr Jean-François de La Marche, évêque du diocèse breton de Saint-Pol-de-Léon [12].

Cet exilé s'occupe activement d'aider les prêtres français chassés par des décrets auxquels ils ne peuvent obéir sans apostasier. Heureusement pour eux, ils peuvent trouver refuge en Angleterre puisque depuis 1791, le bill de tolérance envers les catholiques a été adopté. La Lettre de M. l'Evêque de Léon aux ecclésiastiques paraît la première fois à Québec à l'imprimerie de John Neilson, dans le Quebec Magazine [13], puis en tiré à part dont l'original ci-joint.

---

10. *Lettre de M. l'Evêque de Léon aux ecclésiastiques français réfugiés en Angleterre,* (Québec, Jean Neilson, 1793), p. 5.
11. Idem, p. 7.
12. Petite ville du Finistère actuel (Bretagne) à un kilomètre de la Manche. Le diocèse de Léon est supprimé en 1790 et le dernier évêque fut Mgr de La Marche. Celui-ci est né le 4 juillet 1729 à Ergué-Gabéric, gros bourg de la campagne quimpéroise, il est ordonné prêtre le 6 avril 1756 et élevé à l'épiscopat de St-Pol en 1772. Sommé de comparaître devant un tribunal durant la Révolution, il traverse en Angleterre le 3 mars 1791 d'où il s'occupera activement de recevoir les prêtres exilés. Il sera aidé dans sa tâche par deux protecteurs anglais, Madame Silburne et Edmund Burke. Il sera alors connu comme le Vincent de Paul de l'émigration. Il est mort en novembre 1806.
13. Lionel Groulx, *Notre maître le passé,* (Troisième série, Montréal, Granger, 1944), p. 140.

Le second texte est l'oeuvre d'un prêtre de chez nous, Mgr Plessis [14]. Il s'agit en fait d'un discours politique prononcé à l'Eglise cathédrale de Québec le 10 janvier 1799 à l'occasion de la victoire remportée par les forces navales de Sa Majesté Britannique. Ce combat eut lieu dans la Méditerrannée, les 1 et 2 août 1798; la flotte française fut décimée.

La défaite française de la bataille d'Aboukir eut lieu le 2 août 1798, dans la rade du même nom, sur les côtes de l'Egypte, où l'escadre française de l'amiral Brueys d'Aigaïlliers fut surprise au mouillage et détruite par celle de Nelson [15]. Défaite de taille pour Napoléon puisqu'elle permet à l'Angleterre de reprendre en main l'Egypte et de contrôler tout le commerce maritime vers le Moyen et l'Extrême-Orient, en particulier l'Inde et la Chine. La nouvelle est connue au Bas-Canada en décembre 1798. Le 22 du même mois, le gouverneur Prescott fait aussitôt afficher aux portes des églises une proclamation ordonnant que le 10 janvier 1799 soit fixé comme un jour d'action de grâces et commémoré par une messe solennelle. Il veut par là, écrit-il, en imposer au peuple et lui démontrer la valeur de l'Angleterre [16]. Il rencontre Mgr Plessis, coadjuteur de l'évêque de Québec. Celui-ci, Mgr Denault, réside alors à Longueuil. Consulté par Mgr Plessis, il lui adresse aussitôt un mandement très laconique recommandant un simple Te Deum pour le 10 janvier. Pressé par la demande explicite du gouverneur, Mgr Plessis confère avec MM. Gravé et Desjardins. Les trois prêtres décident de conserver le mandement mais de substituer les

14. Né à Montréal le 3 mars 1763, ordonné prêtre en 1786, il est promu à la cure de la cathédrale de Québec en 1792. Mgr Denault le choisit pour coadjuteur le 6 septembre 1797. Mgr Plessis devient titulaire de l'évêché le 17 janvier 1807. Il meurt à Québec le 4 décembre 1825.

15. Nelson (1758-1805). Commandant de l'escadre chargée de surveiller la flotte française de Toulon. Celle-ci réussit à partir inaperçue vers l'Egypte, mais est détruite à Aboukir. Cette victoire valut à Nelson d'être élevé à la pairie. Mort au large du Cap Trafalgar lors de la bataille du même nom en 1805.

16. J.-Edmond Roy, *Napoléon au Canada.* (Ottawa, Société Royale du Canada, 1912), p. 72.

articles 1 et 2 de l'ordonnance par les quatre articles rédigés par Mgr Plessis. Enfin, ce dernier développe son propre projet de mandement dans son sermon-discours du 10 janvier [17].

Dans ce discours, l'auteur trace un double parallèle très partial en faveur du régime britannique. Un premier entre les deux administrations française et anglaise en Nouvelle-France. Un second entre la France et l'Angleterre à la fin du XVIIIè siècle, au point de vue politique, intellectuel... etc. Le discours comprend trois points : le premier démontre comment la révolution française a été rapide, conquérante, sanguinaire, parricide, sacrilège; le deuxième entend prouver que le dessein de la Providence a voulu, par ce brillant succès naval, récompenser la générosité britannique; et donc, le troisième point n'existe que pour avantager un gouvernement colonial si respectueux des libertés humaines. Il n'y a plus, en conclusion, qu'à se réjouir « de ce glorieux événement. Tout ce qui affaiblit la France, tend à l'éloigner de nous. Tout ce qui l'en éloigne, assure nos vies, notre liberté, notre repos, nos propriétés, notre culte, notre bonheur. » [18]

Jusqu'à quel point le discours de Mgr Plessis est-il représentatif du pouvoir civil ou du pouvoir religieux ? Le clergé a-t-il d'ailleurs une pensée monolithique ? Vu l'importance de l'événement, pourquoi le gouverneur ne s'est-il pas d'abord adressé à la plus haute autorité ecclésiastique, en l'occurrence Mgr Denault ? Un tel loyalisme britannique, de dire le chanoine Groulx, heurte le sentiment populaire [19]. Mgr Plessis en a sûrement conscience lorsqu'il prononce l'oraison funèbre de Mgr Briand en juin 1794 : « Néanmoins, lorsque nous vous exposons quelquefois vos obligations [. . .] vous nous accusez de vues intéressées et politiques, et croyez que nous

17. Lionel Groulx, *Notre Maître le passé*, (Montréal, Granger, 1944), pp. 141-142.

18. *Discours à l'occasion de la victoire remportée par les forces navales de S.M.B., dans la Méditerranée . . .*, (Québec, imprimé au profit des pauvres de la paroisse, et se vend à l'imprimerie, 1799), p. 24.

19. Lionel Groulx, *Histoire du Canada français depuis la découverte. Tome II, le Régime britannique au Canada*, (4è édition, 3è tirage; Montréal, Fides, 1967), p. 96.

passons les bornes de notre ministère. [...]. Cessez donc de vouloir nous imposer silence; car nonobstant vos reproches, nous ne cesserons de vous le redire : soyez sujets fidèles, ou renoncez au titre de chrétiens. » [20]

Une hypothèse fort intéressante pour la compréhension de notre histoire resterait à approfondir : le discours de Mgr Plessis et le contexte de censure de l'époque ne consacrent-t-ils pas définitivement la rupture avec la France et ne placent-ils pas désormais le Québec derrière une muraille étanche toute aussi rassurante pour l'Eglise et le pouvoir civil ? Ne peut-on voir en cela une victoire réactionnaire à ce souffle dangereux de liberté qui anime le Québec depuis 1774 ? Est-ce la cristallisation de la pensée des nouvelles générations de Québécois durant le XIXè siècle ? L'impact de la révolution, ressenti et diffusé par ces deux évêques, prédispose-t-il pour l'avenir une collectivité à préférer la paix sociale plutôt que l'incertitude du lendemain ? A se refermer sur soi plutôt que de vivre en relation avec le monde ?

YVON-ANDRÉ LACROIX
Historien-bibliothécaire
Bibliothèque Nationale du Québec.

Montréal, le 4 mai 1970.

20. L.O. David, *Monseigneur Joseph-Octave Plessis, premier archevêque de Québec,* (deuxième édition revue, corrigée et considérablement augmentée; Montréal, Librairie Saint-Joseph, Cadieux & Delorme, 1883). pp. 66-67.

BIBLIOGRAPHIE

BRUNET, Michel. « La révolution française sur les rives du Saint-Laurent », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, XI (septembre 1957), pp. 155-162.

CARON, Ivanhoë. « Mgr Joseph-Octave Plessis », *Le Canada français*, XXVII (décembre 1939), pp. 309-320. (Publication de l'Université Laval.)

CARON, Ivanhoë. *Monseigneur Joseph-Octave Plessis.* Ottawa, Société Royale du Canada, 1937-1938. Mémoires de la Société Royale du Canada. Troisième série, 1937-.....

CHAPAIS, Thomas. *Cours d'histoire du Canada.* Tome II, 1791-1814. Montréal, Valiquette, 1919, pp. 85-128.

DAVID, L.O. *Monseigneur Joseph-Octave Plessis, premier archevêque de Québec.* Deuxième édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Montréal, Librairie Saint-Joseph, Cadieux & Delorme, 1883. 112 p.

DIONNE, N.-E. *Les ecclésiastiques et les royalistes français réfugiés au Canada à l'époque de la révolution 1791-1802.* Québec, 1905. XIV-447 p.

Discours à l'occasion de la victoire remportée par les forces navales de S.M.B. dans la Méditerranée, les 1 et 2 août 1798, prononcé dans l'église cathédrale de Québec, le 10 janvier 1799, par Messire J.O. Plessis, curé de Québec, Co-adjuteur élu et Vicaire-Général du Diocèse, précédé du Mandement de Mgr l'illustrissime et révérendissime F. Evêque de Québec. A Québec, imprimé au profit des pauvres de la paroisse, et se vend à l'Imprimerie, 1799, 26 p.

Idem. Québec, Dussault & Proulx, 1905. 25 p. (réimpression).

FERLAND, J.-B.-A. *Mgr Joseph-Octave Plessis, évêque de Québec.* Québec, Léger Brousseau, 1878. 288 p.

GROULX, Lionel. *Notre maître, le passé.* Troisième série. Montréal, Granger, 1944. 318 p.

KERBIRIOU, Louis. *Jean-François de la Marche, évêque-comte de Léon (1729-1806). Etude sur un diocèse breton et sur l'émigration.* Quimper, LeGoaziou, Paris, A. Picard, 1924. XXIV-625 p.

Lettre de M. L'Evêque de Léon aux ecclésiastiques français réfugiés en Angleterre. Québec, Imprimerie de Jean Neilson, 1793. 18 p.

Lettre pastorale et ordonnance de M. l'Evêque de Léon, au clergé séculier et régulier, et à tous les fidèles de son diocèse. Londres, J.P. Coghlan, 1791. 33 p.

MARION, Séraphin. *Les lettres canadiennes d'autrefois.* Tome III. Hull, Editions « L'Eclair », Ottawa, Editions de l'Université, 1942. 202 p.

ROY, J.-Edmond, *Napoléon au Canada.* Ottawa, Société Royale du Canada, 1912. Mémoires de la Société Royale du Canada. Troisième Série, 1911, volume V, section I. pp. 69-117.

TETU, H. et C.-O. GAGNON. *Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec.* Volume 3, Québec, Côté, 1888.

TETU, Henri. *Biographies de Monseigneur de Laval et de Monseigneur Plessis, évêques de Québec.* Montréal, Beauchemin, 1925.

TRUDEL, Marcel. *L'influence de Voltaire au Canada.* Tome I, de 1760 à 1850. Montréal, Fides, 1945. 221 p.

N.B. Les deux exemplaires originaux qui ont servi à la réimpression intégrale des deux textes présentés se trouvent à la Bibliothèque Nationale du Québec, à Montréal. De même pour tous les volumes inclus dans la bibliographie et les notes infrapaginales.

INC
920.14
L161Le5

LETTRE

DE

M. L'Evêque de Leon

AUX

ECCLESISATIQUES FRANÇAIS

Réfugiés en Angleterre.

A QUEBEC:
De l'Imprimerie de *JEAN NEILSON*,
N° 3 *Rue la Montagne.*

M.DCC.XCIII.

LETTRE.

MESSIEURS,

DEPOSITAIRE de tous les ſentimens qu'a excités dans vous la généroſité de la Nation Anglaiſe, je n'ai pas attendu, juſqu'à ce jour pour remplir l'honorable commiſſion dont vous m'aviez chargé. Chaque fois que j'ai pu voir ces hommes précieux, par leſquels cette nation ſi magnifique à votre égard, diſpenſe ſes bienfaits, j'ai eſſayé de rendre l'admiration et les tranſports que la reconnoiſſance vous inſpire, et dont vos inſtances me faiſoient un devoir d'être l'interprête.

JE n'ai pu rendre que foiblement ce que mon cœur ſentoit comme le vôtre ; et vos nouvelles inſtances m'avertiſſent qu'il faut à votre gratitude un témoignage plus étendu et plus éclatant. Que ne m'eſt-il donné de ſatisfaire plus dignement un ſi juſte déſir? mais à cette impuiſſance que la grandeur du bienfait rendra ſi excuſable, ſouffrez que je ſupplée en épanchant dans votre cœur ces mêmes ſentimens qu'il m'a été ſi doux de vous voir tant de fois dépoſer dans le mien.

C'EST avec vous mêmes, Meſſieurs, que je viens m'entretenir de cet accueil qui vous conſole, de cette protection qui vous raſſure, de ces bienfaits qui vous étonnent. La dette qu'ils vous impoſent,

(4)

n'eſt pas de celles que vous puiſſiez acquitter par vos propres moyens; mais la religion vous offre ſes reſſources. Notre Dieu peut ſe charger du bonheur d'un peuple qui fait tant pour le vôtre. La cauſe de nos maux, de notre exil n'eſt-elle pas la ſienne? N'a-t-il pas dit à ſes diſciples qne ceux qui les reçoivent, le reçoivent lui-même, et qu'il prendra ſur lui la récompenſe? Quels ne ſont donc pas vos titres pour appeller ſes bénédictions ſur vos bienfaiteurs?

Ce ne fut point pour les richeſſes de la terre que nous oppoſâmes des obſtacles aux auteurs de nos révolutions; nos ſacrifices étonnerent même ceux qui ſe montroient plus jaloux de l'or du temple: ils ſuffiſoient pour épargner de grands malheurs à nos concitoyens. Si nous fîmes parler nos loix antiques et nos premiers ſermens en faveur du monarque et du gouvernement, ne nous vit-on pas prêts à ſacrifier au bonheur du peuple, nos diſtinctions, nos privilèges et tous nos intérèts perſonnels? mais l'erreur menaça de s'introduire dans le ſanctuaire: nos fortunes, nos vies même furent miſes au prix de l'apoſtaſie et du parjure. Ce fut alors, Meſſieurs, que ſe montrerent votre fermeté et votre conſtance; ce fut alors que les perſécutions, l'exil, et les ſupplices vous trouverent inébranlables dans la loi et les dogmes du Dieu que nous ſervons. Ce ſont ſes prêtres, ſes confeſſeurs, ſes pontiſes, que la Nation Anglaiſe accueille, protége et ſoutient. C'eſt pour la gloire même de ce Dieu que tout nous autoriſe à implorer ſes bontés, ſa puiſſance pour nos inſignes bienfaiteurs.

C'est

(5)

C'EST auſſi dans cette confiance, que je viens vous inviter à réunir vos vœux, afin que leur concours attire les bénédictions de notre Dieu ſur ce peuple ſi grand, ſi magnifique, qui nous a fait retrouver près de lui ces ſecours, ces douceurs et cette liberté dont une patrie, hélas! plus malheureuſe encore dans ſes égaremens qu'impitoyable dans ſes rigueurs, ne nous permettoit plus de jouir dans ſon ſein.

QU'ILS ſeront et fervens et ſincères ces vœux, ſi leur ardeur égale les ſervices que nous avons reçus! nos malheurs n'avoient point eu d'exemple dans l'hiſtoire des ſiécles; la généroſité Anglaiſe a ſurpaſſé pour nous tous les modéles de bienfaiſance que toutes les nations enſemble auroient pu lui offrir.

MAIS pour ſentir tout le prix de ſes bienfaits, ne perdons pas de vue tous les malheurs qui les ont précédés.

NOTRE religion ſainte violée dans ſes principes, nos autels dépouillés, nos temples et tout le patrimoine de l'égliſe livrés à des mains mercenaires, au vol, au brigandage; les vaſes précieux, le ſaint des ſaints profanés par les plus révoltants ſacriléges; au milieu des décrets dériſoires de la plus abſolue liberté des cultes religieux, le culte de nos peres ſeul exclu par le fait de toute protection publique, et le moindre concours à nos auguſtes ſacrifices et à nos catacombes, expoſant les fidèles aux fouets, au glaive des brigands! Quel homme êut

(6)

pu ſe perſuader que ce n'étoit encore là que le commencement de nos malheurs? Votre conſtance en triomphoit; vous reſpiriez encore; et votre zéle, votre fidélité, au milieu de ces perſécutions, donnoient un nouveau luſtre à cette religion ſainte dont l'impie avoit juré la ruine. Le tems de ſes fureurs les plus atroces arrive, ſa puiſſance eſt déſormais ſans frein, et il peut ſe montrer impunément féroce. Il a ſçu préparer ſes victimes. Nos freres ſont entaſſés dans les cachots; les temples même du Seigneur ſont transformés en vaſtes priſons pour ſes prêtres; l'univers inſtruit de leur maſſacre frémira longtems de ces horreurs.

Heureux et mille fois heureux, ceux de nos freres dont la conſtance fut alors couronnée! Ils offrirent leur ſang pour leurs bourreaux; dans le ſéjour des ſaints, auprès de l'éternel, ils invoquent aujourd-hui ſa clémence pour leur malheureuſe patrie. Le ciel vous deſtinoit d'autres combats. Vos bourreaux ſembloient s'être laſſés, et les dominateurs du jour crurent vos faire grace en vous banniſſant de votre patrie.

Que votre ſort en ce moment, Meſſieurs, fit naître dans nos cœurs, de troubles, d'inquiétudes! Avant ces grands combats, avant ces proſcriptions qui feront à jamais votre gloire, notre exil avoit dévancé le vôtre, et nous y reſpirions ſur nos propres dangers. Mais qui pouvoit encore nous raſſurer pour vous? Nous vous voïons errans et fugitifs, livrés à tout ce que la détreſſe et l'exil ont de plus rigoureux; nous pouvons vous le dire en face

du

(7)

du Seigneur, nos propres déſaſtres en ce moment, nous parûrent légers. Nous ne reſſentions plus nos maux auprès des vôtres. Depuis long-tems la nation Anglaiſe avoit acquis des droits ſur notre cœur par ſa conſolante ſenſibilité, et ſur notre gratitude par ſes offres généreuſes; mais nous ne connoiſſions pas encore toute l'étendue de la munificence de ce peuple qui nous avoit accueillis avec tant de bonté. Qu'il ſoit béni ce peuple! Le ciel l'avoit choiſi pour réparer les droits de la nature et de l'humanité outragées. Dans nos tems de puiſſance et de gloire, il diſputa à nos pères, toujours par de ſanglans combats et ſouvent par des victoires, l'empire des deux mers; il nous montre aujourd'hui qu'il eſt des triomphes plus précieux pour lui. Ses ports vous ſont ouverts. Vous n'avez pas à craindre de vous dire étrangers; vous êtes malheureux; à ce titre, il n'eſt plus d'étrangers pour l'Anglais. Il ſera votre frere. Votre multitude vous effraye vous mêmes. L'Anglais la voit ſans s'étonner. Si jamais il s'eſt applaudi de l'immenſité de ſes reſſources, c'eſt en voyant le grand nombre des malheureux qu'il peut ſoulager.

Dans le tems même d'une guerre opiniâtre entre les deux nations, il a ſu étonner l'univers par une ſouſcription publiquement ouverte en faveur des ſoldats, des chevaliers Français dont le ſort des combats a fait ſes priſonniers. Il les avoit vaincus; ils ne ſont plus pour lui que des hommes à conſerver; et ſes captifs, à force de bienfaits, ſe croient déſormais ſes concitoiens. Quel augure pour vous, Meſ-

(8)

Meſſieurs, dans qui il voit à ſecourir, non pas des ennemis vaincus, mais des hommes victimes de leur devoir, de leur conſtance !

Aussi, dès qu'un fatal décret vint lui apprendre quel vaſte champ votre exil ouvre à ſa bienfaiſance, avec quel empreſſement, on le vit ſe porter à ces ſouſcriptions, qui dans ces régions d'humanité, ne tromperent jamais l'eſpoir des malheureux. Alors toutes les fortunes de cette nation puiſſante ſemblerent devenir les vôtres, ou celles des laïcs Français compagnons de nos déſaſtres. Alors ces vaiſſeaux chargés de dépoſer dans cette iſle des milliers d'exilés, purent aller redire à nos perſécuteurs qu'autant ils ajoutoient à l'hiſtoire de la férocité, autant le peuple Anglais ajoutoit à l'hiſtoire de la bienfaiſance; que, s'il étoit chez eux, des comités dont le nom ſeul effraie la nature, il en étoit ici dont le nom l'attendrit, et répare ſa gloire.

Oui, Meſſieurs, Dieu a partagé pour vous, en quelque ſorte, le ſoin de juſtifier ſa parole divine, avec vos nombreux bienfaîteurs. Par eux il peut vous dire, comme à ſes apôtres: *lorſque je vous ai envoyés ſans bâtons, ſans chauſſûres au milieu des nations, avez vous manqué de quelque choſe* * ? Par eux il vous a dit: *Ne vous mettez en peine ni de la main chargée de vous vêtir ni de celle qui doit vous nourrir* †. Qui de vous en effet pourra lui reprocher d'avoir manqué à ſes promeſſes auprès de la nation

* Luc. c. 22. v. 35.

† Matth. c. 6. v. 25.

(9)

nation qui vous accueille? Juſques dans vos infirmités et dans vos maladies, quelles mains bienfaiſantes ne ſe ſont pas montrées! Des hommes généreux comme leurs freres, mais plus experts à ſoulager vos maux, ſont accourus auprès de votre lit; et tout le prix de leur ſcience utile, et la plus douce, la ſeule récompenſe de leur cœur, a été le plaiſir de vous rendre à la vie. Mais pouviez-vous ſurtout trouver une image plus parfaite de tendres ſoins de la providence, que dans ce comité ſi reſpectable, journellement occupé de vos beſoins?

Qu'il ſoit donc glorifié, qu'il ſoit béni, ce Dieu qui dans notre détreſſe, s'eſt plu à nous montrer une nation entiére, l'inſtrument de ſes bontés! Car, Meſſieurs, qui de vous, en abordant, d'une terre, partout teinte du ſang de ſes victimes, dans cette région hoſpitaliére, n'y a pas rencontré des hommes empreſſés à l'accuillir, à eſſuyer ſes larmes? qui de vous n'a pas vu celles de la tendreſſe et de l'humanité couler des yeux de ce peuple ſenſible, au récit de vos maux?

S'il nous etoit donné de retracer ici tous les traits touchans de bienfaiſance dont chacun a été l'objet, quel tableau conſolant nous aurions à vous offrir! partout, dans les ports, dans les villes, dans les campagnes, dans les iſles, et dans la capitale, tous les citoyens ſe diſputant d'ardeur, pour ſoulager des colonies d'exilés! partout, cet accueil de la fraternité, des cœurs ſenſibles, qui ſemblent recevoir le ſervice plus encore que le rendre! ſouvent encore cette main qui ſe cache alors même qu'elle

donne

(10)

donne le plus, ou qui ſe plaint qu'on lui cache des maux, et qu'on la prive du plaiſir de les ſoulager! et cet empreſſement, ces attentions, cette généroſité, dans toute une nation, dans toutes les claſſes qui la compoſent, dans ces corporations, dans ſes maiſons deville, dans ſes univerſités, dans ſes collèges, dans les palais des riches, dans les maiſons du citoyen aiſé, juſque dans l'humble habitation du pauvre* ! Quel ſpectacle, Meſſieurs, et quelle gloire pour le peuple qui le donne! Mais

---

* On pourroit citer ici un très grand nombre de ces petites anecdotes qui, toutes, démontrent la ſenſibilité du peuple Anglais, de la partie même de ce peuple la moins riche, la moins aiſée. Qu'il nous ſoit au moins permis de révéler les faits ſuivants.

Quelques prêtres Français s'adreſſoient pour leurs proviſions, à une pauvre marchande de légumes; elle leur donna diverſes fois ce qu'ils vouloient acheter; ces prêtres la voyant obſtinée à refuſer le prix de ſa marchandiſe, craignent d'abuſer d'une pareille libéralité, et vont faire leurs proviſions ailleurs. La bonne marchande ſe déſole, et vient ſe plaindre de ne plus les revoir, parce qu'elle ne vouloit pas recevoir leur argent.

D'autres eccléſiaſtiques Français marchandent des poiſſons; et ſe retirent ſans en avoir pris, parce qu'ils les trouvent trop chers; la marchande court après eux, et les force d'accepter gratuitement ce qu'ils avoient voulu acheter.

Quelques autres demandant leur chemin dans les rues de Londres, ſe voient entourés par des femmes du peuple; cet empreſſement autour d'eux leur inſpire quelque crainte; ces bonnes femmes s'en apperçoivent; toutes s'empreſſant de les raſſurer, leur offrent à l'envi quelques pièces de monnoie. Au premier mouvement de frayeur ſuccèdent les larmes de la reconnaiſſance.

M. l'Ev.

(11)

MAIS pour nous qui en recueillons les doux fruits, quel motif de conſolation et de reconnoiſſance! que ce ſentiment éclate pour des hommes qui ſavent ſi bien le mériter!

L'APÔTRE des nations, à l'aſpect des ſecours envoyés aux fidèles de Philippes et de Corinthe, s'écrioit dans les tranſports de ſa reconnoiſſance: Que " les déſirs de ces bienfaiteurs généreux ſoient " remplis par le Dieu que je vous ai prêché ; qu'il " répande ſur eux les richeſſes de ſa gloire en N. S. " J. C. mon cœur eſt pénétré de joie à la penſée " de ces hommes qui ont fourni à vos beſoins. " C'eſt moi-même que leurs mains ont relevé dans " vous. Connoiſſez ces hommes précieux ; qu'ils " ſoient l'objêt de vos prieres et des miennes*."

Pour

M. l'Ev. de Leon paſſoit dans la rue avec ſon grand vicaire ; tout-a-coup celui-ci ſent quelqu'un qui le preſſe; il ſe retourne; c'etoit un porteur de lait, qui lui avoit mis une pièce de monoie dans la main, et continuoit ſon chemin ſans vouloir être reconnu.

Dans la liſte des ſouſcripteurs, on a vu le don de 26 guinées par une perſonne déſignée ſous le nom de *Miſericordia* ; cette même perſonne a fait remettre d'autres dons en mains particulières, et n'a jamais voulu être connue. Tout ce que l'on en ſait, c'eſt que rien n'annonce dans ſon exterieur un homme aiſé ; il n'en a pas moins contracté l'obligation de faire parvenir les mêmes ſommes, auſſitot que les papiers publics en annonceroient le beſoin.

Parmi la foule de faits qui ſe préſentent, n'oublions pas les petits enfants de l'école donnant à la ſouſcription l'argent deſtiné à leurs menus plaiſirs, &c. &c. &c. &c.

* Philip. c. 7. v. 18. 1 Corint. c. 16. v. 17.

(12)

Pour quelques dons envers ſes freres, ſi tels étoient les vœux du ſaint apôtre, quels ne doivent point être les nôtres, à l'aſpect d'une nation entière concourant avec tant de généroſité à vous ſoulager, vous, colonie ſi nombreuſe de prêtres exilés pour J. C., vous, et ces malheureux freres de tous les ordres que les révolutions de notre patrie ont pouſſés en ſi grand nombre vers cette même contrée ?

Des diverſes parties de l'empire, ſi nous portons nos regards ſur le trône, là eſt aſſis un roi, grand déſormais pour nous par ſes bontés, comme il le fut toujours par l'amour de ſon peuple. De ce gouvernement dont il eſt le chef et l'organe, ſont partis les ordres protecteurs qui nous ouvrent ſes ports, nous ſuivent dans l'empire, et font partout veiller la loi pour nous. C'eſt ce roi bienfaiſant, qui des palais même de ſes ancêtres a fait une retraite pour nos freres ; c'eſt le cœur de ce prince qui lui a dit pour nous, que les palais des rois ajoutoient à la gloire de leur premiere deſtination, en devenant l'azile des malheureux.

C'est auprès de ce trône, que le même gouvernement, et ſage et prévoyant autant que généreux, s'occupe des moyens de perpétuer des dons qui ſuppléent à ces poſſeſſions mêmes que nous avons perdues dans notre patrie. C'eſt là que la puiſſance Anglaiſe n'a paru embraſſer les deux hémiſphères, que pour étendre ſes généroſités pour nous ſur l'un et l'autre monde. On nous avoit ravi et les champs de l'egliſe, et nos propriétés ; dans celle préciſément de ſes colonies, qu'une heureuſe indentité de culte

(13)

culte et de langage rend plus propre à devenir pour nous une ſeconde patrie, l'Angleterre nous offre nos freres antiques à rejoindre, des poſſeſſions à cultiver, et les moyens de les rendre fertiles. Déjà des envoyés de ce gouvernement franchiſſent pour nous le vaſte océan, et vont tout diſpoſer pour préparer et perpétuer ce ſignalé bienfait.

Sur ce trône encore, les cieux ont placé une reine vertueuſe, entourée d'une famille auguſte, dont la protection ſollicite l'hommage de la reconnoiſſance, comme ſon rang, ſa deſtinée auprès de la nation qui nous reçoit, commandent le reſpect et le dévouement.

Que la reconnoiſſance ajoutte donc à l'amour que nous devons partager avec la nation pour ſes ſouverains, nous qui partageons avec elle le bonheur de leur empire.

Soyez nous auſſi toujours plus chere, religion ſainte, vous, qui nous apprenez à payer les bienfaits à force de vertus. Que notre vie parfaitement chrétienne, édifiante, que la patience, la réſignation, la piété ſincère, que nos converſations, nos mœurs, que tout dans nous annonce le vrai prêtre, et le Dieu que nous avons eu le bonheur de confeſſer. La plus horrible des ingratitudes ſeroit dans le ſcandale donné au bienfaiteur.

Plus que jamais fidèles aux loix de notre Dieu, prouvons en même-tems à cette nation généreuſe, que nous ſavons auſſi reſpecter et obſerver les ſiennes. Qu'une conſtitution à laquelle l'Angleterre

(14)

doit tant d'années de proſpérité, ne trouve de notre part que zèle, fidèlité et ſoumiſſion.

Vous le ſavez, Meſſieurs, et une nation de bienfaiteurs le doit ſoutout apprendre par notre conduite, tel eſt le caractère de notre religion, que partout où il plait à notre Dieu, ou de nous faire naître, ou de nous tranſporter, partout elle ſait faire de ſes enfans les hommes de toutes les loix, de toutes les conſtitutions utiles à la patrie.

Parmi ces loix, ſans doute, il en étoit que le malheur des tems avoit produites, et ſur leſquelles votre zèle eut pleuré; mais reconnoiſſez, Meſſieurs, les avantages d'une legiſlation qui s'épure elle-meme ſans ces violences et ces ſecouſſes qui renverſent les empires. Admirez la divine providence, qui préludant, en quelque ſorte, au bonheur qu'elle vous préparoit dans cet azyle, inſpiroit à la nation Anglaiſe ces idées plus réelle que celle des nouvelles puiſſances de notre infortunée patrie; d'une tolérance qui, à notre arrivée, nous a montré des temples publiquement ouverts à notre culte, des autels tout prets à recevoir nos vœux et la victime qu'il nous eſt donné d'offrir à l'éternel en actions de graces de ſes bienfaits et pour implorer ſes miſéricordes ſur les hommes par qui il les diſpenſe.

Ah! Meſſieurs, puiſqu'ils nous ſont ouverts, accourons dans ces temples: aux pieds de ces autels, redoublons les accens de la reconnoiſſance; près de ces ſanctuaires, unis à la pieuſe partie de la nation

qui

(15)

qui nous y édifie par la ferveur et la conſtance de ſa foi, conjurons notre Dieu de répandre ſur la nation entiere des bénédictions égales à ſes bienfaits. Que loin d'elle il détourne ces principes ſi funeſtes aux repos des empires; qu'il envoye ſes anges tutélaires aſſurer le trône de ſes rois; qu'il préſide à ce ſénat auguſte, l'élite de ce peuple, l'interprête de ſes vœux et de ſes beſoins, l'appui de ſes droits, l'oracle de ſes devoirs. Dans ces délibérations importantes où l'éloquence et le génie diſcutent et les rapports des empires, et les grandes queſtions de la paix, de la guerre, du commerce, du fiſc, de tous les intérêts publics, que toujours il inſpire ces loix à ſanctionner par le monarque, et ces meſures à prendre pour la proſpérité de la nation.

Qu'il uniſſe d'un lien toujours plus ferme et plus étroit, les états divers dont il a fait ſa force et ſa grandeur. De toutes ces contrées réunies ſous le diadême Britannique, qu'il banniſſe à jamais la mésintelligence et l'anarchie, ce fléau des fortunes, des propriétés, de la liberté des citoyens.

Sensible à nos prières, que notre Dieu nourriſſe auprès de ces foyers qui nous ſont ſi propices, la paix et l'abondance. Que d'années en années, la roſée du ciel féconde les moiſſons d'un peuple qui ſçait les partager ſi généreuſement avec les malheureux. Que le maître des vents et des tempêtes dirige ſes vaiſſeaux, et l'enrichiſſe des tréſors de l'aurore et du couchant. Qu'il ſoit, ce peuple An-

(16)

glais, qu'il ſoit pour tous les peuples, l'image du bonheur, puiſqu'il a ſçu être pour tous, le modéle de la bienfaiſance.

Ce n'eſt là, Meſſieurs, qu'une expreſſion bien foible de nos vœux pour cette nation protectrice ; mais les ſentimens qui les inſpirent, ſont au moins profondément gravés dans notre cœur ; ils le ſont dans toute leur force et dans toute leur étendue ; ils le ſeront un jour dans nos annales, et l'égliſe, à côté de nos malheurs, retrouvant le nom d'un peuple entier de bienfaiteurs, ſe chargera de perpétuer pour lui tous nos vœux et toute notre reconnoiſſance.

Helas ! ces ſentimens ſi doux, ſi conſolans, pourquoi ne ſont-ils pas les ſeuls qui puiſſent nous occuper en ce moment ? Pourquoi faut-il qu'ils ſoient mêlés ſans ceſſe à la triſte et déſolante penſée des déſaſtres qui affligent encore notre patrie ; et de ceux là ſurtout qui menacent les jours de notre infortuné Monarque ? Pourquoi faut-il qu'aux pleurs que font couler des âmes généreuſes, ſe mêlent chaque jour, des larmes de douleur et de déſolation ſur nos malheureux concitoyens ? L'Angleterre répare les maux que nous ont fait nos perſécuteurs, et nous les pardonnons. Mais l'azyle où nous ſommes, et les décrets de ceux là même qui nous ont forcés à le chercher, ne nous ont pas fait oublier qu'ils ſont nos frères. N'oublions pas, non plus, que nous avons laiſſé dans cette infortunée patrie, des fidèles, des ouailles, dont nous étions les pères, les amis, les paſteurs. Nous le ſommes encore,

nous

(17)

nous le ſentons à cette émotion pénible et douloureuſe que la penſée ſeule de leurs malheurs fait naître dans nos cœurs. Qu'ils ſoient donc auſſi l'objet de nos prières; uniſſons les pour ces fidèles qui gémiſſent ſur notre éloignement, qui ſoupirent après tous les ſecours religieux dont notre exil les a privés. Uniſſons les pour nos ennemis même, et que les vœux qu'ils font pour notre perte, ſoient expiés par ceux que nous faiſons pour leur ſalut. Uniſſons les ſurtout pour ce monarque captif, digne d'un meilleur ſort ; que la prière *Seigneur ſauvez le roi*, ſoit à chaque inſtant dans notre cœur. Qu'elle force le ciel à terminer les maux du prince ſur lequel nous pleurons.

Ne vous étonnez pas, ô nation généreuſe, que nous confondions ces vœux pour notre Roi, avec tous ceux que nous faiſons pour le vôtre et pour ſon peuple; vous, qui avez tant fait pour adoucir nos maux, nous pardonneriez-vous d'oublier ceux de notre patrie? S'il nous eſt jamais donné de la revoir, le premier de nos ſoins ſera de lui apprendre les ſentimens que vos bienfaits inſpirent, et quels droits ils vous ont donné à ſes hommages.

Quelle que ſoit l'iſſue de nos révolutions; ils nous ſuivront partout, ces ſentimens; partout nos cœurs et nos voix annonceront, avec notre admiration et notre reconnoiſſance, la munificence et la gloire d'nn peuple entier de bienfaiteurs.

Charge', Meſſieurs, de l'expreſſion et de la publicité de vos ſentimens, j'ai ſenti combien j'étois

(18)

tois au deſſous de la tâche que vous m'aviez impoſée, mais j'éſpère que vous me ſaurez quelque gré des efforts que j'ai faits pour remplir un devoir ſi précieux à vos cœurs et au mien.

Je ſuis, &c.

30 *Dec.* 1792.

† J. Fr. Ev. de LEON.

FIN.

INC
S971.05
P715 di 2

DISCOURS

Prononcé dans l'Eglise Cathédrale de Québec

A L'OCCASION DE LA VICTOIRE REMPORTE'E

PAR LES

Forces Navales de Sa Majeste Britannique

DANS LA MEDITERRANNE'E LES 1 ET 2 AOUT 1798,

DISCOURS

A L'OCCASION

DE LA VICTOIRE REMPORTE'E

PAR LES

FORCES NAVALES DE SA MAJESTE' BRITANNIQUE

DANS LA MEDITERRANNE'E LE 1 ET 2 AOUT 1798,

SUR

La Flotte Francoise.

PRONONCE' DANS L'EGLISE CATHEDRALE DE QUEBEC
LE 10 JANVIER 1799.

Par Messire J. O. PLESSIS
Curé de Québec, Coadjuteur-élu et Vicaire Général du Diocèse

PRECEDE' DU MANDEMENT DE MGR. L'ILLUSTRISSIME ET REVEREND
DISME P. EVEQUE DE QUEBEC.

A Quebec :

IMPRIME' AU PROFIT DES PAUVRES DE LA PAROISSE
ET SE VEND A L'IMPRIMERIE.

MANDEMENT

PIERRE DENAUT, *par la miſéricorde de* DIEU *et la grace du Siège Apoſtolique, Evêque de Québec &c. &c. A tous les Curés, Vicaires, Miſſionnaires, et à tous les Fidèles de ce Diocèſe, Salut et Bénédiction en Notre Seigneur.*

VOUS l'avez appriſe, NOS TRES CHERS FRERES, cette nouvelle intéreſſante, dont la certitude indubitable a répandu la joie dans tous les cœurs. Le DIEU TOUT PUISSANT, qui tient dans ſa main les deſtinées des Rois et des Empires, vient de donner encore des marques non-équivoques de cette protection ſoûtenue qu'il daigne accorder aux Armes de notre Gracieux Souverain. Que de maux ne ſe préparoient pas à nous faire reſſentir ces formidables ennemis, contre leſquels nous avons à ſoûtenir cette guerre ſi longue et ſi ſanglante ! Sur combien de déſaſtres n'aurions-nous pas eu à gémir, s'ils euſſent pu, comme ils le prétendoient, s'emparer des poſſeſſions éloignées de la Mère Patrie, ruiner ſon Commerce, tarir la ſource de ſes richeſſes, et diminuer par là les moyens qu'elle peut oppoſer à leurs vûes d'aggrandiſſement et de domination ! Et juſqu'à quel point auroit monté leur orgueil, ſi le ſuccès eût couronné leurs deſſeins ambitieux ! Mais le Dieu des Armées, le Dieu des Victoires, s'eſt déclaré pour la juſtice de notre cauſe. Il a exaucé les vœux de ſon Peuple, qui le prioit d'humilier cette Nation ſuperbe qui ne veut que la guerre : *Diſſipa gentes quæ bella volunt.* C'eſt lui qui a préſidé aux Conſeils de nos Chefs, et y a fait régner cet eſprit de ſageſſe, qui a déconcerté les entrepriſes de nos ennemis. C'eſt lui qui a inſpiré à nos troupes cette valeur qui les a rendues ſupérieures au nombre et à l'enthouſiaſme de leurs adverſaires, et leur a fait remporter une victoire des plus glorieuſes et des plus ſignalées dont il ſoit fait mention dans l'Hiſtoire.

Mais au milieu des acclamations publiques occaſionnées par un évènement ſi mémorable, la voix de la Religion ne ſe fera-t'elle pas entendre ? Les Temples ſeuls ſembleront-ils ne prendre aucune part à l'allégreſſe commune ? Ah ! c'eſt ſurtout dans leur enceinte, NOS TRES CHERS FRERES, que doivent retentir les louanges du Dieu des Armées, à qui nous en ſommes redevables. C'eſt là que nos cœurs doivent exprimer leurs ſentiments de reconnoiſſance envers le Souverain Maître de l'Univers, le remercier de l'attention particulière avec laquelle il veille à la conſervation et à la gloire de ce Royaume,

et

et le conjurer de continuer à répandre ses Bénédictions abondantes sur le plus juste des Rois, dont toutes les démarches ont pour but le bonheur de son Peuple.

A CES CAUSES, Nous avons Ordonné et Ordonnons par les présentes.

1°. Que le Jeudi, dixième jour de Janvier prochain, sera consacré d'une manière particulière à remercier Dieu de la victoire remportée sur la flotte Françoise de la Méditerrannée les 1er et 2 du mois d'Août dernier par les forces navales de SA MAJESTÉ' sous les ordres du Contre-Amiral *Horatio Nelson* Chevalier du Bain.

2°. Qu'il sera célébré le dit jour dans toutes les Eglises de ce Diocèse une Messe Solemnelle en action de graces, à l'issue de laquelle on chantera le *Te Deum* avec le *Domine salvum fac Regem* et l'oraison pour le Roi.

3°. Les autels seront parés ce jour là comme aux plus grandes Solemnités, et le jour précédent, la Fête sera annoncée par le son des cloches.

4°. Messrs. les Curés ne manqueront pas de prendre occasion de cette Fête pour faire sentir vivement à leurs paroissiens les obligations qu'ils ont au Ciel de les avoir mis sous l'empire et la protection de Sa Majesté Britannique, et les exhorter tout de nouveau à s'y maintenir avec fidélité et reconnoissance.

Sera le présent mandement lu dans l'Assemblée Capitulaire de toutes les Communautés Religieuses et publié au prône de toutes les paroisses le premier Dimanche ou jour de Fête après sa réception.

Donné à Longueuil sous notre seing, le Sceau du Diocèse et le contre-seing de notre Secrétaire le vingt-deux Décembre mil sept-cent-quatre-vingt-dix-huit.

(Signé)

✠ P. EVEQUE DE QUEBEC.

Par Monseigneur,

(Signé) CHABOILLEZ, Ptre. Secr.

SERMON.

Dextera tua, Domine, percuſſit inimicum.
Votre main droite, Seigneur, a frappé l'ennemi.—Exod. 15.

EXORDE. RIEN n'arrive ici bas ſans l'ordre ou la permiſſion de DIEU : attribuer aux hommes, à leur dégré d'habileté, de valeur, d'expérience, les bons ou mauvais ſuccès de leurs entrepriſes, c'eſt méconnoitre la ſouveraine Sageſſe qui, du haut de ſon Trône Eternel, diſpoſe, comme il lui plait, du ſort des Etats et des Empires, et permet ſouvent qu'ils n'ayent rien de fixe et de certain que l'inconſtance même et l'inſtabilité qui les agite ſans ceſſe. Si Pharaon et ſon armée ſont enſevelis dans les flots de la mer rouge ; ſi Sennacherib

eſt

[2]

eſt obligé de lever avec précipitation le ſiège de Jéruſalem ; ſi les troupes d'Holopherne ſe retirent honteuſement de devant Béthulie ; ce n'eſt ni à Moyſe, ni à Ezéchias, ni à Judith que l'on doit rapporter ces événemens heureux. La main de Dieu ſeul opère tous ces prodiges : *dextera tua, Domine, percuſſit inimicum.* Ainſi il eſt glorieux pour le contre-Amiral HORATIO NELSON, d'avoir été l'inſtrument dont le Treshaut s'eſt ſervi pour humilier une puiſſance injuſte et ſuperbe. Mais qui d'entre nous, mes frères, ignore aſſez les principes de ſa religion, pour ne pas rapporter à Dieu tout le ſuccès des armes de ce ſavant et célèbre guerrier ?

C'eſt donc vers vous, Seigneur, que doivent être dirigées nos acclamations et nos actions de graces. C'eſt dans votre Temple que retentiront aujourd'hui nos cris d'allégreſſe et nos chants de victoire. *Vota mea Domino reddam in atriis domûs Domini.*"

Propoſition.—Loin de nous, Chrétiens, cette joie profane et terreſtre à laquelle s'abandonneront peut-être en ce jour les enfans du ſiècle. Réjouiſſons-nous dans le Seigneur. Remercions-le des avantages que nous procure le brillant

[3]

lant ſuccès dont la mémoire nous raſſemble. et n'allons pas regarder avec indifférence un événement dans lequel nos intérets de toute eſpèce ſe trouvent ſi étroitement concernés.

Diviſion—Car quiconque voudra conſidérer dans ſon vrai point de vue la victoire remportée dans les premiers jours du mois d'Août dernier par les forces navales de ſa Majeſté Britannique, doit avouer, 1ent. que cette victoire humilie et confond la France. 2nt. qu'elle relève la gloire de la Grande Bretagne et couronne ſa généroſité. 3nt. qu'elle aſſure le bonheur particulier de cette Province. Développons, Meſſieurs, ces trois réflexions et rediſons avec action de graces; C'eſt votre main, Seigneur, qui a frappé notre ennemi. *Dextera tua, Domine percuſſit inimicum.*

CONFIRMATION.

Premier Point—Ne vous paroit-il pas dur, mes frères, d'être obligés d'appeler ennemi un peuple auquel cette Colonie doit ſon origine; un peuple qui nous a été ſi longtemps uni par les liens étroits du ſang, de l'amitié, du commerce, du langage, de la religion; qui nous a donné

[4]

donné des pères, des protecteurs, des gouverneurs, des paſteurs, des modèles achevés de toutes les vertus, des Souverains chéris dont le gouvernement ſage et modéré faiſoit nos délices et méritoit notre affection et notre reconnoiſſance ?

Telle étoit, en effet, la France quand nous l'avons connue, chère à ſes enfans, formidable à ſes ennemis, attachée à ſa religion, reſpectée par toutes les nations du monde. Ne méritoit-elle pas bien, par tous ces titres, lès regrets que vous avez exprimés en vous en ſéparant, et les généreux efforts que vous avez faits pour vous maintenir ſous ſa domination ? Mais depuis que Dieu dans ſa miſéricorde nous a fait paſſer ſous un autre empire, ô Ciel ! quels changemens funeſtes n'a pas éprouvé cet infortuné royaume ! l'ennemi du ſalut, jaloux apparemment d'y voir le règne de Dieu ſi ſolidement établi, eſt venu dans les ombres de la nuit, je veux dire avec les artifices ténébreux d'une philoſophie trompeuſe, couvrir d'une dangéreuſe ivraie, de productions impies, de livres incendiaires, toute la ſurface de cette riche et fertile contrée. Cette ivraie a germé : l'impié-

té

[5]

té et la diſſolution ont pris racine: les eſprits et les cœurs ſe ſont laiſsé entraîner aux attraits séduiſans d'une religion ſans dogmes, d'une morale ſans préceptes. Les expreſſions enchantereſſes de raiſon, de liberté, de philanthropie, de fraternité, d'égalité, de tolérance, ont été ſaiſies avec avidité et répétées par toutes les bouches. A leur faveur, l'indépendance et l'incrédulité ont établi leur fatal empire. La ſouveraine autorité du Prince a été nommée tyrannie; la religion, fanatiſme; ſes ſaintes pratiques ſuperſtitions; ſes miniſtres, impoſteurs; Dieu lui-même, une chimère!

Ces barrières une fois rompues, que devient l'homme, mes frères? Abandonné à ſa raiſon dépravée, eſt-il égarement dont il ne ſoit capable? Jugez-en par ceux de nos concitoyens qui ont eu le malheur de donner dans les principes monſtrueux des Diderot, des Voltaire, des Mercier, des Rouſſeau, des Volney, des Raynal, des d'Alembert et autres déiſtes du ſiècle. En ſont-ils devenus meilleurs époux, pères plus vigilans, fils plus obéiſſans, citoyens plus honnêtes, amis plus ſincères, ſujets plus fidèles? non, chrétiens. De tels arbres ne ſauroient

[6]

roient produire que de mauvais et déteſtables fruits. Mais ſi des particuliers infatués des ſyſtêmes du jour, deviennent des êtres ſi nuiſibles à la ſociété, quels ravages épouvantables n'a pas dû faire en France cette foule d'impies et de ſacrilèges qui ſe ſont, pour ainſi dire, levés en maſſe contre la commune exiſtence de la religion et de la royauté, et ont formé l'horrible complot d'exterminer et d'anéantir l'une et l'autre ?

Non, Meſſieurs, ne cherchons pas ailleurs que dans les conſpirations de l'impiété la cauſe prochaine et immédiate de la révolution Françoiſe. Voilà le maudit inſtrument qui l'a préparée de longue main, qui l'a ménagée avec diſſimulation et ſoupleſſe, et qui enfin l'a fait éclater avec le plus grand fracas. Exploſion terrible ! elle a étonné la terre ; infecté l'air de ſes vapeurs peſtilentielles ; fait trembler tous les trônes et menacé de ſa flamme bitumineuſe toutes les égliſes du monde.

Révolution rapide ! elle a eu le ſecret fatal d'électriſer en un moment preſque tous les eſprits. A peine déclarée dans la Capitale, elle

eſt

[7]

eſt déjà rendue au fond des provinces les plus reculées. Partout on crie au deſpotiſme : partout les liens de la ſubordination diſparoiſſent : Le moyen peuple ſe ſoulève contre les grands pour mieux opprimer les plus petits : l'autorité des loix eſt mépriſée ; les propriétés miſes au pillage ; la force ſubſtituée aux droits les plus anciens et les plus légitimes.

Révolution conquérante. D'abord elle ne devoit pas étendre ſa prétendue réforme audelà des limites de la France. Mais bientôt débordée comme un torrent qui a rompu ſes digues, elle a inondé toutes les régions d'alentour. Les Pays-bas, la Hollande, l'Eſpagne, la Suiſſe, l'Italie, l'Allemagne ſont devenus ſucceſſivement les théâtres d'une guerre affreuſe déclarée contre les deſpotes, diſoient ſes auteurs, mais réellement conduite par les tyrans les plus cruels et les plus pernicieux.

Révolution ſanguinaire. Elle a commencé par le feu, continué par les maſſacres, inventé pour les accélérer, un nouvel inſtrument de ſupplice. Que de têtes, hélas! en ont été les malheureuſes victimes! Princes, Prêtres, nobles, royaliſtes,

[8]

royaliſtes, vous en avez fait la funeſte expérience. Que dis-je? et entre les révolutionaires mêmes, combien de chefs de factions n'y ont pas laiſſé leurs têtes criminelles?

Révolution parricide. Le plus religieux le plus paiſible des Souverains eſt devenu à ſes yeux un objet de haine implacable. Eh quoi! n'étoit-ce pas aſſez de l'avoir mis au deſſous de ſes ſujets par une conſtitution auſſi illégale et bizarre dans ſa forme que monſtrueuſe dans ſes principes? Falloit-il encore l'arracher avec violence du palais des Rois ſes ayeux, le garder à vûe aux Thuilleries, l'empriſonner au Temple, lui faire ſon procès comme à un priſonnier d'état, le conduire à l'échaffaut, le décapiter ignominieuſement pour des crimes imaginaires et ſuppoſés? ô Louis XVI! ô Roi, digne d'une plus longue vie, ſi une mort anticipée n'eût été pour vous un ſort plus heureux qu'une vie remplie de tribulations et d'amertumes! mais Dieu, mes freres, avoit réſolu de récompenſer les vertus ſublimes de ce Prince vraiment chrétien, et voilà, ſans doute, pourquoi il dirigea contre lui la rage des uſurpateurs de ſon autorité ſouveraine.

Révolution

[9]

Révolution ſacrilège. Il n'y a pas d'excès en ce genre qui aient été à ſon épreuve. Les lieux de piété proſcrits ; les monumens de la religion mis en pièces ; les Prêtres égorgés auprès des Autels qu'ils vouloient défendre ; le culte Divin anéanti ; les SS. Myſtères foulés aux pieds ; les jours ſolemnels abolis ; l'idole placée dans le temple du vrai Dieu, les Vierges Saintes chaſſées de leurs azyles chéris ; le chef de l'Egliſe Catholique, digne et vénérable ſucceſſeur des Apôtres, mis cruellement hors de ſon ſiège, obligé dans ſon extrême vieilleſſe d'errer de ville en ville, en attendant qu'il plaiſe à Dieu récompenſer par la couronne de gloire une vie pleine de vertus, de travaux et de mérites. Ce n'eſt là, mes frères, qu'une légère eſquiſſe des atrocités auxquelles ſe ſont portés les propagateurs de la révolution Françoiſe. Juſqu'à quand Seigneur, ſouffrirez-vous qu'ils vous inſultent de la ſorte ? *uſquequò, Domine, improperabit inimicus ?* Quoi ! ne mettrez-vous pas de frein à leur audace ? Levez enfin votre main Toute-puiſſante pour la réprimer. *Leva manus tuas in ſuperbias eorum in finem.*

Le moment en eſt arrivé, mes frères. Cet orgueil-

[10]

orgueilleux Pharaon, cet ambitieux Nabuchodonoſor, ce Goliath inſolent va commencer à perdre ſes avantages. Allez, peuple eſtimé invincible. Equippez une flotte puiſſante. Entreprenez la conquête de l'Orient. Publiez par avance des ſuccès qui ne ſe réaliſeront pas. Glorifiez-vous de la force de vos vaiſſeaux et du nombre de vos troupes. Dieu, qui pour châtier le monde, s'eſt ſervi de vous comme d'un fléau vengeur, ne tardera pas à vous faire ſentir combien ſon bras eſt peſant ſur les impies. Vous ſerez ſurpris, enveloppés, vaincus à votre tour, et de la maniere la plus éclatante, la plus propre à réjouir l'Afrique et l'Aſie dont vous aviez préludé le bouleverſement. Quelques reſſources que vous affectiez d'avoir encore, vous ne pourrez diſſimuler l'humiliation que traîne avec elle cette perte immenſe et inattendue.

Quel deſſein a eu la Providence, mes frères, en ruinant par ce revers la flotte Françoiſe de la méditerranée ? A-t-elle ſeulement voulu déconcerter et confondre nos ennemis ? A-t'elle prétendu, en outre, raſſurer les bons citoyens qui depuis près de dix ans gémiſſent en ſecret

ſur

[11]

ſur l'aveuglement de leur infortunée patrie ? c'eſt ſur quoi nous hazarderions vainement nos conjectures. Mais voici ce qui paroit certain, c'eſt qu'elle a voulu par ce brillant ſuccès relever la gloire de la Grande Bretagne et récompenſer ſa généroſité. C'eſt ma ſeconde réflexion.

Second Point.—Longtemps ſpectateur attentif des ſcènes barbares qui déſoloient la France, l'Empire Britannique héſitoit prudemment ſur le parti qu'il devoit prendre dans une querelle dont il étoit impoſſible de prévoir quelle ſeroit l'iſſue. D'un côté, des ſujets révoltés faiſant les plus grands efforts pour détruire l'autorité légitime : de l'autre, un Souverain cherchant par des ceſſions volontaires à calmer la rage de ces furieux. D'un côté, des décrets ſans nombre, tendant tous à l'établiſſement d'un monſtrueux ſyſtême d'anarchie ; de l'autre, un ſilence, une facilité à les adopter qui ſembloit trahir la bonne cauſe et concourir à l'innovation. D'un côté, des cris multipliés de *Vive le Roi ;* de l'autre, des meſures qui ne tendoient à rien de moins qu'à ſon dépouillement total et à ſa deſtruction perſonnelle. D'un côté, des promeſſes d'une

[12]

d'une liberté indéfinie à tous les citoyens de la France; de l'autre, des maſſacres innombrables, ſous les prétextes les plus frivoles, qui ne déceloient que trop l'eſprit de la révolution. Au milieu de tout cela, le Roi vivoit, quoique captif, et la diverſité d'opinions qui régnoit entre ſes ſujets, faiſoit eſpérer, à chaque inſtant, le retour du bon ordre.

Vous ne l'avez pas voulu, grand Dieu ! les péchés de ce malheureux peuple avoient crié trop haut et provoqué trop longtemps votre colère. Mais en la faiſant éprouver aux villes criminelles du royaume, vous préparez dans la généroſité d'un Etat voiſin un azyle ſûr et hoſpitalier aux juſtes qu'il renferme encore. Car ce fut là, Meſſieurs, le premier intérêt actif que l'Angleterre parut prendre à la révolution françoiſe, et vrai-ſemblablement la cauſe réelle de la guerre qu'elle eut bientôt à ſoûtenir contre ſes perfides auteurs. Mais ſans s'inquiéter des ſuites, venez, dit ce peuple bienfaiſant, venez, reſtes précieux d'une nation toujours notre rivale, mais dont nous avons toujours honoré le courage et reſpecté la vertu. Prélats vénérables, Miniſtres édifians d'une religion que nous ne con-

[13]

connoiſſons plus ; deſcendans des anciens héros de la France, ſujets de toutes les claſſes, que l'amour du devoir a rendus malheureux, qui avez renoncé à vos places, à vos titres, à vos ſièges, à vos propriétés, plutôt que de trahir vos conſciences et de conſentir au renverſement de l'Autel et du Trône ; venez, nous vous offrons une nouvelle patrie dans une terre étrangère. Venez partager nos foyers, nos fortunes, nos emplois, notre abondance. Si vous ne retrouvez pas au milieu de nous tout ce que vous avez perdu ; vous ſerez au moins dédommagés par nos efforts pour adoucir votre exil et vos malheurs. Le Prophète l'avoit dit, il y a long-temps. Je n'ai jamais vu le juſte abandonné. *Non vidi juſtum derelictum.* François émigrés, vous en faites aujourd'hui la douce expérience. Mais de quelle main ſe ſert le Ciel pour vous procurer les ſecours les plus abondans ? De la main d'un peuple qui fut toujours l'émule du vôtre, que des intérêts d'Etat rendoient votre ennemi, et qui ſembloit vous haïr de bonne foi, mais qui dans vos malheurs n'apperçoit plus en vous que des frères ſouffrans. *Salutem ex inimicis noſtris et de manu omnium qui oderunt nos.*

[14]

Au reſte, Meſſieurs, ſi d'un côté l'Angleterre tend une main ſecourable aux victimes de la révolution, et les comble de bienfaits et de largeſſes ; elle arrête, de l'autre, une partie des déſordres dont ſes monſtrueux inſtrumens menaçoient l'Univers entier. Non ſeulement ſes ſages miniſtres prennent des meſures pour maintenir la paix dans l'intérieur et prévenir la perverſion des eſprits, mais je la vois accepter avec avidité la guerre qui lui fut offerte en 1793 par les uſurpateurs de l'autorité ſouveraine en France. Quelle ardeur, quelle force, quelle énergie n'a-t-elle pas déployées pour la ſoûtenir honorablement ? Armemens formidables ; troupes nombreuſes ſur le continent ; flottes redoutables ſur la mer ; envoi d'argent aux alliés ; impoſitions nouvelles ſur tout le Royaume ; contributions volontaires des particuliers ; promotions encourageantes dans l'armée et dans la marine ; tout a été mis en œuvre pour cette noble fin.

Puiſſances de l'Europe, Etats et Provinces de l'Amérique, riches poſſeſſions des Indes Orientales, vous fixez à bon droit vos regards ſur l'Angleterre. Elle eſt le grand boulevard ſur lequel

[15]

lequel repoſent toutes vos eſpérances. Si elle triomphe, ſa gloire ſera votre ſalut et vous aſſurera la paix. Mais ſi elle ſuccombe, c'en eſt fait de votre repos et de vos gouvernemens. Le funeſte arbre de la liberté ſera planté au milieu de vos villes; les droits de l'homme y ſeront proclamés; des réquiſitions d'argent épuiſeront vos finances; vos loix deviendront le jouet et la fable des arrogans ennemis du genre humain; vous aurez en partage tous les maux qui vous font plaindre le ſort de la France; vous ſerez libres, mais d'une liberté oppreſſive, qui vous donnera pour maîtres la lie des Citoyens, et abymera dans la pouſſière les reſpectables chefs qui poſsèdent maintenant votre amour, et votre confiance.

Mais que dis-je? non, grand Dieu! vous ne permettrez pas que le ſuccès abandonne nos armes; et puiſque c'eſt votre cauſe que nous défendons, levez-vous, Seigneur; diſſipez vos ennemis: mettez en fuite ceux qui vous haïſſent. Qu'ils diſparoiſſent comme la fumée: qu'ils fondent comme la cire en préſence du feu. *Sicut fluit cera à facie ignis, ſic pereant peccatores à facie Dei.*

Tel

[16]

Tel ſera, Meſſieurs, l'évènement des choſes, abandonnée de ſes plus forts alliés, la Grande Bretagne ſoutiendra preſque ſeule tout le poids de cette formidable guerre. La voilà qui multiplie ſes flottes et les promene ſur l'océan avec un air de ſupériorité qui ne convient qu'à elle. Tantôt elle les réunit ; tantôt elle les diviſe ; tantôt elle les tranſporte d'un hémiſphère à l'autre, mais avec une activité, une intelligence incroyable. L'une protège les côtes de l'Amérique : l'autre facilite la conquête du Cap de Bonne Eſpérance : celle-ci accompagne les riches productions des Indes : celle-là veille à la garde des côtes d'Irlande. Une autre, victorieuſe de la flotte Eſpagnole, la tient captive dans un de ſes ports. Une autre bloque tous les havres de l'ennemi, et lui défend d'en ſortir. Une autre ſe couvre de gloire par la défaite des Hollandois. Si les ſuccès ſont capables d'encourager, en voilà, mes frères, qu'on ne ſauroit révoquer en doute, et qui ſont bien propres à ſoûtenir l'énergie Angloiſe. Mais enfin un coup plus déciſif, une victoire plus ſignalée étoit réſervée aux armes de cet Empire. Le Ciel n'a pas voulu différer plus longtemps à récompenſer ſa généroſité et à le dédommager de ſes exertions

[17]

ertions ſans nombre. L'intrépide Amiral Nelſon, avec une eſcadre inférieure en hommes et en vaiſſeaux, aſſez hardi pour attaquer la flotte Françoiſe de la Méditerrannée, vient de remporter ſur elle une des victoires navales les plus complettes dont l'hiſtoire fourniſſe des exemples. Neuf vaiſſeaux de guerre pris, un coulé à fond, trois réduits en cendres, le reſte diſperſés, nombre de tranſports pouſſés à la côte et perdus : voilà l'événement mémorable que nous célébrons dans cette ſolemnité. Ne méritoit-il pas bien qu'un jour fût conſacré tout exprès pour remercier le Dieu des batailles ?

Où eſt le bon patriote, où eſt le loyal ſujet, je dis plus, où eſt le vrai chrétien dont le cœur n'ait été réjoui à cette heureuſe nouvelle ? l'empire des eaux aſſuré à la Grande Bretagne ; ſon pavillon déployé majeſtueuſement ſur toutes les mers ; ſes ennemis confondus et humiliés ; une paix après laquelle toute la terre ſoupire, devenue plus facile. Ces ſeules conſidérations ne ſuffiſent-elles pas pour porter l'allégreſſe dans toutes les ames ? Ajoutons ici, que cette victoire a pour nous un mérite particulier, parce qu'en affermiſſant la puiſſance de la Grande Bre-

[18]

Bretagne, elle aſſure la continuation du repos et du honheur de cette Province. C'eſt ma derniere réflexion.

Troiſieme Point.—Quel eſt, Meſſieurs, le Gouvernement le mieux calculé pour notre bonheur, ſinon celui qui a la modération en partage, qui reſpecte la religion du pays, qui eſt plein de ménagemens pour les ſujets, qui donne au peuple une part raiſonnable dans l'adminiſtration provinciale? Or tel s'eſt toujours montré en Canada le Gouvernement Britannique. Ce ne ſont point ici des coups d'encenſoir que la flatterie prodigue lâchement à l'autorité exiſtante. A Dieu ne plaiſe, mes frères, que je profane la ſainteté de cette chaire par de baſſes adulations ou par des louanges intéreſſées. C'eſt un témoignage que la vérité exige impérieuſement auſſi bien que la reconnoiſſance, et je ne crains pas d'être démenti par aucun de ceux qui connoiſſent l'eſprit du gouvernement d'Angleterre. Une ſage lenteur préſide à ſes opérations. Rien de précipité dans ſa marche méthodique. Voyez-vous chez lui cet enthouſiaſme trompeur, cet amour irréfléchi de la nouveauté, cette liberté ſans frein et ſans bornes

[19]

tès qui bouleverſe à nos yeux des états mal affermis ? Quels ménagemens n'a-t-'il pas pour les propriétés des ſujets? quelle induſtrieuſe habileté à leur faire ſupporter d'une maniere inſenſible les frais du gouvernement civil ! entendez-vous parler, depuis près de quarante ans de conquête, de ces tailles, de ces impots, de ces capitations multipliées, ſous leſquelles gémiſſent tant de nations ; de ces réquiſitions arbitraires de ſommes immenſes, qu'un vainqueur injuſte impoſe fièrement à de malheureux conquis? Avez-vous été réduits, par un défaut de prévoyance de la part de l'Adminiſtration, à ces famines qui affligèrent autrefois la Colonie, et dont on ne ſe rappèle encore les détails qu'avec horreur et frémiſſement ? n'avez-vous pas vû, au contraire, dans des années de diſette, le Gouvernement arrêter ſagement l'exportation du grain, juſqu'à ce que votre ſubſiſtance fut aſſurée ? Vous a-t'on, depuis la conquête, aſſujetti au ſervice militaire, obligé de laiſſer dans l'indigence vos femmes et vos enfans, pour aller au loin attaquer ou repouſſer l'ennemi de l'Etat ? Avez-vous contribué le moins du monde aux frais de la guerre diſpendieuſe que la Grande-Bretagne ſoutient depuis près de ſix ans ?

l'Eu-

[20]

l'Europe preſque entière eſt livrée au fer, au feu, au carnage, les plus ſacrés azyles ſont violés, les vierges deſhonorées, les mères, les enfans égorgés en pluſieurs endroits. Vous en appercevez-vous, et ne peut-on pas dire qu'au plus fort de la guerre vous jouiſſez de tous les avantages de la paix ? A qui, après Dieu, êtes-vous redevables de ces faveurs, mes frères, ſinon à la vigilance paternelle d'un empire, qui, dans la paix comme dans la guerre a, j'oſe le dire, vos intérêts plus à cœur que les ſiens propres ? en toute matière, je vois des marques de cette prédilection. Votre code criminel, par exemple, étoit trop ſévère, n'offroit point de règle aſſez ſûre pour diſtinguer l'innocent du coupable, expoſoit le foible à l'oppreſſion du puiſſant. On lui a ſubſtitué les loix criminelles d'Angleterre, ce chef-d'œuvre de l'intelligence humaine; qui ferment tout accès à la Calomnie, qui ne reconnoiſſent pour crime que l'action qui enfreint la loi, pour coupable que celui dont la conviction eſt portée à l'évidence; qui donnent à un accuſé tous les moyens d'une défenſe légitime, et ſans rien laiſſer à la diſcrétion du Juge, ne puniſſent que par l'application préciſe du châti-

ment

ment que la loi prononce. Que dirai-je enfin ? tandis que toutes les coûtumes de France ſont renverſées, que toutes les Ordonnances qui portoient l'empreinte de la Royauté ſont proſcrites, n'eſt-il pas admirable de voir une Province Britannique régie par la Coûtume de Paris et par les Edits et déclarations des Rois de France? d'où vient cette ſingularité flatteuſe ? de ce que vous avez déſiré le rétabliſſement de ces anciennes loix ; de ce qu'elles ont paru plus adaptées à la nature des propriétés foncières du pays. Les voilà conſervées ſans autre altération que celles que la Légiſlation, provinciale a la liberté d'y faire ; Légiſlation où vous êtes repréſentés dans une proportion infiniment plus grande que le peuple des iſles Britanniques dans les Parlemens d'Irlande et d'Angleterre.

Quel retour, Meſſieurs, exigent de nous tant de bienfaits ? un vif ſentiment de gratitude envers la Grande Bretagne ; un ardent déſir de n'en être jamais ſéparés ; une perſuaſion intime que ſes intérets ne ſont pas différens des nôtres ; que notre bonheur tient au ſien; et que ſi quelquefois il a fallu nous attriſter de ſes pertes

[22]

pertes, nous devons, par le même principe, nous réjouir en ce jour de la gloire qu'elle s'eſt acquiſe, et regarder ſa dernière victoire comme un évènement non moins conſolant pour nous, que glorieux pour elle.

Que ſera-ce, Chrétiens, ſi à ces conſidérations politiques vous en ajoûtez une autre, par laquelle cet empire mérite ſurtout votre reconnoiſſance et vos éloges ? je veux parler de la liberté laiſſée à notre culte et aſſurée par la loi ; de ce reſpect porté aux perſonnes engagées dans les monaſtères ; de cette ſucceſſion non-interrompue d'Evêques Catholiques, qui ont poſſédé juſqu'à ce jour la faveur et la confiance des Repréſentans du Roi ; de cette protection ſoûtenue, dont jouiſſent dans les villes et dans les campagnes, ceux qui doivent, par état, veiller à la conſervation de la foi et de la morale. Car ſi cette foi s'affoiblit parmi nous, mes frères, ſi cette morale ſe relâche, ce n'eſt pas au changement de domination, c'eſt à vous-mêmes qu'il faut imputer ce déſordre ; c'eſt à votre peu de docilité pour la parole qu'on vous annonce ; c'eſt à vos folles recherches d'une liberté dont vous jouiſſez ſans la connoitre ; c'eſt aux diſcours envenimés

[23]

nimés de ces hommes ſans caractère et ſans principes, de ces murmurateurs inépuiſables, que le bon ordre offenſe, que l'obéiſſance humilie, que l'exiſtence de la religion outrage.

Hélas ! où en ſerions-nous, mes frères, ſi de tels eſprits prenoient le deſſus, ſi leurs déſirs étoient remplis, ſi ce pays, par un fâcheux revers, retournoit à ſes anciens maîtres ? maiſon de Dieu, temple auguſte, vous ſeriez bientôt converti en une caverne de voleurs ! miniſtres d'une religion ſainte, vous ſeriez déplacés, proſcrits et peut-être décapités ! Chrétiens ſervens, vous ſeriez privés des conſolations ineffables que vous goûtez dans l'accompliſſement de vos devoirs religieux ! terre, conſacrée par les larmes et les ſueurs de tant de vertueux miſſionaires qui y ont planté la foi, vous n'offririez plus aux regards de la religion, qu'une triſte et vaſte ſolitude ! Pères et Mères catholiques, vous verriez ſous vos yeux des enfans chéris ſucer, malgré vous, le lait empoiſonné de la barbarie, de l'impiété et du libertinage ! tendres enfans, dont les cœurs innocens ne reſpirent encore que la vertu, votre piété deviendroit la proie de ces vautours, et une éducation féroce

effaceroit

[24]

effaceroit bientôt les heureux ſentimens que l'humanité et la religion ont déjà gravés dans vos ames !

Concluſion.—Mais que fais-je, et pourquoi inſiſter ſur des réflexions douloureuſes dans un jour où tout doit reſpirer la joie ? Non, non mes frères. Ne craignons pas que Dieu nous abandonne ſi nous lui ſommes fidèles. Ce qu'il vient de faire pour nous ne doit inſpirer que des idées conſolantes pour l'avenir. Il a terraſſé nos ennemis perfides. Réjouiſſons-nous de ce glorieux évènement. Tout ce qui affoiblit la France, tend à l'éloigner de nous. Tout ce qui l'en éloigne, aſſure nos vies, notre liberté, notre repos, nos propriétés, notre culte, notre bonheur. Rendons-en au Dieu des victoires d'immortelles actions de graces. Prions-le de conſerver longtemps le bienfaiſant, l'auguſte Souverain qui nous gouverne, et de continuer de répandre ſur le Canada ſes plus abondantes bénédictions.

Te Deum laudamus, &c.

Achevé d'imprimer
sur les presses
des
Ateliers Jacques Gaudet, Ltée,
St-Hyacinthe,
le trentième jour
du mois de septembre
mil neuf cent soixante-dix

Imprimé
au
Canada

Printed
in
Canada

Les Écrits du Canada français ont publié 32 pièces de théâtre

Marcel Dubé Zone
Marcel Dubé Florence
Marcel Dubé Octobre
Marcel Dubé Virginie

Anne Hébert La Mercière assassinée
Anne Hébert Le Temps sauvage
Robert Elie L'Etrangère
Robert Elie Le Silence de la ville
Robert Elie La Place publique
Yves Thériault Le Samaritain

André Laurendeau La Vertu des chattes
André Laurendeau Deux femmes terribles
André Laurendeau Marie-Emma
François Moreau Les Taupes
Guilbault-Gauvreau Le Coureur de marathon
Eugène Cloutier Le Dernier Beatnik
Eugène Cloutier Hôtel Hilton, Pékin

Gilles Derome Qui est Dupressin?
Claire Tourigny La Crue
Marc Lescarbot Les Muses de la Nouvelle-France
Andrée Thibault Elisabeth
Andrée Maillet Le Meurtre d'Igouille
Andrée Maillet La Montréalaise
Andrée Maillet Souvenirs en accords brisés
Gilles Marcotte Une soirée à la maison

Jacques Ferron La Sortie
Jacques Ferron Le coeur d'une mère
Alec Pelletier Le Festin des morts
Jacques Languirand Les Cloisons
Michel Greco Les Pigeons d'Arlequin
Jacques Brault La morte-saison